This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

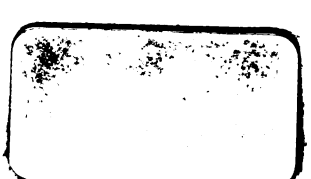
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

M— b—

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vol. I.-III B. 3909



3006
t20

[redacted]

M— b—

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II B. 2909

[redacted]

Job
t20

LES MARTYRS,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

De l'Imprimerie de T. Harper le Jeune, Crane Court, Fleet Street, à Londres.

LES MARTYRS,

OU

LE TRIOMPHE

DE

LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PAR

F. A. DE CHATEAUBRIAND,

AUTEUR DU GÉNIE DU CHRISTIANISME, D'ATALA,
&c. &c.

TOME SECOND.

A LONDRES:
POUR B. DULAU ET CO., SOHO SQUARE.

1809.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 MAY 1982
OF OXFORD
LIBRARY

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIÈME.

INTERRUPTION du récit. Commencement de l'amour d'Eudore pour Cymodocée, et de Cymodocée pour Eudore. Satan veut profiter de cet amour pour troubler l'Eglise. L'Enfer. Assemblée des Démons. Discours du Démon de l'homicide. Discours du Démon de la fausse sagesse. Discours du Démon de la volupté. Discours de Satan. Les Démons se répandent sur la terre.

LES MARTYRS,

OU

LE TRIOMPHE

DE

LA RELIGION CHRÉTIENNE.

LIVRE VIII.

Déjà le récit d'Eudore s'étoit prolongé jusqu'à la neuvième heure du jour. Le soleil dardoit ses rayons brûlans sur les montagnes de l'Arcadie, et les oiseaux inhabiles étoient retirés dans les roseaux du Ladon. Eusthénès invita les étrangers à prendre un nouveau repas, et leur proposa de remettre au jour suivant la fin de l'histoire de son fils. On quitta l'île et les deux autels, et l'on regagna en silence le toit hospitalier.

A peine quelques mots interrompus se firent entendre le reste de la journée. L'évêque de Lacédémone paroissoit profondément occupé de l'histoire des fils de Eusthénès. Il admiroit la peinture de l'état de l'Eglise et de ses progrès dans tout le monde. Il croyoit figurer au milieu de ce tableau les

hommes que les fidèles avoient à craindre, et dont les caractères tracés par Eudore ne promettoient qu'un sombre avenir. Cinyle reçut même de Rome des nouvelles alarmantes, qu'il ne crut pas devoir communiquer à la vertueuse famille.

Eudore à son tour étoit loin d'être tranquille. Il portoit au pied de la Croix des tribulations intérieures; il ignoroit encore qu'elles étoient une suite des desseins de Dieu. Il redoubloit de prières et d'austérités; mais au travers des pleurs de la pénitence, ses yeux apercevoient malgré lui les beaux cheveux, les mains d'albâtre, la taille élégante et les grâces ingénues de la fille d'Hombre. Il voyoit sans cesse ses doux et timides regards attachés sur lui; ses traits charmans pour se venoient peindre tous les sentimens qu'il exprimoit, et même ceux qu'il n'exprimoit point encore. Quelle naïve pudeur embellissoit la vierge innocente, lorsqu'il reprochoit les coupables plaisirs de Rome et de Delphes! Quelle pâleur mortelle couvroit ses joues, lorsqu'il décrivoit des combats, ou qu'il parloit de blessures et d'esclavage!

La prêtresse des Muses éprouvoit de son côté des sentimens confus et une émotion

nouvelle. Son esprit et son cœur sortoient en même temps de leur double enfance. L'ignorance de son esprit s'évanouissoit devant la raison du Christianisme ; l'ignorance de son cœur cédoit à cette lumière qu'apportent toujours les passions. Chose extraordinaire, cette jeune fille ressentoit à la fois le trouble et les délices de la sagesse et de l'amour !

« Mon père, disoit-elle à Démodocus, quel divin étranger nous a conviés à ses banquets ! Combien le fils de Lasthénès est grand par le cœur et par les armes ! N'est-ce point un de ces premiers habitans du monde que Jupiter a transformés en dieux favorables aux mortels ? Jouet des cruelles destinées, que de combats il a livrés ! Que de maux il a soufferts ! O Muses chastes et puissantes, ô mes divinités tutélaires, où étiez-vous lorsque d'indignes chaînes pressoient de si nobles mains ? Ne pouviez-vous faire tomber les liens de ce jeune héros au son de vos lyres ? Mais, prêtre d'Homère, toi qui sais toutes choses et qui as la sage retenue des vieillards, dis : quelle est cette religion dont parle Eudore ? Elle est belle cette religion ! Elle approche le cœur de la justice, elle apaise les folles amours.

Celui qui la suit est toujours prêt à secourir le malheur, comme un voisin généreux sans se donner le temps de prendre sa ceinture. Allons dans les temples immoler des brebis à Cérès qui porte des lois, au Soleil qui voit l'avenir. La robe traînante, la coupe des libations à la main, faisons le tour des autels arrosés du sang; pétrissons les gâteaux sacrés et tâchons de découvrir quel est le Génie inconnu qui protége Eudore.... Je sens qu'une divinité mystérieuse parle à mon cœur. Mais une vierge doit-elle pénétrer les secrets des jeunes hommes, et chercher à connoître leurs dieux? La pudeur lèvera-t-elle son voile pour interroger les Oracles?

En achevant ces mots, Cymodocée remplit son sein des larmes qui couloient de ses yeux.

Ainsi le ciel rapprochoit deux cœurs dont l'union devoit amener le triomphe de la Croix. Satan alloit profiter de l'amour du couple prédestiné, pour faire naître de violens orages, et tout marchoit à l'accomplissement des décrets de l'Eternel. Le prince des ténèbres achevoit dans ce moment même la revue des temples de la terre. Il avoit visité les sanctuaires du mensonge et de l'imposture, l'antre de Trophonius, les soupiraux

de la Sibylle, les trépieds de Delphes, la pierre de Teutatès, les soutermins d'Isis, de Mitra, de Wishnou. Partout les sacrifices étoient suspendus, les Oracles abandonnés, et les prestiges de l'idolâtrie près de s'évanouir devant la vérité du Christ. Satan gémit de la perte de sa puissance; mais du moins il ne cédera pas la victoire sans combat. Il jure, par l'éternité de l'Enfer, d'anéantir les adorateurs du vrai Dieu, oubliant que les portes du lieu de douleur ne prévaudront pas contre la bien-aimée du Fils de l'homme. L'Archange rebelle ignore les desseins de l'Eternel qui va punir son Eglise coupable; mais il sent que la domination sur les Fidèles lui est un moment accordée, et que le ciel le laisse libre d'accomplir ses noirs projets. Aussitôt il quitte la terre et descend vers le sombre empire.

Telle qu'on voit au sommet du Vésuve une roche calcinée suspendue au milieu des cendres, si le soufre et le bitume rallumés dans la montagne obscurcissent le soleil, font bouillonner la mer et chanceler Parthénope comme une bacchante enivrée, alors la cime du volcan change sa forme mobile, la lave s'affaisse, la pierre roule

il rentre en grondant au fond des cataractes brûlantes qui l'avoient rejeté ainsi qu'un vomi par l'Enfer, se replonge dans le gouffre béant. Plus rapide que la pensée, il franchit tout l'espace qui doit s'anéantir un jour; par delà les restes mugissans du chaos, il arrive à la frontière de ces régions impénétrables comme la vengeance qui les forma: régions maudites, tombe et berceau de la mort, où le temps ne fait point la règle, et qui resteront encore quand l'univers aura été enlevé ainsi qu'une tente dressée pour un jour. Une larme involontaire mouille les yeux de l'Esprit pervers, au moment où il s'enfonce dans les royaumes de la nuit. Sa lance de feu éclaire à peine autour de lui l'épaisseur des ombres. Il ne suit aucune route à travers les ténèbres; mais entraîné par le poids de ses crimes, il descend naturellement vers l'Enfer. Il ne voit point encore la lueur lointaine des flammes qui brûlent sans alimens, et pourtant sans jamais s'éteindre, et déjà les gémissemens des réprouvés parviennent à son oreille. Il s'arrête, il frémit à ce premier soupir des éternelles douleurs. L'Enfer étonne encore son monarque. Un mouvement de remords lui fait

pitié saisit le cœur de l'Archange rebelle.

" Cette donc moi, s'écrie-t-il, qui ai creusé mes prisons, et rassemblé tous ces maux! Sans moi le mal eût été inconnu dans l'une des œuvres du Tout-Puissant. Que m'importoit que fût l'homme, cette belle et noble créature...."

Satan alloit prolonger les plaintes d'un repentir inutile, quand la bouche embrasée de l'abîme venant à s'ouvrir, le rappela tout à coup à d'autres pensées.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes infernales: c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des rochers qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossemens. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre ou de la bure, dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croiroit sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui

décèle la vie; elle paroît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main elle tient une faux comme un moissonneur; de l'autre, elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha.

C'est le Crime qui ouvre les portes de l'Enfer, et c'est la Mort qui les referme. Ces deux monstres, par un certain amour affreux, avoient été avertis de l'approche de leur père. Aussitôt que la Mort reconnoît de loin l'ennemi des hommes, elle vole pleine de joie à sa rencontre.

" O mon père, s'écrie-t-elle, j'incline devant " toi cette tête qui ne s'abaissa jamais devant " personne. Viens-tu rassasier la faim insa- " tiable de ta fille? Je suis fatiguée des mêmes " festins, et j'attends de toi quelque nouveau " monde à dévorer."

Satan, saisi d'horreur, détourne la tête pour éviter les embrassemens du squelette. Il l'écarte avec sa lance, et lui répond en passant:

" O Mort, tu seras satisfaite et vengée! Je

"vais livrer à ta rage le peuple nombreux
"de ton unique vainqueur."

En prononçant ces mots, le chef des Démons entre au séjour où pleurent à jamais ses victimes. Il s'avance dans les campagnes ardentes. L'abîme sémeut à la vue de son roi; les bûchers jettent une flamme plus éclatante; le réprouvé qui pensoit être au comble de la douleur, est percé d'un aiguillon plus aigu: ainsi dans le désert de Zaara, accablé par l'ardeur d'un orage sans pluie, le noir Africain se couche sur les sables, au milieu des serpens et des lions altérés comme lui; il se croit parvenu au dernier degré du supplice: un soleil troublé se montrant entre des nuées arides, lui fait sentir des tourmens nouveaux.

Qui pourrait peindre l'horreur de ces lieux, où sont rassemblées, agrandies et perpétuées sans fin toutes les tribulations de la vie! Lié par cent nœuds de diamans sur un trône de bronze, le Démon du désespoir domine l'empire des chagrins. Satan, accoutumé aux clameurs infernales, distingue à chaque cri et la faute punie, et la douleur éprouvée. Il reconnoît la voix du

premier homicide, il entend le mauvais riche qui demande une goutte d'eau; il rit des lamentations du pauvre qui réclame, au nom de ses haillons, les royaumes du Ciel.

"Insensé, lui dit-il, tu croyois donc que l'indigence suppléoit à toutes les vertus? Tu pensois que tous les rois étoient dans mon empire, et tous tes frères autour de mon rival? Vile et chétive créature, tu fus insolent, menteur, lâche, envieux du bien d'autrui, ennemi de tout ce qui étoit au-dessus de toi par l'éducation, l'honneur et la naissance, et tu demandes des couronnes! Brûle ici avec l'opulence impitoyable qui fit bien de t'éloigner d'elle, mais qui te devoit un habit et du pain."

Du milieu de leurs supplices, une foule de malheureux crioient à Satan:

"Nous t'avons adoré, Jupiter, et c'est pour cela, maudit, que tu nous retiens dans les flammes!"

Et l'Archange orgueilleux, souriant avec ironie, répondoit:

"Tu m'as préféré au Christ, partage mes honneurs et mes joies!"

La peine du sang n'est pas le tourment le plus affreux qu'éprouvent les âmes condamnées. Elles conservent la mémoire de leur divine origine; elles portent en elles-mêmes l'image ineffaçable de la beauté de Dieu, et regrettent à jamais le souverain bien qu'elles ont perdu: ce regret est sans cesse excité par la vue des âmes dont la demeure touche à l'Enfer, et qui, après avoir expié leurs erreurs, s'envolent aux régions célestes. A tous ces maux, les réprouvés joignent encore les afflictions morales, et la honte des crimes qu'ils ont commis sur la terre: les douleurs de l'hypocrite s'augmentent de la vénération que ses fausses vertus continuent d'inspirer au monde. Les titres magnifiques que le siècle déçu donne à des morts renommés, font le tourment de ces morts dans les flammes de la vérité et de la vengeance. Les vœux qu'une tendre amitié offre au ciel pour des âmes perdues, désolent, au fond de l'abîme, ces âmes inconsolables. C'est alors qu'on voit sortir du sépulchre ces coupables, qui viennent révéler à la terre les châtimens de la justice

divine, et dire aux hommes : " Ne priez pas pour moi : je suis jugé."

Au centre de l'abîme, au milieu d'un océan qui roule du sang et des larmes, s'élève, parmi des rochers, un noir château, ouvrage du Désespoir et de la Mort. Une tempête éternelle gronde autour de ses sombres murs ; un arbre stérile s'est planté devant sa porte, et sur le donjon de ses tristes murs repliés neuf fois sur eux-mêmes, flotte l'étendard de l'orgueil à demi consumé par la foudre. Les Démons que les Païens appellent les Parques, veillent à la barrière de ce palais ténébreux. Satan arrive au pied de ce noir séjour. Les trois gardes du palais se lèvent, et laissent le marteau d'airain retomber avec un bruit lugubre sur la porte d'airain. Trois autres Démons, adorés sous le nom des Furies, suivent le guichet ardent ; on aperçoit alors une longue suite de portiques dans le palais, semblables à ces galeries souterraines où des prêtres de l'Egypte cachoient les mensonges qu'ils faisoient adorer aux hommes. Les dômes du fatal édifice retentissent des sourds mugissemens d'un incendie ; une

par leur descente des routes embrasées. A l'entrée du premier vestibule, l'Éternité des douleurs est couchée sur un lit de fer : elle est immobile ; son cœur même n'a aucun mouvement ; elle tient à la main un tablier inépuisable. Elle ne fait entendre que ce mot : Jamais !

Aussitôt que le souverain des infernales maudites est entré dans son habitacle impur, il ordonne aux quatre chefs des légions rebelles de convoquer le sénat des Enfers. Les Démons s'empressent d'obéir aux ordres de leur monarque, ils remplissent en foule la vaste salle du conseil de Satan ; ils se placent sur les gradins brûlans du sombre amphithéâtre ; ils viennent tels que les adorent les mortels, avec les attributs d'un pouvoir qui n'est qu'imposture. Celui-là porte le trident dont il frappe en vain les mers qui n'obéissent qu'à Dieu ; celui-ci, couronné des rayons d'une fausse gloire, veut imiter, notre ennemi, ce géant superbe que l'Éternel fait sortir chaque matin du lieu où se lève l'aurore. Là raisonne le Génie de la fausse sagesse ; là rugit l'Esprit de la guerre ; là

nomit le Démon de la volupté : les hommes l'appellent Vénus, l'Enfer le connoît sous le nom d'Astarté ; ses yeux sont remplis d'une molle langueur, sa voix porte le trouble dans les âmes ; et la brillante ceinture qui se rattache autour de ses flancs, est l'ouvrage le plus dangereux des puissances de l'abîme. Enfin, on voit réunis dans un conseil tous les faux dieux des nations, et Mitra, et Baal, et Moloch, Anubis, Brama, Teutatès, Odin, Ermansul, et mille autres fantômes de nos passions et de nos caprices.

Filles du ciel, les passions nous furent données avec la vie : tant qu'elles restent pures dans notre sein, elles sont sous la garde des Anges ; mais aussitôt qu'elles se corrompent, elles passent sous l'empire des Démons. C'est ainsi qu'il y a un amour légitime, et un amour coupable ; une colère pernicieuse, et une sainte colère ; un orgueil criminel, et une noble fierté ; un courage brutal, et une valeur éclairée. O grandeur de l'homme ! Nos vices et nos vertus font l'occupation et une partie de la puissance de l'Enfer et du Ciel.

Non plus comme cet astre du matin qui nous apporte la lumière, mais semblable à une comète effrayante, Lucifer s'assied sur son trône, au milieu de ce peuple d'Esprits. Telle qu'on voit pendant une tempête une vague s'élever au-dessus des autres flots, et menacer les nautoniers de sa cime écumante; ou telle que dans une ville embrasée, on remarque au milieu des édifices fumans une haute tour, dont les flammes couronnent le sommet; tel paroît l'Archange tombé au milieu de ses compagnons. Il soulève le sceptre de l'Enfer, où, par un feu subtil, tous les maux sont attachés. Dissimulant les chagrins qui le dévorent, Satan parle ainsi à l'assemblée:

« Dieux des nations, Trônes, Ardeurs, « guerriers généreux, milices invincibles, « race noble et indépendante, magnanimes enfans de cette forte patrie, le « jour de gloire est arrivé: nous allons recueillir le fruit de notre constance et de « nos combats. Depuis que j'ai brisé le joug « du tyran, j'ai tâché de me rendre digne

" du pouvoir que vous m'avez confié, Je
" vous ai soumis l'univers ; vous entendez d'ici
" les plaintes des descendans de cet homme
" qui devoit vous remplacer au séjour des bé-
" titudes. Pour sauver cette race misérable,
" notre persécuteur fut obligé d'envoyer son
" Fils sur la terre. Il a paru ce Messie. Il a
" osé pénétrer dans nos royaumes ; et si vous
" eussiez secondé mon audace, nous l'aurions
" chargé de fers, et retenu au fond de ces
" abîmes. La guerre étoit alors à jamais ter-
" minée entre nous et l'Eternel ; mais cette
" occasion favorable est perdue, et c'est ce
" qui nous oblige à reprendre les armes. Les
" sectateurs du Christ se multiplient. Trop sûrs
" de la justice de nos droits, nous avons né-
" gligé de défendre nos autels ; faisons donc
" tous ensemble, un nouvel effort, afin de
" renverser cette Croix qui nous menace ; et
" délibérons sur les moyens les plus prompts
" de parvenir à cette victoire."

Ainsi parle le blasphémateur vaincu du Christ dans la nuit éternelle, cet Archange qui vit le Sauveur briser avec sa Croix les portes de l'Enfer, et délivrer la troupe des justes d'Israël ; les Démons éperdus fuyoient

à l'aspect de la lumière divine, et Satan lui-même, renversé au milieu des ruines de son empire, avoit la tête écrasée sous le pied d'une femme.

Lorsque le père du mal eut fini son discours, le Démon de l'homicide se leva. Des bras teints de sang, des gestes furieux, une voix effrayante, tout annonce en cet Esprit révolté les crimes qui le souillent et la violence des sentimens qui l'agitent. Il ne peut supporter la pensée qu'un seul Chrétien échappe à ses fureurs: ainsi, dans l'océan qui baigne les rivages du Nouveau-Monde, on voit un monstre marin poursuivre sa proie au milieu des flots: si la proie brillante déploie tout à coup des ailes argentées, et trouve, oiseau d'un moment, sa sûreté dans les airs, le monstre trompé bondit sur les vagues, et, vomissant des tourbillons d'écume et de fumée, il effraie les matelots de sa rage impuissante.

" Qu'est-il besoin de délibérer, s'écrie " l'Ange atroce? Faut-il, pour détruire les peu- " ples du Christ, d'autres moyens que des bour- " reaux et des flammes? Dieux des nations, " laissez-moi le soin de rétablir vos temples

« Le prince qui va bientôt régner sur l'Empire Romain est dévoué à ma puissance. J'exciterai la cruauté de Galérius. Qu'un immense et dernier massacre fasse nager les autels de notre ennemi dans le sang de ses adorateurs. Satan aura commencé la victoire en perdant le premier homme; moi je l'aurai couronnée en exterminant les Chrétiens. »

Il dit, et tout à coup les angoisses de l'Enfer se font sentir à cet Esprit féroce. Il pousse un cri, comme un coupable frappé du glaive des bourreaux, comme un assassin percé de la pointe des remords. Une sueur ardente paroît sur son front; quelque chose de semblable à du sang distille de sa bouche: il se débat en vain sous le poids de la réprobation.

Alors le Démon de la fausse sagesse se lève avec une gravité qui ressemble à une triste folie. La feinte sévérité de sa voix, le calme apparent de ses esprits, trompent la multitude éblouie. Telle qu'une belle fleur portée sur une tige empoisonnée, il séduit les hommes, et leur donne la mort. Il affecte la forme d'un vieillard, chef d'une de ces écoles répandues dans Athènes et dans

Alexandrie. Des cheveux blancs couronnés d'une branche d'olivier, un front à moitié chauve, prévinrent d'abord en sa faveur; mais, quand on le considère de plus près, on découvre en lui un abîme de bassesse et d'hypocrisie, et une haine monstrueuse de la véritable raison. Son crime commença dans le ciel avec la création des mondes, aussitôt que ces mondes eurent été livrés à ces vaines disputes. Il blâma les ouvrages du Tout-Puissant; il vouloit, dans son orgueil, établir un autre ordre parmi les Anges et dans l'empire de la souveraine sagesse. C'est lui qui fut le père de l'Athéisme, exécrable fantôme que Satan même n'avoit point enfanté, et qui devint amoureux de la Mort lorsqu'elle parut aux Enfers. Mais quoique le Démon des doctrines funestes s'applaudisse de ses lumières, il sait pourtant combien elles sont pernicieuses aux mortels; et il triomphe des maux qu'elles font à la terre. Plus coupable que tous les Anges rebelles, il connoît sa propre perversité, et il s'en fait un titre de gloire. Cette fausse sagesse, née après les temps, parla de cette sorte à l'assemblée des Démons:

" Monarque de l'Enfer, vous le savez, " j'ai toujours été opposé à la violence. " Nous n'obtiendrons la victoire que par le " raisonnement, la douceur et la persuasion. " Laissez-moi répandre parmi nos adora- " teurs, et chez les Chrétiens eux-mêmes, " ces principes qui dissolvent les liens de la " société, et minent les fondemens des em- " pires. Déjà Hiéroclès, ministre chéri de " Galérius, s'est jeté dans mes bras. Les sec- " tes se multiplient. Je livrerai les hommes à " leur propre raison ; je leur enverrai mon " fils, l'Athéisme, amant de la Mort et en- " nemi de l'Espérance. Ils en viendront jus- " qu'à nier l'existence de celui qui les créa. " Vous n'aurez point à livrer de combats, " dont l'issue est toujours incertaine : je sau- " rai forcer l'Eternel à détruire une seconde " fois son ouvrage."

A ce discours de l'Esprit le plus pro- fondément corrompu de l'abîme, les Dé- mons applaudirent en tumulte. Le bruit de cette lamentable joie se prolongea sous les voûtes infernales. Les réprouvés crurent que leurs persécuteurs venoient d'inventer de nouveaux tourmens. Aussitôt ces âmes, qui

n'étoient plus gardées dans leurs bûchers, s'échappèrent des flammes, et accoururent au conseil ; elles traînoient avec elles quelque partie de leurs supplices : l'une son suaire embrasé, l'autre sa chape de plomb, celle-ci les glaçons qui pendoient à ses yeux remplis de larmes, celle-là les serpens dont elle étoit dévorée. Les affreux spectateurs d'un affreux sénat prennent leurs rangs dans les tribunes brûlantes. Satan lui-même effrayé appelle les spectres gardiens des ombres, les vaines Chimères, les Songes funestes, les Harpies aux sales griffes, l'Epouvante au visage étonné, la Vengeance à l'œil hagard, les Remords qui ne dorment jamais, l'inconcevable Folie, les pâles Douleurs et le Trépas.

" Remettez, s'écrie-t-il, ces coupables dans " les fers, ou craignez que Satan ne vous " enchaîne avec eux."

Inutiles menaces! Les fantômes se mêlent aux réprouvés, et veulent, à leur exemple, assister au conseil de leurs rois. On auroit vu peut-être un combat horrible, si Dieu qui maintient sa justice, et qui seul est auteur de l'ordre, même aux Enfers, n'eût

fait cesser le tumulte. Il étendit son bras, et l'ombre de sa main se dessina sur la muur de la salle maudite. Aussitôt une terreur profonde s'empare, et des ames perdues, et des Esprits rebelles: les premiers retournent à leurs tourmens, les seconds, après que la main divine s'est retirée, recommencent à délibérer.

Le Démon de la volupté essayant de sourire sur le siége où il étoit demi-couché, fait un effort et relève la tête. Le plus beau des Anges tombés, après l'Archange rebelle, il a conservé une partie des grâces dont l'avoit orné le Créateur; mais au fond de ses regards si doux, à travers le charme de sa voix et de son sourire, on découvre je ne sais quoi de perfide et d'empoisonné. Né pour l'amour, éternel habitant du séjour de la haine, il supporte impatiemment son malheur; trop délicat pour pousser des cris de rage, il pleure seulement, et prononce ces paroles avec de profonds soupirs:

" Dieux de l'Olympe, et vous que je
" connois moins, divinités du Brachmane
" et du Druide, je n'essaierai point de le
" cacher: oui, l'Enfer me pèse! Vous ne

" l'ignorez pas : je ne nourrissois contre l'E-
" ternel aucun sujet de haine, et j'ai seule-
" ment suivi dans sa rebellion et dans
" sa chute un Ange que j'aimois. Mais
" puisque je suis tombé du ciel avec vous,
" je veux du moins vivre long-temps au
" milieu des mortels, et je ne me laisserai
" point bannir de la terre. Tyr, Héliopolis,
" Paphos, Amathontes, m'appellent. Mon
" étoile brille encore sur le mont Liban. Là,
" j'ai des temples enchantés, des fêtes gra-
" cieuses, des cygnes qui m'entraînent au
" milieu des airs, des fleurs, de l'encens,
" des parfums, de frais gazons, des danses
" voluptueuses et de rians sacrifices ! Et les
" Chrétiens m'arracheroient ce léger dé-
" dommagement des joies célestes ! Le
" myrte de mes bosquets, qui donne à l'En-
" fer tant de victimes, seroit transformé en
" croix sauvage, qui multiplie les habitans
" du Ciel ! Non, je ferai connoître aujour-
" d'hui ma puissance. Pour vaincre les dis-
" ciples d'une loi sévère, il ne faut ni vio-
" lence, ni sagesse : j'armerai contre eux les
" tendres passions ; cette ceinture vous ré-
" pond de la victoire. Bientôt mes caresses

" auront amolli ces durs serviteurs d'un
" Dieu chaste, Je dompterai les vierges ri-
" gides, et j'irai troubler, jusque dans leur
" désert, ces anachorètes qui pensent échap-
" per à mes enchantemens. L'Ange de la
" sagesse s'applaudit d'avoir enlevé Hiéro-
" clès à notre ennemi; mais Hiéroclès est
" aussi fidèle à mon culte: déjà j'ai allumé
" dans son sein une flamme criminelle; je
" saurai maintenir mon ouvrage, faire naître
" des rivalités, bouleverser le monde en me
" jouant; et par des délices, amener les
" hommes à partager vos douleurs." . . .

En achevant ces mots, Astarté se laisse tomber sur sa couche. Il veut sourire, mais le serpent qu'il porte caché sous sa ceinture le frappe secrètement au cœur: le foible Démon pâlit, et les chefs expérimentés des bandes infernales devinèrent sa blessure.

Cependant les trois avis partageoient l'horrible sanhédrin. Satan impose silence à l'assemblée.

" Compagnons, vos conseils sont dignes
" de vous; mais au lieu de choisir entre des
" avis également sages, suivons-les tous
" pour obtenir un succès éclatant. Appelons

" encore à notre aide l'idolâtrie et l'orgueil.
" Moi-même je réveillerai la superstition
" dans le cœur de Dioclétien, et l'ambition
" dans l'âme de Galérius. Vous tous, dieux
" des nations, secondez mes efforts: allez,
" volez, excitez le zèle du peuple et des
" prêtres. Remontez sur l'Olympe, faites
" revivre les fables des poëtes. Que les bois
" de Dodone et de Daphné rendent de nou-
" veaux oracles; que le monde soit partagé
" entre des fanatiques et des athées; que les
" doux poisons de la volupté allument des
" passions féroces; et de tous ces maux réu-
" nis faisons naître contre les Chrétiens une
" épouvantable persécution."

Ainsi parle Lucifer: trois fois il frappe son trône de son sceptre; trois fois le creux de l'abîme renvoie un long mugissement. Le Chaos, unique et sombre voisin de l'Enfer, ressent le contre-coup, s'entr'ouvre et laisse passer au travers de son sein un foible rayon de lumière qui descend jusque dans la nuit des réprouvés. Jamais Satan n'avoit paru plus formidable depuis le jour où, renonçant à l'obéissance, il se déclara l'ennemi de l'Eternel. Aussitôt les légions se

lèrent, sortent du conseil, traversent la mer de larmes, la région des supplices, et volent vers la porte gardée par le Crime et la Mort. On voit passer la troupe immonde, à la lueur des fournaises ardentes: comme dans une grotte souterraine, voltigent à la lumière d'un flambeau, ces oiseaux douteux dont un insecte impur semble avoir tissu les ailes.

Sous le vestibule du palais des Enfers, devant le lit de fer où repose l'Eternité des douleurs, est suspendue une lampe: là brûle la flamme primitive de la colère céleste qui alluma les brasiers éternels. Satan prend une étincelle de ce feu. Il part: du premier bond il touche à la ceinture étoilée; du second pas il arrive au séjour des hommes. Il porte l'étincelle fatale dans tous les temples; il rallume les feux éteints sur les autels des idoles: aussitôt Pallas remue sa lance, Bacchus agite son thyrse, Apollon tend son arc, l'Amour secoue son flambeau; les vieux Pénates d'Enée prononcent des paroles mystérieuses, et les dieux d'Ilion prophétisent au Capitole. Le père du mensonge place un Esprit d'illusion à chaque simulacre des divinités païen-

nes; et réglant les mouvemens de ses invisibles cohortes, il fait agir de concert, contre l'Eglise de Jésus-Christ, l'armée entière des Démons.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIÈME.

Reprise du récit d'Eudore. Eudore à la cour de Constance. Il passe dans l'île des Bretons. Il obtient les honneurs du triomphe. Il revient dans les Gaules. Il est nommé commandant de l'Armorique. Les Gaules. L'Armorique. Episode de Velléda.

LIVRE IX.

TROP fidèle à ses promesses, le Démon des voluptés est descendu sous les lambris dorés qu'habite le disciple des faux sages. Il réveille dans son cœur une flamme assoupie ; il présente à ses désirs l'image de la fille d'Homère ; il le perce d'une flèche trempée dans les eaux qui recouvrent les ruines fumantes de Gomorrhe. Si Hiéroclès avoit pu voir, en ce moment même, la prêtresse des Muses atteinte des traits d'un autre amour, s'il l'avoit pu voir les yeux attachés sur Eudore qui s'apprête à continuer le récit de ses aventures, quelle jalousie n'eût point embrasé l'âme de l'ennemi des Chrétiens ! Hélas, les ravages de cette jalousie ne sont suspendus que pour quelques jours ! La famille de Lasthénès jouit avec ses hôtes des derniers momens de paix que le ciel lui laisse ici bas. Rassemblés, comme la veille, au lever de l'aurore, Lasthénès, ses filles et son épouse, Cyrille, Démodocus et

Cymodocée, sont assis à la porte du verger, et prêtent une oreille attentive au guerrier repentant, qui recommence à parler en ces mots :

" Je vous ai dit, seigneurs, que Zacharie m'avoit laissé sur la frontière des Gaules. Constance se trouvoit alors à Lutèce. Après plusieurs jours de fatigue, j'arrivai chez les Belges (1) de la Séquana. Le premier objet qui me frappa dans les marais des Parisii, ce fut une tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois. Du côté du midi, à deux mille pas de Lutèce, et par-delà le fleuve qui l'embrasse, on découvroit le temple d'Hésus ; plus près, dans une prairie au bord du fleuve, s'élevoit un second temple dédié à Isis ; et vers le nord, sur une colline, on voyoit les ruines d'un troisième temple, jadis bâti en l'honneur de Teutatès. Cette colline étoit le Mont de Mars, où Denis avoit reçu la palme du martyre.

" En approchant de la Séquana, j'aperçus à travers un rideau de saules et de noyers,

(1) Les habitans de l'Ile-de-France.

ses eaux claires, transparentes, d'un goût excellent, et qui rarement croissent ou diminuent. Des jardins plantés de quelques figuiers qu'on avoit entourés de paille pour les préserver de la gelée, étoient le seul ornement de ses rives. J'eus quelque peine à découvrir le village que je cherchois, et qui porte le nom de Lutèce, c'est-à-dire, la belle pierre ou la belle colonne. Un berger me le montra enfin au milieu de la Séquana, dans une île qui s'allonge en forme de vaisseau. Deux ponts de bois défendus par deux châteaux, où l'on paie le tribut à César, joignent ce misérable hameau aux deux rives opposées du fleuve.

" J'entrai dans la capitale des Parisii par le pont du septentrion, et je ne vis dans l'intérieur du village que des huttes de bois et de terre, recouvertes de paille et échauffées par des fourneaux. Je n'y remarquai qu'un seul monument; c'étoit un autel élevé à Jupiter par la compagnie des Nautes. Mais, hors de l'île, de l'autre côté du bras méridional de la Séquana, on voyoit, sur la colline Lucotitius, un aquéduc romain, un cirque, un amphithéâtre et le palais des Thermes habité par Constance.

" Aussitôt que César eut appris que j'étois à la porte de son palais, il s'écria :

" Qu'on laisse entrer l'ami de mon fils !"

" Je me jetai aux pieds du prince ; il me releva avec douceur, m'honora de ses éloges devant sa cour, et me prenant par la main, me fit passer avec lui dans la salle du conseil. Je lui racontai ce qui m'étoit arrivé chez les Francs. Constance parut charmé que ces peuples consentissent enfin à poser les armes, et il fit partir à l'heure même un centurion pour traiter de la paix avec eux. Je remarquai avec douleur que la pâleur et la foiblesse de Constance étoient augmentées.

" Je trouvai réunis dans le palais de ce prince les Fidèles les plus illustres de la Gaule et de l'Italie. Là brilloient Donatien et Rogatien, aimables frères ; Gervais et Protais, l'Oreste et le Pilade des Chrétiens ; Procula de Marseille ; Just de Lugdunum ; enfin, le fils du préfet des Gaules, Ambroise, modèle de science, de fermeté et de candeur. Ainsi que Xénophon, on racontoit qu'il avoit été nourri par des abeilles : l'Eglise attendoit en lui un orateur et un grand homme.

" J'avois un désir extrême d'apprendre,

de la bouche de Constance les changemens survenus à la cour de Dioclétien depuis ma captivité. Il me fit bientôt appeler dans les jardins du palais qui descendent en amphithéâtre sur la colline Lutetitius, jusqu'à la prairie où s'élève le temple d'Isis au bord de la Séquana.

« Eudore, me dit-il, nous allons combattre Carausius, et délivrer la Bretagne (1) de ce tyran, usurpateur de la pourpre impériale. Mais avant de partir pour cette province, il est bon que vous connoissiez l'état des affaires à Rome, afin de régler votre conduite sur ce que je vais vous apprendre. Vous vous souvenez peut-être que lorsque vous vîntes me trouver dans les Gaules, Dioclétien alloit pacifier l'Egypte, et Galérius combattre les Perses. Ce dernier a obtenu la victoire : depuis ce moment, son orgueil et son ambition n'ont plus connu de bornes. Il a épousé Valérie, fille de Dioclétien, et il manifeste ouvertement le désir de parvenir à l'Empire, en forçant son beau-père à abdiquer. Dioclétien qui commence à vieillir,

(1) L'Angleterre.

et dont l'esprit est affoibli par une maladie, ne peut presque plus résister à un ingrat. Les créatures de Galérius triomphent. Hiérocles, votre ennemi, jouit d'une haute faveur; il a été nommé proconsul du Péloponèse, votre patrie. Mon fils est exposé à mille dangers. Galérius a cherché à le faire périr, en l'obligeant une fois à combattre un lion, une autre fois en le chargeant d'une entreprise dangereuse contre les Sarmates. Enfin, Galérius favorise Maxence, fils de Maximien, quoique au fond il ne l'aime pas, mais seulement parce qu'il voit en lui un rival de Constantin. Ainsi, Eudore, tout annonce que nous touchons à une révolution. Mais tandis qu'il me reste un souffle de vie, je ne crains point la jalousie de Galérius. Que mon fils échappe à ses gardes, qu'il vienne retrouver son père, on apprendra, si l'on ose m'attaquer, que l'amour des peuples est pour les princes un rempart inexpugnable."

"Quelques jours après cet entretien, nous partîmes pour l'île des Bretons, que l'océan sépare du reste du monde. Les Pictes avoient attaqué la muraille d'Agricola immortalisé par Tacite. D'une autre part, Car-

réunies, afin de résister à Constance, avoit soulevé le reste des anciennes factions de Caractacus et de la reine Boudicéa. Ainsi nous fûmes plongés à la fois dans les troubles des discordes civiles, et dans les horreurs d'une guerre étrangère. Un peu de courage naturel au sang dont je sors, et une suite d'actions heureuses, me conduisirent de grade en grade jusqu'au rang de premier tribun de la légion Britannique. Bientôt je fus créé maître de la cavalerie, et je commandois l'armée lorsque les Pictes furent vaincus sous les murs de Petuaria (1); colonie que les Parisii des Gaules ont plantée au bord de l'Abus (2). J'attaquai Carausius sur le Thamésis (3), fleuve couvert de roseaux, qui baigne le village marécageux de Londinum (4). L'usurpateur avoit choisi ce champ de bataille, parce que les Bretons s'y croyoient invincibles: là s'élevoit une vieille tour, du haut de laquelle un barde

(1) Beverley dans le comté d'York en Angleterre.
(2) L'Humber.
(3) La Tamise.
(4) Londres.

annonçoit, dans des chants prophétiques, je ne sais quels tombeaux chrétiens qui devoient illustrer ce lieu (1). Carrausius fut vaincu, et ses soldats l'assassinèrent. Constance me laissa toute la gloire de ce succès. Il envoya à l'Empereur mes lettres couronnées de laurier. Il sollicita et obtint pour moi la statue et les honneurs qui ont remplacé le triomphe. Bientôt après nous repassâmes dans les Gaules, et César voulant me donner une nouvelle preuve de sa puissante amitié, me créa commandant des contrées armoricaines. Je me disposai à partir pour ces provinces où florissoit encore la religion des Druides, et dont les rivages étoient souvent insultés par les flottes des Barbares du Nord.

" Quand les préparatifs de mon voyage furent achevés, Rogatien, Sébastien, Gervais, Protais et tous les Chrétiens du Palais de César accoururent pour me dire adieu.

" Nous nous retrouverons peut-être à Rome, s'écrièrent-ils, au milieu des persécutions et des épreuves. Puisse un jour la

(1) Westminster.

religion nous réunir à la mort comme de vieux amis et de dignes Chrétiens!"

"J'employai plusieurs mois à visiter les Gaules, avant de me rendre à ma province. Jamais pays n'offrira un pareil mélange de mœurs, de religions, de civilisation, de barbarie. Partagé entre les Grecs, les Romains et les Gaulois, entre les Chrétiens et les adorateurs de Jupiter et de Teutatès, il présente tous les contrastes.

"De longues voies romaines se déroulent à travers les forêts des Druides. Dans les colonies des vainqueurs, au milieu des bois sauvages, vous apercevez les plus beaux monumens de l'architecture grecque et romaine, des aquéducs à trois galeries suspendus sur des torrens, des amphithéâtres, des capitoles, des temples d'une élégance parfaite; et non loin de ces colonies, vous trouvez les huttes arrondies des Gaulois, leurs forteresses de solives et de pierres, à la porte desquelles sont cloués des pieds de louves, des carcasses de hiboux, des os de morts. A Lugdunum, à Narbonne, à Marseille, à Burdigalie, la jeunesse gauloise s'exerce avec succès dans l'art de Démosthène et

de Cicéron ; à quelques pas plus loin, dans la montagne, vous n'entendez plus qu'un langage grossier, semblable au croassement des corbeaux. Un château romain se montre sur la cime d'un roc ; une chapelle des Chrétiens s'élève au fond d'une vallée près de l'autel où l'Eubage égorge la victime humaine. J'ai vu le soldat légionnaire veiller au milieu d'un désert sur les remparts d'un camp, et le Gaulois devenu sénateur embarrasser sa toge romaine dans les halliers de ses bois. J'ai vu les vignes de Falerne mûrir sur les coteaux d'Augustodunum, l'olivier de Corinthe fleurir à Marseille, et l'abeille de l'Attique parfumer Narbonne.

" Mais ce que l'on admire partout dans les Gaules, ce qui fait le principal caractère de ce pays, ce sont les forêts. On trouve çà et là dans leur vaste enceinte quelques camps romains abandonnés. On y voit ensevelis sous l'herbe les squelettes du cheval et du cavalier. Les graines que les soldats y semèrent jadis pour leur nourriture, forment des espèces de colonies étrangères et civilisées, au milieu des plantes natives et sauvages des Gaules. Je ne pouvois recon-

noître sans une sorte d'attendrissement ces végétaux domestiques, dont quelques-uns étoient originaires de la Grèce. Ils s'étoient répandus sur les collines et le long des vallées, selon les habitudes qu'ils avoient apportées de leur sol natal : ainsi des familles exilées choisissent de préférence les sites qui leur rappellent la patrie.

" Je me souviens encore aujourd'hui d'avoir rencontré un homme parmi les ruines d'un de ces camps romains : c'étoit un pâtre des Barbares. Tandis que ses porcs affamés achevoient de renverser l'ouvrage des maîtres du monde, en fouillant les racines qui croissoient sous les murs, lui, tranquillement assis sur les débris d'une porte décumane, pressoit sous son bras une outre gonflée de vent ; il animoit ainsi une espèce de flûte dont les sons avoient une douceur selon son goût. En voyant avec quelle profonde indifférence ce berger fouloit le camp des Césars, combien il préféroit à de pompeux souvenirs son instrument grossier et son sayon de peau de chèvre, j'aurois dû sentir qu'il faut peu de chose pour passer la vie, et qu'après tout, dans un terme aussi court, il est

assez indifférent d'avoir épouvanté la terre par le son du clairon, ou charmé les bois par les soupirs d'une musette.

" J'arrivai enfin chez les Rhédons (1). L'Armorique ne m'offrit que des bruyères, des bois, des vallées étroites et profondes, traverseés de petites rivières que ne remonte point le navigateur, et qui portent à la mer des eaux inconnues; région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage.

" Le château où je commandois, situé à quelques milles de la mer, étoit une ancienne forteresse des Gaulois, agrandie par Jules-César, lorsqu'il porta la guerre chez les Vénètes (2) et les Curiosolites (3). Il étoit bâti sur un roc, appuyé contre une forêt, et baigné par un lac.

" Là, séparé du reste du monde, je vécus plusieurs mois dans la solitude. Cette re-

(1) Les peuples de Rennes, etc.
(2) Les habitans de Vannes.
(3) Peuples des environs de Dinan.

traite me fut utile. Je descendis dans ma conscience ; je sondai des plaies que je n'avois encore osé toucher depuis que j'avois quitté Zacharie ; je m'occupai de l'étude de ma religion. Je perdois chaque jour un peu de cette inquiétude si amère que nourrit le commerce des hommes. Je comptois déjà sur une victoire, qui auroit demandé des forces supérieures aux miennes. Mon âme étoit encore tout affoiblie par ma première insouciance et mes criminelles habitudes ; je trouvois même dans les anciens doutes de mon esprit et la mollesse de mes sentimens, un certain charme qui m'arrêtoit : mes passions étoient comme des femmes séduisantes qui m'enchaînoient par leurs caresses.

" Un événement interrompit tout à coup des recherches, dont le résultat devoit avoir pour moi tant d'importance.

" Les soldats m'avertirent que depuis quelques jours une femme sortoit des bois à l'entrée de la nuit, montoit seule dans une barque, traversoit le lac, descendoit sur la rive opposée, et disparoissoit.

" Je n'ignorois pas que les Gaulois confient aux femmes les secrets les plus impor-

tans ; que souvent ils soumettent à un conseil de leurs filles et de leurs épouses, les affaires qu'ils n'ont pu régler entr'eux. Les habitans de l'Armorique avoient conservé leurs mœurs primitives, et portoient avec impatience le joug romain. Braves, comme tous les Gaulois, jusqu'à la témérité, ils se distinguoient par une franchise de caractère qui leur est particulière, par des haines et des amours violentes, et par une opiniâtreté de sentimens que rien ne peut changer ni vaincre.

« Une circonstance particulière auroit pu me rassurer : il y avoit beaucoup de Chrétiens dans l'Armorique, et les Chrétiens sont sujets fidèles ; mais Clair, pasteur de l'église des Rhédons, homme plein de vertus, étoit alors à Condivincum (1) ; et lui seul pouvoit me donner les lumières qui me manquoient. La moindre négligence pouvoit me perdre auprès de Dioclétien, et compromettre Constance mon protecteur. Je crus donc ne devoir pas mépriser le rapport des soldats. Mais comme je connoissois la brutalité de

(1) Nantes.

ces hommes, je résolus de prendre sur moi-même le soin d'observer la Gauloise.

" Vers le soir, je me revêtis de mes armes, que je recouvris d'une sayé, et sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avoient indiqué.

" Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paroître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accens d'une voix humaine. En même temps, je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague; il redescend, disparoît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée; il approche du rivage: une femme le conduisoit: elle chantoit en luttant contre la tempête, et sembloit se jouer dans les ventas en eût dit qu'ils étoient sous sa puissance, tant elle paroissoit les braver. Je la voyois jeter tour à tour en sacrifice dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire, et de petites meules d'or et d'argent.

" Bientôt elle touche à la rive, s'élance à

terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois, en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenoit à la main. Elle passa tout près de moi sans me voir. Sa taille étoit haute; une tunique noire, courte et sans manches, servoit à peine de voile à sa nudité. Elle portoit une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle étoit couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds qui flottoient épars, annonçoient la fille des Gaulois, et contrastoient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantoit d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissoit et s'élevoit comme l'écume des flots.

Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étoient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande, nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en

avait été défrichée, et l'on y avait semé des pierres pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène s'élevait une de ces roches isolées que les Gaulois appellent Dolmin, et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour, le laboureur, au milieu de ses sillons, aperçut, dans l'informe pyramide, effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la ruse de ses aïeux.

La nuit étoit descendue. La jeune fille s'arrête non loin de la pierre, frappe trois fois des mains, en prononçant à haute voix ce mot mystérieux :

" Au gui l'an neuf! "

" A l'instant je vis briller dans la profondeur des bois mille lumières; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois; les Barbares sortirent en foule de leurs retraites : les uns étoient complétement armés, les autres portoient une branche de chêne dans la main droite, et un flambeau dans la gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe : au premier désordre de l'assemblée

succède bientôt l'ordre et le recueillement et l'on commence une procession solennelle. Des Eubages marchoient à la tête, conduisant deux taureaux blancs qui devoient servir de victimes; les bardes suivoient en chantant sur une espèce de guitare les louanges de Teutatès; après eux venoient les disciples, ils étoient accompagnés d'un héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chaperon surmonté de deux ailes, et tenant à la main une branche de verveine entourée de deux serpens. Trois Senanis (1) représentant trois Druides, s'avançoient à la suite du héraut d'armes: l'un portoit un pain, l'autre un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivoire. Enfin, la Druidesse (je reconnus alors sa profession) venoit la dernière. Elle tenoit la place de l'Ancien Druide dont elle étoit descendue.

On s'avança vers le chêne de trente ans où l'on avoit découvert le gui sacré. On dressa au pied de l'arbre un autel de gazon. Les Senanis y brûlèrent un peu de pain, y répandirent quelques gouttes d'un vin pur. En

(1) Philosophes gaulois qui succédèrent aux Druides

suite un Eubage vêtu de blanc, monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la Druidesse; une sage blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite; les autres Eubages frappèrent les victimes, et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée.

" Cette cérémonie achevée, on retourna à la pierre du tombeau; on planta une épée auprès pour indiquer le centre du Mallus ou du conseil; au pied du Dolmin étoient appuyées deux autres pierres qui en soutenoient une troisième, couchée horizontalement. La Druidesse monte à cette tribune. Les Gaulois debout et armés l'environnent, tandis que les Senanis et les Eubages élèvent des flambeaux: les cœurs étoient secrètement attendris par cette scène qui leur rappeloit l'ancienne liberté. Quelques guerriers en cheveux blancs laissoient tomber de grosses larmes, qui rouloient sur leurs bouclier. Tous penchés en avant, et appuyés sur leurs lances, ils sembloient déjà prêter l'oreille aux paroles de la Druidesse.

" Elle promena quelque temps ses regards sur ces guerriers représentans d'un peuple qui le premier osa dire aux hommes: " Mal-

heur aux vaincus!" Mot impie retombé maintenant sur sa tête! On lisoit sur le visage de la Druidesse l'émotion que lui causoit cet exemple des vicissitudes de la fortune. Elle sortit bientôt de ses réflexions, et prononça ce discours.

"Fidèles enfans de Teutatès, vous qui, au milieu de l'esclavage de votre patrie, avez conservé la religion et les lois de vos pères, je ne puis vous contempler ici sans verser des larmes! Est-ce là le reste de cette nation qui donnoit des lois au monde? Où sont ces Etats florissans de la Gaule, ce conseil des femmes, auquel se soumit le grand Annibal! Où sont ces Druides qui élevoient dans leurs colléges sacrés une nombreuse jeunesse? Proscrits par les tyrans, à peine quelques-uns d'entre eux vivent inconnus dans des antres sauvages. Velléda, une foible Druidesse, voilà donc tout ce qui vous reste aujourd'hui pour accomplir vos sacrifices! O île de Sayne (1), île vénérable et sacrée, je suis demeurée seule des neuf vierges qui desservoient votre sanctuaire!

(1) Peut-être Jarsey.

Bientôt Teutatès n'aura plus ni prêtres ni autels. Mais pourquoi perdrions-nous l'espérance ? J'ai à vous annoncer les secours d'un allié puissant : avez-vous besoin qu'on vous retrace le tableau de vos souffrances, pour vous faire courir aux armes ? Esclaves en naissant, à peine avez-vous passé la première âge que des Romains nous enlèvent. Que devenez-vous ? Je l'ignore. Parvenus à l'âge d'homme, vous allez mourir sur la frontière pour la défense de vos tyrans, ou arroser le sillon qui les nourrit. Condamnés aux plus rudes travaux, vous abattez vos forêts, vous tracez avec des fatigues inouïes les routes qui introduisent l'esclavage jusque dans le cœur de votre pays : la servitude, l'oppression et la mort découlent sur ces chemins, en poussant des cris d'allégresse, quand ils savent que le passage est ouvert. Enfin, si vous survivez à tant d'outrages, vous serez conduits à Rome. Là, renfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera de vous entre-tuer, pour amuser par votre agonie une populace féroce. Gaulois, il est une manière plus digne de vous de visiter Rome ! Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur. Appartenez tout à

coup au Capitole, pousse ces terribles voyageurs vos dieux et vos devanciers. On vous demande à l'amphithéâtre de Titus. Paraissez aux illustres spectateurs qui vous appellent. Allez apprendre aux Romains à mourir, mais d'une toute autre façon, qu'en répandant votre sang dans leurs fêtes : vous avez long-temps dû en étudier la leçon, faites-la leur pratiquer. Ce que je vous propose n'est point impossible. Les tribus des Francs qui s'étoient établies en Espagne, retournant maintenant dans leur pays, leur flotte est à la vue de vos côtes; ils n'attendent qu'un signal pour vous secourir. Mais si le ciel ne couronne pas nos efforts, si la fortune des Césars doit l'emporter encore, eh bien, nous irons chercher avec les Francs un coin du monde, où l'esclavage soit inconnu. Que les peuples étrangers nous accordent ou nous refusent une patrie, terre ne peut nous manquer pour y vivre, ou pour y mourir.

Je ne puis vous peindre, seigneurs, l'effet de ce discours prononcé à la lueur des flambeaux, sur une bruyère, près d'une tombe, dans le sang des taureaux mal égorgés qui mêloient leurs derniers mugissemens

aux sifflemens de la tempête, ainsi l'on représente ces assemblées des Esprits de ténèbres que des magiciennes convoquent la nuit dans des lieux sauvages. Les imaginations échauffées ne laissèrent aucune autorité à la raison. On résolut sans délibérer de se réunir aux Francs. Trois fois un guerrier voulut ouvrir un avis contraire; trois fois on le força au silence, et à la troisième fois le héraut d'armes lui coupa un pan de son manteau.

Ce n'étoit là que le prélude d'une scène épouvantable. La foule demande à grands cris le sacrifice d'une victime humaine, afin de mieux connoître la volonté du ciel. Les Druides réservoient autrefois pour ces sacrifices quelque malfaiteur déjà condamné par les lois. La Druidesse fut obligée de déclarer que, puisqu'il n'y avoit point de victime désignée, la religion demandoit un vieillard, comme l'holocauste le plus agréable à Tentatès.

Aussitôt on apporte un bassin de fer, sur lequel Velléda devoit égorger le vieillard. On place le bassin à terre devant elle. Elle n'étoit point descendue de la tribune funèbre, d'où elle avoit harangué le peuple; mais elle

étoit assise sur un triangle de bronze, le vêtement en désordre, la tête échevelée, tenant un poignard à la main, et une torche flamboyante sous ses pieds. Je ne sais comment auroit fini cette scène; j'aurois peut-être succombé sous le fer des Barbares en essayant d'interrompre le sacrifice; le ciel dans sa bonté ou dans sa colère mit fin à mes perplexités. Les astres penchoient vers leur couchant. Les Gaulois craignirent d'être surpris par la lumière. Ils résolurent d'attendre, pour offrir l'hostie abominable, que Dis, père des enfers, eût amené une autre nuit dans les cieux. La foule se dispersa sur les bruyères, et les flambeaux s'éteignirent. Seulement quelques torches agitées par le vent brilloient encore ça et là dans la profondeur des bois, et l'on entendoit le chœur lointain des bardes, qui chantoit en de rauques voix ces paroles lugubres:

"Teutatès veut du sang; il a parlé dans le chêne des Druides. Le gui sacré a été coupé avec une faucille d'or, au sixième jour de la lune, au premier jour du siècle. Teutatès veut du sang; il a parlé dans le chêne des Druides!"

« Je me hâtai de retourner au château : je convoquai les tribus Gauloises. Lorsqu'elles furent réunies au pied de la forteresse, je leur déclarai que je connaissois leur assemblée séditieuse, et les complots qu'on tramoit contre César.

« Les Barbares furent glacés d'effroi. Environnés de soldats Romains, ils crurent toucher à leur dernier moment. Tout à coup des gémissemens se font entendre. Une troupe de femmes se précipite dans l'assemblée. Elles étoient chrétiennes, et portoient dans leur bras leurs enfans nouvellement baptisés. Elles tombent à mes genoux, me demandent grâce pour leurs époux, leurs fils et leurs frères ; elles me présentent leurs nouveaux nés, et me supplient, au nom de cette génération pacifique, d'être doux et charitable.

« Eh, comment aurois-je, pu résister à leurs prières ? Comment aurois-je pu mettre en oubli la charité de Zacharie ? Je relevai ces femmes !

« Mes sœurs, leur dis-je, je vous accorde la grâce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ, notre commun maître. Vous me

répondrez de votre époux, et je serai tranquille quand vous m'aurez promis qu'ils resteront fidèles à César."

Les Armoricains poussèrent des cris de joie, et ils élevèrent jusqu'aux nues une clémence qui ne coûtoit rien peu. Avant de les congédier, j'arrachai d'eux la promesse qu'ils renouvelleroient à des sacrifices affreux aux dieux, puisqu'ils avoient été proscrits par Tibère même et par Néron. J'exigeai toutefois qu'on me livrât la Druidesse Velléda, et son père Ségenax, le premier magistrat des Rhédons. Dès le soir même, on m'amena les deux otages; je leur donnai le château pour asile. Je descendis une flotte qui rencontra celle des Francs, et l'obligea de s'éloigner des côtes de l'Armorique. Tout rentra dans l'ordre. Cette aventure eut pour moi seul des suites dont il me reste à vous entretenir."

Ici Eudore s'interrompit tout à coup. Il parut embarrassé, baissa les yeux, les reporta malgré lui sur Cymodocée, qui rougit comme si elle eût pénétré la pensée d'Eudore. Cyrille s'aperçut de leur trouble, et s'adressant aussitôt à l'épouse de Lasthénès:

" Séphora, dit-il, je veux offrir le saint sacrifice pour Eudore, quand il aura fini de raconter son histoire. Me pourriez-vous faire préparer l'autel ?"

Séphora se leva, et ses filles la suivirent. Lasthénide Cynodocée n'eut rester seule avec les vieillards : elle accompagna les femmes, non sans éprouver un mortel regret.

Démodocus qui la voyait passer comme une biche légère sur le gazon du verger, s'écria plein de joie :

" Quelle gloire peut égaler celle d'un père qui voit son enfant croître et s'embellir sous ses yeux ! Jupiter même aima tendrement son fils Hercule ; tout immortel qu'il est, il ressentit des craintes et des angoisses mortelles, parce qu'il avoit pris le cœur d'un père. Cher Eudore, tu causes les mêmes alarmes et les mêmes plaisirs à tes parens ; Continue ton histoire. J'aime, je l'avouerai, tes Chrétiens : enfans des Prières, ils viennent partout, comme leurs mères, à la suite de l'injure pour réparer le mal qu'elle a fait. Ils sont courageux comme des lions, et tendres comme des colombes ;

ils ont un cœur paisible et intelligent ; c'est bien dommage qu'ils ne connoissent pas Jupiter ! Mais, Eudore, je parle encore malgré le désir que j'ai de t'entendre. Mon fils, tels sont les vieillards : lorsqu'ils ont commencé un discours, ils s'enchantent de leur propre sagesse ; un dieu les pousse, et ils ne peuvent plus s'arrêter."

Eudore reprit la parole :

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIÈME.

Suite du récit. Fin de l'épisode de Velléda.

LIVRE X.

" Je vous ai dit, seigneurs, que Velléda habitoit le château avec son père. Le chagrin et l'inquiétude plongèrent d'abord Sénanax dans une fièvre ardente, pendant laquelle je lui prodiguai les secours qu'exigeoit l'humanité. J'allois, chaque jour, visiter le père et la fille dans la tour où je les avois fait transporter. Cette conduite différente de celle des autres commandans romains, charma les deux infortunés : le vieillard revint à la vie, et la Druidesse, qui avoit montré un grand abattement, parut bientôt plus contente. Je la rencontrois se promenant seule avec un air de joie dans les cours du château, dans les salles, dans les galeries, les passages secrets, les escaliers tournans qui conduisoient au haut de la forteresse ; elle se multiplioit sous mes pas, et, quand je la croyois auprès de son père,

elle se montroit tout à coup au fond d'un corridor obscur, comme une apparition.

" Cette femme étoit extraordinaire. Elle avoit, ainsi que toutes les Gauloises, quelque chose de capricieux et d'attirant. Son regard étoit prompt, sa bouche un peu dédaigneuse, et son sourire singulièrement doux et spirituel. Ses manières étoient tantôt hautaines, tantôt voluptueuses ; il y avoit dans toute sa personne de l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art. J'aurois été étonné de trouver dans une espèce de sauvage une connoissance approfondie des lettres grecques et de l'histoire de son pays, si je n'avois su que Velléda descendoit de la famille de l'Archi-Druide, et qu'elle avoit été élevée par un Senani, pour être attachée à l'ordre savant des prêtres gaulois. L'orgueil dominoit chez cette Barbare, et l'exaltation de ses sentimens alloit souvent jusqu'au désordre.

" Une nuit, je veillois seul dans une salle d'armes, où l'on ne découvroit le ciel que par d'étroites et longues ouvertures pratiquées dans l'épaisseur des pierres. Quelques rayons des étoiles, descendant à travers ces ouvertures, faisoient briller les lances et les

aigles rangées en ordre le long des murailles. Je n'avois point allumé de flambeau, et je me promenois au milieu des ténèbres.

" Tout à coup, à l'une des extrémités de la galerie, un pâle crépuscule blanchit les ombres. La clarté augmente par degrés, et bientôt je vois paroître Velléda. Elle tenoit à la main une de ces lampes romaines qui pendent au bout d'une chaîne d'or. Ses cheveux blonds, relevés à la grecque sur le sommet de sa tête, étoient ornés d'une couronne de vervine, plante sacrée parmi les Druides. Elle portoit pour tout vêtement une tunique blanche : fille de roi à moins de beauté, de noblesse et de grandeur.

" Elle suspendit sa lampe aux courroies d'un bouclier, et venant à moi, elle me dit :

" Mon père dort; assieds-toi, écoute."

"Je détachai du mur un trophée de piques et de javelots, que je couchai par terre, et nous nous assîmes sur cette pile d'armes, en face de la lampe.

" Sais-tu, me dit alors la jeune Barbare, que je suis fée ?"

" Je lui demandai l'explication de ce mot,

" Les fées gauloises, répondit-elle, ont le pouvoir d'exciter les tempêtes, de les conjurer, de se rendre invisibles, de prendre la forme de différens animaux."

" Je ne reconnois pas ce pouvoir, répondis-je avec gravité. Comment pourriez-vous croire raisonnablement posséder une puissance que vous n'avez jamais exercée ? Ma religion s'offense de ces superstitions. Les orages n'obéissent qu'à Dieu.

" Je ne te parle pas de ton Dieu, reprit-elle avec impatience. Dis-moi : as-tu entendu la dernière nuit le gémissement d'une fontaine dans les bois, et la plainte de la brise dans l'herbe qui croît sur ta fenêtre ? Eh bien, c'étoit moi qui soupirois dans cette fontaine et dans cette brise ! Je me suis aperçue que tu aimois le murmure des eaux et des vents."

" J'eus pitié de cette insensée : elle lut ce sentiment sur mon visage.

" Je te fais pitié, me dit-elle. Mais si tu me crois atteinte de folie, ne tiens prendt qu'à toi. Pourquoi as-tu sauvé mon père avec tant de bonté ? Pourquoi m'as-tu traitée avec tant de douceur ? Je suis vierge, vierge

de l'île de Sayne : que je garde ou que je viole mes vœux, j'en mourrai. Tu en seras la cause. Voilà ce que je voulois te dire. Adieu."

" Elle se leva, prit sa lampe et disparut.

" Jamais, seigneurs, je n'ai éprouvé une douleur pareille. Rien n'est affreux comme le malheur de troubler l'innocence. Je m'étois endormi au milieu des dangers, content de trouver en moi la résolution du bien et la volonté de revenir un jour au bercail. Cette tiédeur devoit être punie : j'avois bercé dans mon cœur les passions avec complaisance, il étoit juste que je subisse le châtiment des passions !

" Aussi le ciel m'ôta-t-il dans ce moment tout moyen d'écarter le danger. Clair, le pasteur chrétien, étoit absent ; Ségenax étoit encore trop foible pour sortir du château, et je ne pouvois sans inhumanité séparer la fille du père. Je fus donc obligé de garder l'ennemi au dedans, et de m'exposer, malgré moi, à ses attaques. En vain je cessai de visiter le vieillard, en vain je me dérobai à la vue de Velléda : je le retrouvois

partout ; elle m'attendoit des journées entières dans des lieux où je ne pouvois éviter de passer, et là elle m'entretenoit de son amour.

" Je sentois, il est vrai, que Velléda ne m'inspireroit jamais un attachement véritable : elle manquoit pour moi de ce charme secret qui fait le destin de notre vie ; mais la fille de Ségenax étoit jeune, elle étoit belle, passionnée, et quand ses paroles brûlantes sortoient de ses lèvres, tous mes sens étoient bouleversés.

" A quelque distance du château, dans un de ces bois appelés chastes par les Druides, on voyoit un arbre mort que le fer avoit dépouillé de son écorce. Cette espèce de fantôme se faisoit distinguer par sa pâleur au milieu des noirs enfoncemens de la forêt. Adoré sous le nom d'Erminsul, il étoit devenu une divinité formidable pour des Barbares qui, dans leurs joies, comme dans leurs peines, ne savent invoquer que la mort. Autour de ce simulacre, quelques chênes, dont les racines avoient été arrosées de sang humain, portoient suspendues à leurs branches les armes et les enseignes de guerre

des Gaulois; le vent les agitoit sur les rameaux, et elles rendoient, en s'entre-choquant, des murmures sinistres!

" J'allois souvent visiter ce sanctuaire plein du souvenir de l'antique race des Celtes. Un soir je rêvois dans ce lieu. L'aquilon mugissoit au loin, et arrachoit du tronc des arbres des touffes de lierre et de mousse. Velléda parut tout à coup.

" Tu me fuis, me dit-elle, tu cherches les endroits les plus déserts pour te dérober à ma présence; mais c'est en vain: l'orage t'apporte Velléda, comme cette mousse flétrie qui tombe à tes pieds."

" Elle se plaça debout devant moi, croisa les bras, me regarda fixement et me dit:

" J'ai bien des choses à t'apprendre; je voudrois causer long-temps avec toi. Je sais que mes plaintes t'importunent; je sais qu'elles ne te donneront pas de l'amour; mais, cruel, je m'enivre de mes aveux; j'aime à me nourrir de ma flamme, à t'en faire connoître toute la violence! Ah, si tu m'aimois, quelle seroit notre félicité! Nous trouverions pour nous exprimer un langage digne du ciel; à présent il y a des mots qui me manquent,

parce que ton âme ne répond pas à la mienne."

" Un coup de vent ébranla la forêt, et une plainte sortit des boucliers d'airain. Velléda effrayée lève la tête, et regardant les trophées suspendus :

" Ce sont les armes de mon père qui gémissent: elles m'annoncent quelque malheur."

" Après un moment de silence, elle ajouta :

" Il faut pourtant qu'il y ait quelque raison à ton indifférence. Tant d'amour auroit dû t'en inspirer. Cette froideur est trop extraordinaire."

" Elle s'interrompit de nouveau. Sortant tout à coup comme d'une réflexion profonde, elle s'écria :

" Voilà la raison que je cherchois ! Tu ne peux me souffrir, parce que je n'ai rien à t'offrir qui soit digne de toi !"

" Alors s'approchant de moi comme en délire, et mettant la main sur mon cœur :

" Guerrier, ton cœur reste tranquille sous la main de l'amour ; mais peut-être qu'un trône le feroit palpiter ? Parle ; veux-tu l'Empire ? Une Gauloise l'avoit promis à Dioclé-

rien, une Gauloise te le propose ; elle n'étoit que prophétesse, moi je suis prophétesse et amante. Je peux tout pour toi. Tu le sais : nous avons souvent disposé de la pourpre. J'armerai secrètement nos guerriers. Teutatès te sera favorable, et par mon art je forcerai le ciel à seconder tes vœux. Je ferai sortir les Druides de leurs forêts. Je marcherai moi-même aux combats, portant à la main une branche de chêne. Et si le sort nous étoit contraire, il est encore des antres dans les Gaules, où, nouvelle Eponine, je pourrois cacher mon époux. Ah, malheureuse Velléda, tu parles d'époux, et tu ne seras jamais aimée."

" La voix de la jeune Barbare expire ; la main qu'elle tenoit sur mon cœur retombe ; elle penche la tête, et son ardeur s'éteint dans des torrens de larmes.

" Cette conversation me remplit d'effroi. Je commençai à craindre que ma résistance ne fût inutile. Mon attendrissement étoit extrême quand Velléda cessa de parler, et je sentis tout le reste du jour la place brûlante de sa main sur mon cœur. Voulant du moins faire un dernier effort pour me sauver, je

prix une résolution qui devoit prévenir le mal, et qui ne fit que l'aggraver: car, lorsque Dieu va nous punir, il tourne contre nous notre propre sagesse, et ne nous tient point compte d'une prudence qui vient trop tard.

Je vous ai dit que je n'avois pu d'abord faire sortir Ségenax du château, à cause de son extrême foiblesse; mais le vieillard, reprenant peu à peu ses forces, et le danger croissant pour moi tous les jours, je supposai des lettres de César qui m'ordonnoit de renvoyer les prisonniers. Velléda voulut me parler avant son départ; je refusai de la voir, afin de nous épargner à tous deux une scène douloureuse: sa piété filiale ne lui permit pas d'abandonner son père, et elle le suivit comme je l'avois prévu. Dès le lendemain elle parut aux portes du château; on lui dit que j'étois parti pour un voyage; elle baissa la tête et rentra dans le bois en silence. Elle se présenta ainsi pendant plusieurs jours, et reçut même réponse. La dernière fois elle resta long-temps appuyée contre un arbre, à regarder les murs de la forteresse. Je la voyois par une fenêtre, et je ne pouvois

retenir mes pleurs : elle s'éloigna à pas lents, et ne revint plus.

Je commençois à retrouver un peu de repos ; j'espérois que Velléda s'étoit enfin guérie de son fatal amour. Fatigué de la prison où je m'étois tenu renfermé, je voulus respirer l'air de la campagne. Je jetai une peau d'ours sur mes épaules, j'armai mon bras de l'épieu d'un chasseur, et sors tant du château, j'allai m'asseoir sur une haute colline d'où l'on aperçoit le détroit britannique.

Comme Ulysse regrettant son Ithaque, ou comme les Troyennes exilées aux champs de la Sicile, je regardois la vaste étendue des flots, et je pleurois. « Né au pied du mont Taygète, me disois-je, le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille, en venant à la vie. A combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici ? Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrois gémir sur les côtes d'Italie, sur les grèves des Bataves, des Bretons, des Gaulois, ces vagues que je voyois se dérouler sur les beaux sables de la Messénie ? Quel sera le terme de mes

pélerinages? Heureux, si la mort m'eût surpris avant d'avoir commencé mes courses sur la terre, et lorsque je n'avois d'aventures à conter à personne!"

"Telles étoient mes réflexions, lorsque j'entendis assez près de moi les sons d'une voix et d'une guitare. Ces sons entre-coupés par des silences, par le murmure de la forêt et de la mer, par le cri du courlis et de l'alouette marine, avoient quelque chose d'enchanté et de sauvage. Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère. Sa parure annonçoit le désordre de son esprit: elle portoit un collier de baies d'églantiers, sa guitare étoit suspendue à son sein par une tresse de lierre et de fougère flétrie; un voile blanc jeté sur sa tête descendoit jusqu'à ses pieds. Dans ce singulier appareil, pâle, et les yeux fatigués de pleurs, elle étoit encore d'une beauté frappante. On l'apercevoit derrière un buisson à demi dépouillé: ainsi le poëte représente l'ombre de Didon, se montrant à travers un bois de myrte, comme la lune nouvelle qui se lève dans un nuage.

"Le mouvement que je fis, en reconnoissant la fille de Ségenax, attira ses regards,

A mon aspect une joie troublée éclate sur son visage. Elle me fait un signe mystérieux et me dit :

" Je savois bien que je t'attirerois ici. Rien ne résiste à la force de mes accens."

" Et elle se met à chanter.

" Hercule, tu descendis dans la vaste
" Aquitaine. Pyrène qui donna son nom
" aux montagnes de l'Ibérie, Pyrène, fille
" du roi Bébrycius, épousa le héros grec ;
" car les Grecs ont toujours ravi le cœur
" des femmes."

" Velléda se lève, s'avance vers moi et me dit :

" Je ne sais quel enchantement m'entraîne sur tes pas ; j'erre autour de ton château, et je suis triste de ne pouvoir y pénétrer. Mais j'ai préparé des charmes ; j'irai chercher le Sélago : j'offrirai d'abord une oblation de pain et de vin ; je serai vêtue de blanc, mes pieds seront nus, ma main droite cachée sous ma tunique arrachera la plante, et ma main gauche la dérobera à ma main droite. Alors rien ne pourra me résister. Je me glisserai chez toi sur les rayons de la lune ; je prendrai la forme d'un ramier, et je vo-

Ierai sur le haut de la tour que tu habites. Si je savois ce que tu préfères... je pourrois... Mais non, je veux être aimée pour moi : ce seroit m'être infidèle que de m'aimer sous une forme empruntée."

"A ces mots Velléda pousse des cris de désespoir.

"Bientôt, changeant d'idée et cherchant à lire dans mes yeux, comme pour pénétrer mes secrets :

"Oh oui, c'est cela, s'écrie-t-elle, les Romaines auront épuisé ton cœur! Tu les auras trop aimées! Ont-elles donc tant d'avantages sur moi? Les cygnes sont moins blancs que les filles des Gaules; nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel; nos cheveux sont si beaux que tes Romaines nous les empruntent pour en ombrager leurs têtes, mais le feuillage n'a de grâce que sur la cime de l'arbre où il est né. Vois-tu la chevelure que je porte? Eh bien, si j'avois voulu la céder, elle seroit maintenant sur le front de l'Impératrice: c'est mon diadème, et je l'ai gardé pour toi! Ne sais-tu pas que nos pères, nos frères, nos époux, trouvent en nous quelque chose de divin? Une voix mensongère t'aura peut-

[illegible] que les Gaulois sont capricieux, légères, infidèles. Ne crois pas ces discours. Chez les enfans des Druides, les passions sont sérieuses, et leurs conséquences terribles."

Je pris les mains de cette infortunée, entre les deux miennes. Je les serrai tendrement.

"Velléda, dis-je, si vous m'aimez, il est un moyen de me le prouver: retournez chez votre père; il a besoin de votre appui. Ne vous abandonnez plus à une douleur qui trouble votre raison, et qui me fera mourir."

Je descendis de la colline, et Velléda me suivit. Nous nous avançâmes dans la campagne par des chemins peu fréquentés où croissait le gazon.

"Si tu m'avois aimée, disoit Velléda, avec quelles délices nous aurions parcouru ces champs! Quel bonheur d'errer avec toi dans ces routes solitaires, comme la brebis dont les flocons de laine sont restés suspendus à ces ronces."

Elle s'interrompit, regarda ses bras amaigris, et dit avec un sourire:

"Et moi aussi, j'ai été déchirée par les

épines de ce désert, et j'y laisse chaque jour quelque partie de ma dépouille."

Revenant à ses rêveries :

"Au bord du ruisseau, dit-elle, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil. Souvent, pendant les tempêtes, cachés dans quelque grange isolée, ou parmi les ruines d'une cabane, nous eussions entendu gémir le vent sous le chaume abandonné. Tu croyois peut-être que dans mes songes de félicité, je désirois des trésors, des palais, des pompes ? Hélas, mes vœux étoient plus modestes, et ils n'ont point été exaucés. Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffiroit avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les Druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendroit pas plus à la terre que notre vie."

Nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de pins et de mélèses. La fille de Ségenax s'arrêta, et me dit :

« Mon père habite ce bois ; je ne veux pas que tu entres dans sa demeure : il t'accuse de lui avoir ravi sa fille. Tu peux, sans être trop malheureux, me voir au milieu de mes chagrins, parce que je suis jeune et pleine de force ; mais les larmes d'un vieillard brisent le cœur. Je t'irai chercher au château. »

« En prononçant ces mots, elle me quitta brusquement.

« Cette rencontre imprévue porta le dernier coup à ma raison. Tel est le danger des passions, que, même sans les partager, vous respirez dans leur atmosphère quelque chose d'empoisonné qui vous enivre. Vingt fois, tandis que Velléda m'exprimoit des sentimens si tristes et si tendres, vingt fois je fus prêt à me jeter à ses pieds, à l'étonner de sa victoire, à la ravir par l'aveu de ma défaite. Au moment de succomber, je ne dus mon salut qu'à la pitié même que m'inspiroit cette infortunée. Mais cette pitié qui me sauva d'abord, fut en effet ce qui me perdit ; car elle m'ôta le reste de mes forces. Je ne me sentis plus aucune fermeté contre Velléda ; je m'accusai d'être la cause de l'égarement

de son esprit par trop de sévérité. Un si triste essai de courage me dégoûta du courage même; je retombai dans ma foiblesse accoutumée, et ne comptant plus sur moi, je mis tout mon espoir dans le retour de Clair.

" Quelques jours s'écoulèrent: Velléda ne reparoissant point au château selon sa promesse, je commençai à craindre quelqu'accident fatal. Plein d'inquiétude, je sortois pour me rendre à la demeure de Ségenax, lorsqu'un soldat, accouru du bord de la mer, vint m'avertir que la flotte des Francs reparoissoit à la vue de l'Armorique. Je fus obligé de partir sur-le-champ. Le temps étoit sombre, et tout annonçoit une tempête. Comme les Barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages, je redoublai de vigilance. Je fis mettre partout les soldats sous les armes, et fortifier les lieux les plus exposés. La journée entière se passa dans ces travaux, et la nuit, en faisant éclater la tempête, nous apporta de nouvelles inquiétudes.

" A l'extrémité d'une côte dangereuse, sur une grève où croissent à peine quel-

ques herbes dans un sable stérile, s'élève une longue suite de pierres druidiques, semblables à ce tombeau où j'avois jadis rencontré Velléda. Battues des vents, des pluies et des flots, elles sont là solitaires entre la mer, la terre et le ciel. Leur origine et leur destination sont également inconnues. Monument de la science des Druides, retracent-elles quelques secrets de l'astronomie, ou quelque mystère de la divinité? On l'ignore. Mais les Gaulois n'approchent point de ces pierres sans une profonde terreur. Ils disent qu'on y voit des feux errans, et qu'on y entend la voix des fantômes.

" La solitude de ce lieu, et la frayeur qu'il inspire me parurent propres à favoriser la descente des Barbares. Je crus donc devoir placer une garde sur cette côte, et je résolus moi-même d'y passer la nuit.

" Un esclave que j'avois envoyé porter une lettre à Velléda, étoit revenu avec cette lettre. Il n'avoit point trouvé la Druidesse; elle avoit quitté son père vers la troisième heure du jour, et l'on ne savoit ce qu'elle étoit devenue. Cette nouvelle ne fit qu'augmenter mes alarmes. Dévoré de chagrins,

je m'étois assis loin des soldats, dans un endroit écarté. Tout à coup j'entends du bruit, et crois entrevoir quelque chose dans l'ombre. Je mets l'épée à la main, je me lève et cours vers le fantôme qui fuyoit. Quelle fut ma surprise, lorsque je saisis Velléda!

" Quoi, me dit-elle à voix basse, c'est toi! Tu as donc su que j'étois ici?"

" Non, lui répondis-je; mais vous, trahissez-vous les Romains?"

" Trahir, repartit-elle indignée! Ne t'ai-je pas juré de ne rien entreprendre contre toi? Suis-moi, tu vas voir ce que je fais ici."

" Elle me prit par la main, et me conduisit sur la pointe la plus élevée du dernier rocher druidique.

" La mer se brisoit au-dessous de nous parmi des écueils avec un bruit horrible. Ses tourbillons, poussés par le vent, s'élançoient contre le rocher, et nous couvroient d'écume et d'étincelles de feu. Des nuages voloient dans le ciel sur la face de la lune qui sembloit courir rapidement à travers ce chaos.

" Ecoute bien ce que je vais t'apprendre,

lle dit Velléda. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui te sont inconnus. Lorsque la moitié de la nuit sera écoulée, ils entendront quelqu'un frapper à leurs portes, et les appeler à voix basse. Alors ils courront au rivage, sans connoître le pouvoir qui les entraîne. Ils y trouveront des bateaux vides; et pourtant ces bateaux seront si chargés des âmes des morts, qu'ils s'élèveront à peine au-dessus des flots. En moins d'une heure les pêcheurs achèveront une navigation d'une journée, et conduiront les âmes à l'île des Bretons. Ils ne verront personne, ni pendant le trajet, ni dans le débarquement; mais ils entendront une voix qui comptera les nouveaux passagers au gardien des âmes. S'il se trouve quelques femmes dans les barques, la voix déclarera le nom de leurs époux. Tu sais, cruel, si l'on pourra nommer le mien."

"Je voulus combattre les superstitions de Velléda.

"Tais-toi, me dit-elle, comme si j'eusse été coupable d'impiété. Tu verras bientôt le tourbillon de feu qui annonce le passage des âmes. N'entends-tu pas déjà leurs cris?"

" Velléda se tut, et prêta une oreille attentive.

" Après quelques momens de silence, elle me dit:

" Quand je ne serai plus, promets-moi de me donner des nouvelles de mon père. Lorsque quelqu'un sera mort, tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre; elles me parviendront au séjour des Souvenirs; je les lirai avec délices, et nous causerons ainsi des deux côtés du tombeau."

" Dans ce moment, une vague furieuse vient roulant contre le rocher qu'elle ébranle dans ses fondemens. Un coup de vent déchire les nuages, et la lune laisse tomber un pâle rayon sur la surface de flots. Des bruits sinistres s'élèvent sur le rivage. Le triste oiseau des écueils, le lumb, fait entendre sa plainte semblable au cri de détresse d'un homme qui se noie. la sentinelle effrayée appelle aux armes. Velléda tressaille, étend les bras, s'écrie:

" On m'attend!"

" Et elle s'élançoit dans les flots. Je la retins par son voile.

" O Cyrille, comment continuer ce récit. Je rougis de honte et de confusion ; mais je vous dois l'entier aveu de mes fautes : je les soumets, sans en rien dérober, au saint tribunal de votre vieillesse. Hélas, après mon naufrage, je me réfugie dans votre charité comme dans un port de miséricorde !

" Epuisé par les combats que j'avois soutenus contre moi-même, je ne pus résister au dernier témoignage de l'amour de Velléda. Tant de beauté, tant de passion, tant de désespoir m'ôtèrent à mon tour la raison : je fus vaincu.

" Non, dis-je au milieu de la nuit et de la tempête, non, je ne suis pas assez fort pour être Chrétien ! "

" Saisissant Velléda dans mes bras, je m'écriai avec une sorte de rage : " Tu seras aimée ! ". L'Enfer donna le signal de cet hymen funeste ; les Esprits de ténèbres hurlèrent dans l'abîme ; les chastes épouses des Patriarches détournèrent la tête, et mon Ange protecteur se voilant de ses ailes remonta vers les cieux !

" La fille de Ségenax consentit à vivre, ou plutôt elle n'eut pas la force de mourir.

Elle restoit muette dans une sorte de stupeur qui étoit à la fois un supplice affreux, et une ineffable volupté. L'amour, le remords, la honte, la crainte, et surtout l'étonnement, agitoient le cœur de Velléda : elle ne pouvoit croire que je fusse ce même Eudore jusque-là si insensible; elle ne savoit si elle n'étoit point abusée par quelque fantôme de la nuit, et elle me touchoit les mains et les cheveux pour s'assurer de la réalité de mon existence. Mon bonheur à moi ressembloit au désespoir, et quiconque nous eût vus au milieu de notre félicité, nous eût pris pour deux coupables à qui l'on vient de prononcer l'arrêt fatal.

" Dans ce moment, je me sentis marqué du sceau de la réprobation divine: je doutai de la possibilité de mon salut, et de la toute-puissance de la miséricorde de Dieu. D'épaisses ténèbres, comme une fumée, s'élevèrent dans mon âme, dont il me sembla qu'une légion d'Esprits rebelles prenoit tout à coup possession. Je me trouvai des idées inconnues, et le langage de l'Enfer s'échappa naturellement de ma bouche :

" Velléda, ne songeons plus qu'à vivre

l'un pour l'autre, renonçons à nos dieux, étouffons nos remords dans les plaisirs. Pourquoi ces dieux nous ont-ils donné des passions invincibles? Qu'ils nous punissent, s'ils le veulent, des dons qu'ils nous ont faits. J'ai puisé dans ton sein la fureur de ton amour, et puisque la vertu nous échappe, méritons du moins les supplices de l'éternité par toutes les délices de la vie."

"Telles furent mes exécrables paroles. Confondant déjà Jesus-Christ et Teutatès, je faisois entendre les blasphèmes de ces lieux où il y aura des gémissemens et des pleurs éternels.

"Pleurant et souriant tour à tour, la plus heureuse et la plus infortunée des créatures, Velléda garda le silence. L'aube commençoit à blanchir les cieux. Le jour ne parut point. Je retournai au château, ma victime m'y suivit. Deux fois l'étoile qui marque les derniers pas du jour cacha notre rougeur dans les ombres, et deux fois l'étoile qui rapporte la lumière nous ramena la honte et le remords. A la troisième aurore, Velléda monta sur mon char pour aller chercher Séganax. Elle avoit à peine dis-

para dans le bois de chênes, que je vis s'élever au-dessus des forêts une colonne de feu et de fumée. A l'instant où je découvrois ces signaux, un centurion vint m'apprendre qu'on entendoit retentir de village en village le cri que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle. Je crus que les Francs avoient attaqué quelque partie du rivage, et je me hâtai de sortir avec mes soldats.

" Bientôt j'aperçois des paysans qui courent de toutes parts. Ils se réunissent à une grande troupe qui s'avance vers moi.

" Je marche à la tête des Romains vers les bataillons rustiques. Arrivé à la portée du javelot, j'arrête mes soldats, et m'avançant seul, la tête nue, entre les deux armées: " Gaulois, quel sujet vous rassemble? Les Francs sont-ils descendus dans les Armoriques? Venez-vous m'offrir votre secours, ou vous présentez-vous ici comme ennemis de César?"

" Un vieillard sort des rangs. Ses épaules tremblaient sous le poids de sa cuirasse, et son bras étoit chargé d'un fer inutile. O surprise! Je crois reconnoître une de ces ar-

mures que j'avois vues suspendues au bois des Druides. O confusion ! O douleur ! Ce vénérable guerrier étoit Ségenax !

" Gaulois, s'écrie-t-il, j'en atteste ces armes de ma jeunesse, que j'ai reprises au trône d'Erminsul où je les avois consacrées, voilà celui qui a déshonoré mes cheveux blancs ! Un Eubage avoit suivi ma fille, dont la raison est égarée : il a vu dans l'ombre le crime du Romain. La vierge de Sayne, une vestale a été outragée. Vengez vos filles et vos épouses ; vengez les Gaulois et vos dieux."

" Il dit, et me lance un javelot d'une main impuissante. Le dard, sans force, vient tomber à mes pieds ; je l'aurois béni s'il m'eût percé le cœur. Les Gaulois, poussant un cri, se précipitent sur moi ; mes soldats s'avancent pour me secourir. En vain je veux arrêter les combattans. Ce n'est plus un tumulte passager ; c'est un véritable combat, dont les clameurs s'élèvent jusqu'au ciel. On eût cru que les divinités des Druides étoient sorties de leurs forêts, et que du faîte de quelque bergerie, elles animoient les Gaulois au carnage, tant ces laboureurs montroient d'audace ! Indif-

firent sur les coups qui menacent ma tête; je ne songe qu'à sauver Ségenax : mais tandis que je l'arrache aux mains des soldats, et que je cherche à lui faire un abri du tronc d'un chêne, une javeline lancée du milieu de la foule vient, avec un affreux sifflement, s'enfoncer dans les entrailles du vieillard : il tombe sous l'arbre de ses aïeux, comme l'antique Priam sous le laurier qui embrassoit ses autels domestiques.

" Dans ce moment, un char paroît à l'extrémité de la plaine. Penchée sur les coursiers, une femme échevelée excite leur ardeur, et semble vouloir leur donner des ailes. Velléda n'avoit point trouvé son père. Elle avoit appris qu'il assembloit les Gaulois pour venger l'honneur de sa fille. La Druidesse voit qu'elle est trahie, et connoît toute l'étendue de sa faute. Elle vole sur les traces du vieillard, arrive dans la plaine où se donnoit le combat fatal, pousse ses chevaux à travers les rangs, et me découvre gémissant sur son père étendu mort à mes pieds. Transportée de douleur, Velléda arrête ses coursiers, et s'écrie du haut de son char :

" Gaulois, suspendez vos coups. C'est moi

qui ai causé vos maux, c'est moi qui ai tué mon père. Cessez d'exposer vos jours pour une fille criminelle. Le Romain est innocent. La vierge de Sayne n'a point été outragée : elle s'est livrée elle-même, elle a violé volontairement ses vœux. Puisse ma mort rendre la paix à ma patrie!"

" Alors, arrachant de son front sa couronne de verveine, et prenant à sa ceinture sa faucille d'or, comme si elle alloit faire un sacrifice aux dieux :

" Je ne souillerai plus, dit-elle, ces ornemens d'une vestale!"

" Aussitôt elle porte à sa gorge l'instrument sacré : le sang jaillit. Comme une moissonneuse qui a fini son ouvrage, et qui s'endort fatiguée au bout du sillon, Velléda s'affaisse sur le char ; la faucille d'or échappe à sa main défaillante, et sa tête se penche doucement sur son épaule. Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime, mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus : déjà je n'étois plus que dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avoit fermé ses yeux.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIÈME.

SUITE du récit. Repentir d'Eudore. Sa pénitence publique. Il quitte l'armée. Il passe en Egypte pour demander sa retraite à Dioclétien. Navigation. Alexandrie. Le Nil. L'Egypte. Eudore obtient sa retraite de Dioclétien. La Thébaïde. Retour d'Eudore chez son père. Fin du récit.

LIVRE XI.

" Pardonnez, seigneurs, aux larmes qui coulent encore de mes yeux! Je ne vous dirai point que les centurions m'avoient retenu au milieu d'eux, tandis que Velléda s'arrachoit la vie. Trop juste châtiment du ciel: je ne devois plus revoir celle que j'avois séduite, que pour l'ensevelir dans la tombe!

" La grande époque de ma vie, ô Cyrille, doit être comptée de ce moment, puisque c'est l'époque de mon retour à la religion. Jusques alors les fautes qui m'avoient été personnelles, et qui n'étoient retombées que sur moi, m'avoient peu frappé; mais quand je me trouvai la cause du malheur d'autrui, mon cœur se révolta contre moi. Je ne balançai plus; Clair arrivé: je tombai à ses genoux; je lui fis la confession des iniquités de ma vie. Il m'embrassa avec des transports de joie, et m'imposa une partie de

cette pénitence, non assez rigoureuse, dont vous voyez la suite aujourd'hui.

" Les fièvres de l'âme sont semblables à celles du corps : pour les guérir il faut surtout changer de lieux. Je résolus de quitter l'Armorique, de renoncer au monde, et d'aller pleurer mes erreurs sous le toit de mes pères. Je renvoyai à Constance les marques de mon pouvoir, en le priant de me permettre d'abandonner le siècle et les armes. César essaya de me retenir par toutes sortes de moyens : il me nomma préfet du prétoire des Gaules, dignité suprême dont l'autorité s'étend sur l'Espagne et sur les îles des Bretons. Mais Constance s'apercevant que j'étois ferme dans mes projets, m'écrivit ces mots pleins de sa douceur accoutumée.

" Je ne puis vous accorder moi-même la
" grâce que vous me demandez, parce que
" vous appartenez au peuple romain. L'Em-
" pereur seul a le droit de prononcer sur
" votre sort. Rendez-vous donc auprès de lui.
" Sollicitez votre retraite ; et si Auguste vous
" refuse, revenez trouver César.

" Je remis le commandement de l'Armo-

rique au tribun qui me devoit remplacer; j'embrassai Clair, et plein d'attendrissement et de remords, j'abandonnai les bois et les bruyères qu'avoit habités Velléda. Je m'embarquai au port de Nismes; j'arrivai à Ostie, et je revis cette Rome, théâtre de mes premières erreurs. En vain quelques jeunes amis voulurent me rappeler à leurs fêtes, ma tristesse corrompoit la joie du banquet; en affectant de sourire, je tenois long-temps la coupe à mes lèvres, pour cacher les pleurs qui tomboient de mes yeux. Prosterné devant le chef des Chrétiens, qui m'avoit retranché de la communion des Fidèles, je le suppliai de me réunir au troupeau. Marcellin m'admit au repentir; il me fit même espérer que mon épreuve seroit abrégée, et que la maison du Seigneur me seroit rouverte après sept ans, si je persévérois dans la pénitence.

" Il ne me restoit plus qu'à porter mes prières aux pieds de Dioclétien: il étoit encore en Egypte. Je ne voulus point attendre son retour, et je me déterminai à passer en Orient.

" Il y avoit au Môle de Marc-Aurèle un

de ces vaisseaux chrétiens que les évêques d'Alexandrie envoient, dans les temps de disette, chercher le blé destiné au soulagement des pauvres. Ce vaisseau étoit prêt à faire voile pour l'Egypte: je m'y embarquai. La saison étoit favorable. Nous levâmes l'ancre, et nous nous éloignâmes rapidement des côtes de l'Italie.

" Hélas, j'avois déjà traversé cette mer, en sortant pour la première fois de mon Arcadie. J'étois jeune alors, plein d'espérance, je rêvois gloire, fortune, honneurs; je ne connoissois le monde que par les songes de mon imagination. " Aujourd'hui, me disois-je, quelle différence! Je reviens de ce monde, et qu'ai-je appris dans ce triste pélerinage?

" L'équipage étoit chrétien: les devoirs de notre religion accomplis sur le vaisseau sembloient augmenter la majesté de la scène. Si tous ces hommes revenus à la raison ne voyoient plus Vénus sortir d'une mer brillante, et s'envoler au ciel sur l'aile des Heures, ils admiroient la main de celui qui creusa l'abîme, et qui répandit à volonté la terreur ou la beauté sur les flots. Avions-nous besoin des fables d'Alcyon et de Céyx

pour trouver des rapports attendrissans entre les oiseaux qui passent sur les mers et nos destinées? En voyant se suspendre à nos mâts des hirondelles fatiguées, nous étions tentés de les interroger touchant notre patrie. Elles avoient peut-être voltigé autour de notre demeure, et suspendu leurs nids à notre toit. Reconnoissez ici, Démodocus, cette simplicité des Chrétiens qui les rend semblables à des enfans. Un cœur couronné d'innocence vaut mieux pour le marinier qu'une poupe ornée de fleurs; et les sentimens que répand une âme pure sont plus agréables au Souverain des mers que le vin qui coule d'une coupe d'or.

" La nuit, au lieu d'adresser aux astres des invocations coupables et vaines, nous regardions en silence ce firmament où les étoiles se plaisent à luire pour le Dieu qui les a créées, ce beau ciel, ces demeures paisibles, que j'avois pour toujours fermés à Velléda!

" Nous passâmes non loin d'Utique et de Carthage: Marius et Caton ne me rappelèrent dans le crime et dans la vertu qu'un peu de gloire et beaucoup de malheur. J'au-

rois voulu embrasser Augustin sur ces bords. A la vue de la colline où fut le palais de Didon, je fondis tout à coup en larmes. Une colonne de fumée qui s'élevoit du rivage sembla m'annoncer, ainsi qu'au fils d'Anchise, l'embrasement du bûcher funèbre. Dans le destin de la reine de Carthage je retrouvai celui de la prêtresse des Gaulois. Cachant ma tête dans mes deux mains, je me mis à pousser des sanglots. Je fuyois aussi sur les mers après avoir causé la mort d'une femme, et pourtant, homme sans gloire et sans avenir, je n'étois pas comme Enée le dernier héritier d'Ilion et d'Hector; je n'avois pas comme lui pour excuse, l'ordre du ciel et les destinées de l'Empire romain.

" Nous franchîmes le promontoire de Mercure, et le cap où Scipion, saluant la fortune de Rome, voulut aborder avec son armée. Poussés par les vents vers la petite Syrte, nous vîmes la tour qui servit de retraite au grand Annibal lorsqu'il s'embarqua furtivement pour échapper à l'ingratitude de sa patrie: à quelque terre que l'on aborde, on est sûr d'y rencontrer les traces de l'injustice et du malheur. C'est ainsi

qu'au rivage opposé de la Sicile, je croyois voir ces victimes de Verrès, qui du haut de l'instrument de leur supplice, tournoient inutilement vers Rome leurs regards mourans. Ah, le Chrétien sur sa croix n'implorera point en vain sa patrie!

" Déjà nous avions laissé à notre droite l'île délicieuse des Lotophages, les autels des Philènes, et Leptis, patrie de Sévère. Déjà nous commencions à découvrir à notre gauche les premières montagnes de la Crète. Nous ne tardâmes pas à traverser le golfe de Cyrène. La treizième aurore embellissoit les cieux, lorsque nous vîmes se former à l'horizon, le long des flots, une rive basse et désolée. Par de-là une vaste plaine de sable, une haute colonne attira bientôt nos regards. Les marins reconnurent la colonne de Pompée, consacrée aujourd'hui à Dioclétien, par Polion, préfet d'Egypte. Nous nous dirigeâmes sur ce monument qui annonce si bien aux voyageurs cette cité, fille d'Alexandre, bâtie par le vainqueur d'Arbelle pour être le tombeau du vaincu de Pharsale. Nous vînmes jeter l'ancre à l'occident du phare, dans le grand

port d'Alexandrie. Pierre (1), évêque de cette ville fameuse, m'accueillit avec une bonté paternelle. Il m'offrit un asile dans les bâtimens des serviteurs de l'autel; mais des liens de parenté me firent choisir la maison de la belle et pieuse Aecaterine (2).

" Avant de rejoindre Dioclétien dans la Haute-Egypte, je passai quelques jours à Alexandrie, pour en visiter les merveilles. La bibliothèque excita sur-tout mon admiration. Elle étoit gouvernée par le savant Didyme, digne successeur d'Aristarque. Là, je rencontrai des philosophes de tous les pays, et les hommes les plus illustres des églises de l'Afrique et de l'Asie: Arnobe (3) de Carthage, Athanase (4) d'Alexandrie, Eusèbe (5) de Césarée, Timothée, Pamphile (6), tous apologistes, docteurs, ou confesseurs de Jésus-Christ. Le foible séduc-

(1) Le martyr.
(2) Aecaterine, qui résista à l'amour de Maximin.
(3) L'apologiste, dont nous avons les ouvrages.
(4) Le patriarche.
(5) L'historien.
(6) Le martyr, maître d'Eusèbe.

teur de Velléda osoit à peine lever les yeux dans la société de ces hommes forts qui avoient vaincu et détrôné les passions, comme ces conquérans envoyés du ciel pour frapper les princes de la verge, et mettre le pied sur le cou des rois.

" Un soir, j'étois resté presque seul dans le dépôt des remèdes et des poisons de l'âme. Du haut d'une galerie de marbre je regardois Alexandrie éclairée des derniers rayons du jour. Je contemplois cette ville habitée par un million d'hommes, et située entre trois déserts : la mer, les sables de la Libye, et Nécropolis, cité des morts aussi grande que celle des vivans. Mes yeux erroient sur tant de monumens, le Phare, le Timonium, l'Hippodrome, le palais des Ptolémées, les Aiguilles de Cléopâtre ; je considérois ces deux ports couverts de navires, ces flots, témoins de la magnanimité du premier des Césars, et de la douleur de Cornélie. La forme même de la cité frappoit mes regards : elle se dessine comme une cuirasse macédonienne sur les sables de la Libye ; soit pour rappeler le souvenir de son fondateur, soit pour dire aux voyageurs

que les armes du héros grec étoient fécondes, et que la pique d'Alexandre faisoit éclore des cités au désert, comme la lance de Minerve fit sortir l'olivier fleuri du sein de la terre.

" Pardonnez, seigneurs, à cette image empruntée d'une source impure. Plein d'admiration pour Alexandre, je rentrai dans l'intérieur de la bibliothèque; je découvris une salle que je n'avois point encore parcourue. A l'extrémité de cette salle, je vis un petit monument de verre qui réfléchissoit les feux du soleil couchant. Je m'en approchai; c'étoit un cercueil: le cristal transparent me laissa voir au fond de ce cercueil un roi mort à la fleur de l'âge, le front ceint d'une couronne d'or, et environné de toutes les marques de la puissance. Ses traits immobiles conservoient encore des traces de la grandeur de l'âme qui les anima; il sembloit dormir du sommeil de ces vaillans qui sont tombés morts, et qui ont mis leurs épées sous leur tête.

" Un homme étoit assis près du cercueil: il paroissoit profondément occupé d'une lecture. Je jetai les yeux sur son livre: je

reconnus la Bible des Septante qu'on m'avoit déjà montrée. Il la tenoit déroulée à ce verset des Machabées :

" Lorsqu' Alexandre eut vaincu Darius il " passa jusqu'à l'extrémité du monde, et la " terre se tut devant lui. Après cela il connut " qu'il devoit bientôt mourir. Les grands de sa " cour prirent tous le diadème après sa mort : " et les maux se multiplièrent sur la terre."

" Dans ce moment je reportai mes regards sur le cercueil : le fantôme qu'il renfermoit me parut avoir quelque ressemblance avec les bustes d'Alexandre..... Celui devant qui la terre se taisoit, réduit à un éternel silence ! Un obscur Chrétien assis près du cercueil du plus fameux des conquérans, et lisant dans la Bible l'histoire et les destinées de ce conquérant ! Quel vaste sujet de réflexions ! " Ah, si l'homme, quelque grand qu'il soit, est si peu de chose, qu'est-ce donc que ses œuvres, disois-je en moi-même ? Cette superbe Alexandrie périra à son tour comme son fondateur. Un jour, dévorée par les trois déserts qui la pressent, la mer, les sables et la mort la reprendront comme un

bien envahi sur eux, et l'Arabe reviendra planter sa tente sur ses ruines ensevelies!"

" Le lendemain de cette journée je m'embarquai pour Memphis. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la mer, dans les eaux rougissantes du Nil. Quelques palmiers qui sembloient plantés dans les flots, nous annoncèrent ensuite une terre que l'on ne voyoit point encore. Le sol qui les portoit s'éleva peu à peu au-dessus de l'horizon. On découvrit par dégrés les sommets confus des édifices de Canope; et l'Egypte enfin, toute brillante d'une inondation nouvelle, se montre à nos yeux, comme une génisse féconde qui vient de se baigner dans les flots du Nil.

" Nous entrâmes à pleines voiles dans le fleuve. Les mariniers le saluèrent de leurs cris, et portèrent à leur bouche son onde sacrée. Un paysage à fleur d'eau s'étendoit sur l'une et l'autre rive. Ce fertile marais étoit à peine ombragé par des sycomores chargés de figues, et par des palmiers qui semblent être les roseaux du Nil. Quelquefois le désert, comme un ennemi, se glisse dans la verte plaine; il pousse ses sables en

longs serpens d'or, et dessine au sein de la fécondité des Méandres stériles. Les hommes ont multiplié sur cette terre l'obélisque, la colonne et la pyramide; sorte d'architecture isolée, qui remplace par l'art les troncs des vieux chênes, que la nature a refusés à un sol rajeuni tous les ans.

" Cependant nous commencions à découvrir à notre droite les premières sinuosités de la montagne de Libye, et à notre gauche la crête des monts de la mer Erythrée. Bientôt dans l'espace vide que laissoit l'écartement de ces deux chaînes de montagnes, nous vîmes paroître le sommet des deux grandes pyramides. Placées à l'entrée de la vallée du Nil, elles ressemblent aux portes funèbres de l'Egypte, ou plutôt à des arcs de triomphe élevés à la mort pour ses victoires: Pharaon est là avec tout son peuple, et ses sépulchres sont autour de lui.

" Non loin et comme à l'ombre de ces demeures du néant, Memphis s'élève entourée de cercueils. Baignée par le lac Achéruse où Caron passoit les morts, voisine de la plaine des tombeaux, elle semble n'avoir qu'un pas à franchir pour descendre aux en-

fers avec ses générations. Je ne m'arrêtai pas long-temps dans cette ville déchue de sa première grandeur. Cherchant toujours Dioclétien, je remontai jusqu'à cette île de Siène, célèbre par l'exil de Juvénal. Je visitai Thèbes aux cent portes, Tentyra aux ruines magnifiques, et quelques-unes des quatre mille cités que le Nil arrose dans son cours.

" Ce fut en vain que je cherchai cette sage et sérieuse Egypte, qui donna Cécrops et Inachus à la Grèce, qui fut visitée par Homère, Lycurgue et Pythagore, et par Jacob, Joseph et Moïse, cette Egypte où le peuple jugeoit ses rois après leur mort, où l'on empruntoit en livrant pour gage le corps d'un père, où le père qui avoit tué son fils étoit obligé de tenir pendant trois jours le corps de ce fils embrassé, où l'on promenoit un cercueil autour de la table du festin, où les maisons s'appeloient des hôtelleries, et les tombeaux des maisons. J'interrogeai les prêtres si renommés dans la science des choses du ciel et des traditions de la terre. Je ne trouvai que des fourbes qui entourent la vérité de bandelettes comme leurs momies, et la rangent au nombre des morts dans leurs

puits funèbres. Retombés dans une grossière ignorance, ils n'entendent plus la langue hiéroglyphique; leurs symboles bizares ou effrontés sont muets pour eux, comme pour l'avenir: ainsi, la plupart de leurs monumens, les obélisques, les sphinx, les colosses, ont perdu leurs rapports avec l'histoire et les mœurs. Tout est changé sur ces bords, hors la superstition consacrée par le souvenir des ancêtres: elle ressemble à ces monstres d'airain que le temps ne peut faire entièrement disparoître dans ce climat conservateur: leurs croupes et leurs dos sont ensevelis dans le sable, mais ils lèvent encore une tête hideuse du milieu des tombeaux.

" Enfin, je rencontrai Dioclétien auprès des grandes cataractes, où il venoit de conclure un traité avec les peuples de Nubie. L'Empereur me daigna parler des honneurs militaires que j'avois obtenus, et me témoigner quelque regret de la résolution que j'avois prise.

" Toutefois, dit-il, si vous persistez dans votre projet, vous pouvez retourner dans votre patrie. J'accorde cette grâce à

vos services : vous serez le premier de votre famille qui soit rentré sous le toit de ses pères avant d'avoir laissé un fils en otage au peuple romain."

" Plein de joie de me trouver libre, il me restoit à voir en Egypte une autre espèce d'antiquités, plus d'accord avec mes sentimens, ma pénitence et mes remords. Je touchois au désert témoin de la fuite des Hébreux, et consacré par les miracles du Dieu d'Israël : je résolus de le traverser en prenant la route de Syrie.

" Je redescendis le fleuve de l'Egypte. A deux journées au-dessus de Memphis, je pris un guide pour me conduire au rivage de la mer Rouge ; de là, je devois passer à Arsinoë (1) pour me rendre à Gaza avec les marchands de Syrie. Quelques dattes et des outres remplies d'eau furent les seules provisions du voyage. Le guide marchoit devant moi, monté sur un dromadaire ; je le suivois sur une cavale arabe. Nous franchîmes la première chaîne des montagnes qui bordent la rive orientale du Nil ; et per-

(1) Snëz.

dant de vue les humides campagnes, nous entrâmes dans une plaine aride : rien ne représente mieux le passage de la vie à la mort.

" Figurez-vous, seigneurs, des plages sablonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre, et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement, des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes ; le vent traverse ces forêts armées, sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux ; çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierre élevés de loin à loin servent à marquer le chemin aux caravanes.

" Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine. Nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

" La nuit vint. La lune éclairoit le désert vide : on n'apercevoit, sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire, et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'étoit

interrompu que par le bruit des sangliers qui broyoient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandoit en vain dans ce sable inculte le foyer du laboureur.

" Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons, et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentoit à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude: il enfonçoit ses nazeaux dans le sable, et souffloit avec violence. Par intervalle, l'autruche poussoit des sons lugubres. Les serpens et les caméléons se hâtoient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble.

" Je crains, dit-il, le vent du midi; sauvons-nous.

" Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis: l'horrible vent qui nous menaçoit, étoit plus léger que nous.

" Soudain de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol emporté devant nous manque à nos pas, tandis que d'autres

colonnes de sables, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Egaré dans un labyrinthe de tertres mouvans et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnoît plus sa route ; pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent. Haletans, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruissèle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage : il creuse jusqu'aux antiques fondemens de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri ; je vole à sa voix ; l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, étoit tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avoit disparu.

" En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon. Mes efforts furent inutiles. Je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce

rosée. Un acacia qui croissoit dans ce lieu, me servit d'abri. Derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours; l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel, et me laissèrent voir les étoiles: inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert!

" Toutes les bornes avoient disparu, tous les sentiers étoient effacés. Des paysages de sable formés par les vents offroient de toutes parts leurs nouveaux aspects et leurs créations nouvelles. Epuisé de soif, de faim et de fatigue, ma cavale ne pouvoit plus porter son fardeau: elle se coucha mourante à mes pieds. Le jour vint achever mon supplice. Le soleil m'ôta le peu de force qui me restoit: j'essayai de faire quelques pas; mais bientôt incapable d'aller plus avant, je me précipitai la tête dans un buisson, et j'attendis, ou plutôt j'appelai la mort.

" Déjà le soleil avoit passé le milieu de son cours: tout à coup le rugissement d'un lion se fait entendre. Je me soulève avec peine, et j'aperçois l'animal terrible courant à travers les sables. Il me vint alors en pen-

sée qu'il se rendoit peut-être à quelque fontaine connue des bêtes de ces solitudes. Je me recommandai à la puissance qui protégea Daniel, et louant Dieu, je me levai et suivis de loin mon étrange conducteur. Nous ne tardâmes pas d'arriver à une petite vallée. Là, se voyoit un puits d'eau fraîche environné d'une mousse verdoyante. Un dattier s'élevoit auprès; ses fruits mûrs pendoient sous ses palmes recourbées. Ce secours inespéré me rendit la vie. Le lion but à la fontaine, et s'éloigna doucement, comme pour me céder sa place au banquet de la Providence : ainsi renaissoient pour moi ces jours du berceau du monde, alors que le premier homme, exempt de souillure, voyoit les bêtes de la création se jouer autour de leur roi, et lui demander le nom qu'elles porteroient au désert.

De la vallée du palmier, on apercevoit à l'orient une haute montagne. Je me dirigeai sur cette espèce de phare, qui sembloit m'appeler à un port à travers les flots fixes et les ondes épaisses d'un océan de sable. J'arrivai au pied de cette montagne; je commençai à gravir des rocs noircis et calcinés qui fer-

moient l'horizon de toutes parts. La nuit étoit descendue ; je n'entendois que les pas d'une bête sauvage qui marchoit devant moi, et qui brisoit, en passant dans l'ombre, quelques plantes desséchées. Je crus reconnoître le lion de la fontaine. Tout à coup il se mit à rugir : les échos de ces montagnes inconnues semblèrent s'éveiller pour la première fois, et répondirent par un murmure sauvage aux accens du lion. Il s'étoit arrêté devant une caverne dont l'entrée étoit fermée par une pierre. J'entrevois une foible lumière à travers les fentes du rocher. Le cœur palpitant de surprise et d'espoir, je m'approche, je regarde ; ô miracle ! je découvre réellement une lumière au fond de cette grotte.

" Qui que vous soyez, m'écriai-je, vous qui apprivoisez les bêtes farouches, prenez pitié d'un voyageur égaré ! "

" A peine avois-je prononcé ces mots, que j'entendis la voix d'un vieillard qui chantoit un cantique de l'Ecriture.

" O Chrétien, m'écriai-je de nouveau, recevez votre frère ! "

" A l'instant même, je vis paroître un

homme cassé de vieillesse, et qui sembloit réunir sur sa tête autant d'années que Jacob. Il étoit vêtu d'une robe de feuilles de palmier :

" Etranger, me dit-il, soyez le bien venu ! Vous voyez un homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. L'heure de mon heureux sommeil est arrivée ; mais je puis encore vous donner l'hospitalité pour quelques momens. Entrez, mon frère, dans la grotte de Paul."

" Je suivis, en tremblant de respect, ce fondateur du Christianisme dans les sables de la Thébaïde.

" Au fond de la grotte, un palmier, étendant et entrelaçant ses branches de toutes parts, formoit une espèce de vestibule. Une fontaine très-claire couloit auprès. De cette fontaine sortoit un petit ruisseau qui, à peine échappé de sa source, rentroit dans le sein de la terre. Paul s'assit avec moi au bord de l'eau, et le lion qui m'avoit montré le puits de l'Arabe se vint coucher à nos pieds.

" Etranger, me dit l'anachorète avec une bienheureuse simplicité, comment vont les choses du monde ? Bâtit-on encore des villes ?

Quel est le maître qui règne aujourd'hui? Il y a cent ans que j'habite cette grotte: depuis cent ans je n'ai vu que deux hommes, vous aujourd'hui, et Antoine, l'héritier de mon désert, qui vint frapper hier à ma porte, et qui reviendra demain pour m'ensevelir."

" En achevant ces mots, Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain du plus pur froment. Il me dit que la Providence lui fournissoit chaque jour une pareille nourriture. Il m'invita à rompre avec lui le don céleste. Nous bûmes un peu d'eau dans le creux de notre main; et après ce repas frugal, l'homme saint me demanda quels événemens m'avoient conduit dans cette retraite inaccessible. Après avoir entendu la déplorable histoire de ma vie:

" Eudore, me dit-il, vos fautes ont été grandes, mais il n'est rien que ne puissent effacer des larmes sincères. Ce n'est pas sans dessein sur vous que la Providence vous a fait voir le Christianisme naissant par toute la terre. Vous le retrouvez encore dans cette solitude, parmi les lions, sous les feux du tropique, comme vous l'ayez rencontré au

milieu des ours et des glaces du pôle. Soldat de Jésus-Christ, vous êtes destiné à combattre et à vaincre pour la foi. O Dieu, dont les voies sont incompréhensibles, c'est toi qui as conduit ce jeune confesseur dans cette grotte, afin que je lui dévoile l'avenir; et qu'en achevant de lui faire connoître sa religion, je complète en lui par la grâce l'œuvre que la nature a commencée! Eudore, reposez-vous ici toute cette journée; demain, au lever du soleil, nous irons prier Dieu sur la montagne, et je vous parlerai avant de mourir."

" L'anachorète m'entretint encore longtemps de la beauté de la religion et des bienfaits qu'elle doit répandre un jour sur le genre humain. Ce vieillard présentoit dans ses discours un contraste extraordinaire: aussi naïf qu'un enfant, quand il étoit abandonné à la seule nature, il sembloit avoir tout oublié, ou ne rien connoître du monde, de ses grandeurs, de ses peines, de ses plaisirs; mais quand Dieu descendoit dans son âme, Paul devenoit un génie inspiré, rempli de l'expérience du présent et des visions de l'avenir.

OXFORD

Deux hommes se trouvoient ainsi réunis dans le même homme: on ne pouvoit dire lequel étoit le plus admirable, ou de Paul l'ignorant, ou de Paul le prophète, puisque c'étoit à la simplicité du premier qu'étoit accordée la sublimité du second.

" Après m'avoir donné des leçons pleines d'une douceur grave et d'une agréable sagesse, Paul m'invite à faire avec lui un sacrifice de louanges à l'Eternel; il se lève, et debout sous le palmier, il chante:

" Béni soyez-vous, Dieu de nos pères, " qui n'avez pas méprisé ma bassesse!

" Solitude, ô mon épouse, vous allez perdre celui qui trouvoit en vous des douceurs!

" Le solitaire doit avoir le corps chaste, " la bouche pure, l'esprit éclairé d'une lumière divine.

" Sainte tristesse de la pénitence, percez " mon âme comme un aiguillon d'or, et " remplissez-la d'une douleur céleste!

" Les larmes sont mères des vertus, et le " malheur est un marchepied pour s'élever " vers le ciel."

" La prière du saint étoit à peine achevée, qu'un doux et profond sommeil me saisit. Je m'endormis sur le lit de cendre que Paul préféroit à la couche des rois. Le soleil étoit prêt à finir son tour quand je rouvris les yeux à la lumière. L'hermite me dit :

" Levez-vous ; priez, mangez, et allons sur " la montagne."

" Je lui obéis; nous partîmes. Pendant plus de six heures, nous gravîmes des roches escarpées; et au lever du jour, nous atteignîmes la pointe la plus élevée du mont Colzim.

" Un horizon immense s'étendoit en cercle autour de nous. On découvroit à l'orient les sommets d'Horeb et de Sinaï, le désert de Sur et la mer Rouge; au midi, les chaînes des montagnes de la Thébaïde; au nord, les plaines stériles où Pharaon poursuivit les Hébreux; et à l'occident, par delà les sables où je m'étois égaré, la vallée féconde de l'Egypte.

" L'aurore, entr'ouvrant le ciel de l'Arabie Heureuse, éclaira quelque temps ce tableau. L'onagre, la gazelle et l'autruche, couroient rapidement dans le désert, tandis que les

chameaux d'une caravane passoient lentement à la file, menés par l'âne intelligent qui leur servoit de conducteur. On voyoit fuir sur la mer Rouge des vaisseaux chargés de parfums et de soie, ou qui portoient quelque Sage aux rives Indiennes. Couronnant enfin de splendeur cette frontière de deux mondes, le soleil se leva; il parut éclatant de lumière au sommet du Sinaï: foible et pourtant brillante image du Dieu que Moïse contempla sur la cime de ce mont noir!

" Le solitaire prit la parole :

" Confesseur de la foi, jetez les yeux autour de vous. Voilà cet orient d'où sont sorties toutes les religions et toutes les révolutions de la terre; voilà cette Egypte qui a donné des dieux élégans à votre Grèce, et des dieux informes à l'Inde; voilà ce désert de Sur où Moïse reçut la Loi; Jésus-Christ a paru dans ces mêmes régions, et un jour viendra qu'un descendant d'Ismaël rétablira l'erreur sous la tente de l'Arabe. La morale écrite est pareillement un fruit de ce sol fécond. Or, remarquez que les peuples de l'orient, comme en punition de quelque grande

rebellion tentée par leurs pères, ont presque toujours été soumis à des tyrans: ainsi (merveilleux contre-poids!) la morale est née auprès de l'esclavage, et la religion nous est venue de la contrée du malheur. Enfin, ces mêmes déserts ont vu marcher les armées de Sésostris, de Cambyse, d'Alexandre, de César. Siècles à venir, vous y ramènerez des armées non moins nombreuses, des guerriers non moins célèbres! Tous les grands mouvemens imprimés à l'espèce humaine sont partis d'ici, ou sont venus s'y perdre. Une énergie surnaturelle s'est conservée aux bords où le premier homme a reçu la vie; quelque chose de mystérieux semble encore attaché au berceau de la création et aux sources de la lumière.

" Sans nous arrêter à ces grandeurs humaines qui tour à tour ont trébuché dans la tombe, sans considérer ces siècles fameux qu'une pelletée de terre sépare, et qu'un peu de poussière recouvre, c'est surtout pour les Chrétiens que l'orient est le pays des merveilles.

" Vous avez vu le Christianisme pénétrer, à l'aide de la morale, chez les nations civili-

sées de l'Italie et de la Grèce; vous l'avez vu s'introduire par la charité au milieu des peuples barbares de la Gaule et de la Germanie; ici, sous l'influence d'une nature qui affoiblit l'âme en rendant l'esprit obstiné, chez un peuple grave par ses institutions politiques, et léger par son climat, la charité et la morale seroient insuffisantes. La religion de Jésus-Christ ne peut entrer dans les temples d'Isis et d'Ammon que sous les voiles de la pénitence. Il faut qu'elle offre à la mollesse le spectacle de toutes les privations; il faut qu'elle oppose aux fourberies des prêtres, et aux mensonges des faux dieux, des miracles certains et de vrais oracles; des scènes extraordinaires de vertu peuvent seules arracher la foule enchantée aux jeux du cirque et du théâtre: tandis que d'une part les hommes commettent de grands crimes, les grandes expiations sont nécessaires, afin que la renommée de ces dernières étouffe la célébrité des premiers.

" Voilà la raison de l'établissement de ces missionnaires qui commencent en moi, et qui se perpétueront dans ces solitudes. Admirez notre divin chef qui sait dresser sa

milice selon les lieux et les obstacles qu'elle a à combattre. Contemplez les deux religions qui vont lutter ici corps à corps, jusqu'à ce que l'une ait terrassé l'autre. L'antique culte d'Osiris qui se perd dans la nuit des temps, fier de ses traditions, de ses mystères, de ses pompes, se croit sûr de la victoire. Le grand Dragon d'Egypte se couche au milieu des ses eaux, et dit: " Le fleuve est à moi." Il croit que le crocodile recevra toujours l'encens des mortels, que le bœuf qu'on assomme à la crèche sera toujours le plus grand des dieux. Non, mon fils, une armée va se former dans le désert, et marcher à la conquête de la vérité. Elle s'avance de la Thébaïde et de la solitude de Scété; elle est composée de saints vieillards qui ne portent que des bâtons blancs pour assiéger les prêtres de l'erreur dans leurs temples. Ces derniers occupent des champs fertiles, et sont plongés dans le luxe et les plaisirs; les premiers habitent un sable brûlant parmi toutes les rigueurs de la vie. L'Enfer qui pressent sa ruine, tente tous les moyens de victoire: les Démons de la volupté, de l'or, de l'ambition, cherchent à corrompre la milice fidèle. Le

les léopards; ils assemblent des troupes de captifs comme des monceaux de sable! Que veulent ces rois vêtus de peaux de bêtes, la tête couverte d'un chapeau barbare (1), ou les joues peintes d'une couleur verte (2)? Pourquoi ces hommes nus égorgent-ils les prisonniers autour de la ville assiégée (3)? Arrêtez: ce monstre a bu le sang du Romain qu'il avoit abattu (4)! Tous viennent du désert d'une terre affreuse; tous marchent vers la nouvelle Babylone. Es-tu tombée, reine de cités? Ton Capitole est-il caché dans la poussière? Que tes campagnes sont désertes! Quelle solitude autour de toi... ! Mais, ô prodige, la Croix paroît au milieu de ce tourbillon de poussière! Elle s'élève sur Rome ressuscitée? Elle en marque les édifices. Père des anachorètes, Paul, réjouis-toi avant de mourir! Tes enfans occupent les ruines du palais des Césars; les portiques où la mort des Chrétiens fut jurée, sont

(1) Les Goths.
(2) Les Lombards.
(3) Les Francs et les Vandales.
(4) Le Sarrazin.

changés en cloîtres pieux (1), et la pénitence habite où régna le crime triomphant !"

" Paul laissa retomber ses mains à ses côtés. Le feu qui l'avoit animé s'éteignit. Redevenu mortel, il en reprit le langage.

" Eadore, me dit-il, il faut nous séparer. Je ne dois plus descendre de la montagne. Celui qui me doit ensevelir approche ; il vient couvrir ce pauvre corps, et rendre la terre à la terre. Vous le trouverez au bas des rochers ; vous attendrez son retour : il vous montrera le chemin."

Alors l'étonnant vieillard me força de le quitter. Triste, et plongé dans les plus sérieuses pensées, je m'éloignai en silence. J'entendois la voix de Paul qui chantoit son dernier cantique. Prêt à se brûler sur l'autel, le vieux phénix saluoit par des concerts sa jeunesse renaissante. Au bas de la montagne je rencontrai un autre vieillard qui hâtoit ses pas. Il tenoit à la main la tunique d'Athanase que Paul lui avoit demandée pour lui servir de linceul. C'étoit le grand Antoine, éprouvé

(1) Les Thermes de Dioclétien habités par les Chartreux.

par tant de combats contre l'Enfer. Je voulus lui parler; mais lui, toujours marchant, s'écrioit:

" J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu Paul dans un paradis!"

" Il passa, et j'attendis son retour toute la journée. Il ne revint que le jour suivant. Des pleurs couloient de ses yeux.

" Mon fils, s'écria-t-il en s'approchant de moi, le Séraphin n'est plus sur la terre. A peine hier m'étois-je éloigné de vous, que je vis au milieu d'un chœur d'anges et de prophètes, Paul tout éclatant d'une blancheur pure, monter au ciel. Je courus au haut de la montagne, j'aperçus le saint les genoux en terre, la tête levée et les bras étendus vers le ciel. Il sembloit encore prier, et il n'étoit plus! Mes mains aidées du lion qui l'avoit nourri, lui ont creusé un tombeau; et sa tunique de feuilles de palmier est devenue mon héritage."

" Ce fut ainsi qu'Antoine me raconta la mort du premier des anachorètes. Nous nous mîmes en route, et nous arrivâmes au monastère où déjà se formoit sous la direction d'Antoine cette milice dont Paul m'avoit

annoncé les conquêtes. Un solitaire me conduisit à Arsinoé. J'en partis bientôt avec les marchands de Ptolémaïs. En traversant l'Asie, je m'arrêtai aux Saints Lieux, où je connus la pieuse Hélène, épouse de Constance, mon généreux protecteur, et mère de Constantin, mon illustre ami. Je vis ensuite les sept Eglises instruites par le prophète de Patmos, la patiente Ephèse, Smyrne l'affligée, Pergame remplie de foi, la charitable Thyatire, Sardes mise au rang des morts, Laodicée qui doit acheter des habits blancs, et Philadelphie aimée de celui qui possède la clef de David. J'eus le bonheur de rencontrer à Byzance le jeune prince Constantin, qui daigna me presser dans ses bras, et me confier ses vastes projets. Je vous revis enfin, ô mes parens, après dix années d'absence et de malheurs! Si le ciel exauçoit mes vœux, je ne quitterois plus les vallons de l'Arcadie: heureux d'y passer mes jours dans la pénitence, et d'y dormir après ma mort dans le tombeau des mes pères."

Ces dernières paroles mirent fin au récit d'Eudore; les vieillards qui l'écoutoient de-

meurèrent quelque temps en silence. Lasthénès remercioit Dieu au fond du cœur de lui avoir donné un tel fils; Cyrille n'avoit plus rien à dire à un jeune homme qui avouoit ses fautes avec tant de candeur; il le regardoit même avec un mélange de respect et d'admiration, comme un confesseur appelé par le ciel aux plus hautes destinées; Démodocus étoit presque effrayé du langage inconnu et des vertus incompréhensibles d'Eudore. Les trois vieillards se lèvent avec majesté, comme trois rois, et rentrent au foyer de Lasthénès. Cyrille, après avoir offert pour Eudore le redoutable sacrifice, prend congé de ses hôtes et retourne à Lacédémone. Eudore se retire dans la grotte témoin de sa pénitence. Démodocus, resté seul avec sa fille, la serre tendrement dans ses bras, et lui dit avec un pressentiment triste:

" Fille de Démodocus, tu seras peut-être aussi malheureuse à ton tour, car Jupiter dispose de nos destinées. Mais tu imiteras Eudore. L'adversité a augmenté les vertus de ce jeune homme. Les vertus les plus rares ne sont pas toujours le résultat de cette lente maturité que l'âge amène: la grappe encore

verte, tordue par la main du vigneron, et flétrie sur le cep avant l'automne, donne le plus doux vin aux bords de l'Alphée, et sur les coteaux de l'Erymanthe."

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIÈME.

INVOCATION à l'Esprit-Saint. Conjuration des Démons contre l'Eglise. Dioclétien ordonne de faire le dénombrement des Chrétiens. Hiéroclès part pour l'Achaïe. Amour d'Eudore et de Cymodocée.

LIVRE XII.

ESPRIT-SAINT, qui fécondas le vaste abîme en le couvrant de tes ailes, c'est à présent que j'ai besoin de ton secours! Du haut de la montagne qui voit s'abaisser à ses pieds les sommets d'Aonie, tu contemples ce mouvement perpétuel des choses de la terre, cette société humaine où tout change, même les principes, où le bien devient le mal, où le mal devient le bien; tu regardes en pitié les dignités qui nous enflent le cœur, les vains honneurs qui le corrompent; tu menaces le pouvoir acquis par des crimes, tu consoles le malheur acheté par des vertus, tu vois les diverses passions des hommes, leurs craintes honteuses, leurs haines basses, leurs vœux intéressés, leurs joies si courtes, leurs ennuis si longs; tu pénètres toutes ces misères, ô Esprit créateur! Anime et vivifie ma parole dans le récit que je vais faire:

heureux, si je puis adoucir l'horreur du tableau, en y peignant les miracles de ton amour!

Placés aux postes désignées par leur chef, les Esprits de ténèbres soufflent de toutes parts la discorde, et l'horreur du nom chrétien. Ils déchaînent dans Rome même les passions des chefs et des ministres de l'Empire. Astarté présente sans cesse à Hiéroclès l'image de la fille d'Homère. Il donne à ce fantôme séduisant toutes les grâces qu'ajoutent à la beauté l'absence et le souvenir. Satan réveille secrètement l'ambition de Galérius: il lui peint les Fidèles attachés à Dioclétien, comme le seul appui qui soutient le vieil Empereur sur son trône. Le préfet d'Achaïe, déserteur de la loi évangélique et livré au Démon de la fausse sagesse, confirme le fougueux César dans sa haine contre les adorateurs du vrai Dieu. La mère de Galérius se plaint de ce que les disciples de la Croix insultent à ses sacrifices, et refusent de prier pour son fils les divinités champêtres. Lorsqu'un vautour, sauvage enfant de la montagne, va fondre sur une colombe qui se désaltère dans un courant d'eau, à l'instant où il se précipite, d'autres

vautours arrêtés sur un rocher poussent des cris cruels, et l'excitent à dévorer sa proie: ainsi Galérius, qui veut anéantir la religion de Jésus-Christ, est encore animé au carnage par sa mère et par l'impie Hiéroclès. Enivré de ses victoires sur les Parthes, traînant à sa suite le luxe et la corruption de l'Asie, nourrissant les projets les plus ambitieux, il fatigue Dioclétien de ses plaintes et de ses menaces.

" Qu'attendez-vous, lui dit-il, pour punir une race odieuse que votre dangereuse clémence laisse multiplier dans l'Empire? Nos temples sont déserts, ma mère est insultée, votre épouse séduite. Osez frapper des sujets rebelles: vous trouverez dans leurs richesses des ressources qui vous manquent, et vous ferez un acte de justice agréable aux dieux."

Dioclétien étoit un prince orné de modération et de sagesse; son âge le faisoit encore pencher vers la douceur en faveur des peuples: tel un vieil arbre, en abaissant ses rameaux, rapproche ses fruits de la terre. Mais l'avarice qui resserre le cœur, et la superstition qui le trouble, gâtoient les grandes qualités de Dioclétien. Il se laissa

séduire par l'espoir de trouver des trésors chez les Fidèles. Marcellin, évêque de Rome, reçut ordre de livrer aux temples des idoles les richesses du nouveau culte. L'Empereur se rendit lui-même à l'église où ces trésors devoient avoir été rassemblés. Les portes s'ouvrent : il aperçoit une troupe innombrable de pauvres, d'infirmes, d'orphelins.

" Prince, lui dit le pasteur des hommes, voilà les trésors de l'Eglise, les joyaux, les vases précieux, les couronnes d'or de Jésus-Christ !"

Cette austère et touchante leçon fit monter la rougeur au front du prince. Un monarque est terrible quand il est vaincu en magnanimité: la puissance, par un instinct sublime, prétend à la vertu, comme une mâle jeunesse se croit faite pour la beauté : malheur à celui qui ose lui faire sentir les qualités ou les grâces qui lui manquent !

Satan profite de ce moment de foiblesse pour augmenter le ressentiment de Dioclétien de toutes les frayeurs de la superstition. Tantôt les sacrifices sont tout à coup suspendus, et les prêtres déclarent que la présence des

Chrétiens éloigne les dieux de la patrie; tantôt le foie des victimes immolées paroît sans tête; leurs entrailles parsemées de taches livides n'offrent que des signes funestes; les divinités couchées sur leurs lits, dans les places publiques, détournent les yeux; les portes des temples se referment d'elles-mêmes; des bruits confus font retentir les antres sacrés; chaque moment apporte à Rome la nouvelle d'un nouveau prodige: le Nil a retenu le tribut de ses eaux; la foudre gronde, la terre tremble, les volcans vomissent des flammes; la peste et la famine ravagent les provinces de l'orient; l'occident est troublé par des séditions dangereuses et des guerres étrangères: tout est attribué à l'impiété des Chrétiens.

Dans la vaste enceinte du palais de Dioclétien, au milieu du jardin des Thermes, s'élevoit un cyprès qu'arrosoit une fontaine. Au pied de ce cyprès étoit un autel consacré à Romulus. Tout à coup un serpent, le dos marqué de taches sanglantes, sort en sifflant de dessous l'autel; il embrasse le tronc du cyprès. Parmi le feuillage, sur le rameau le plus élevé, trois passereaux

étoient cachés dans leur nid : l'horrible dragon les dévore ; la mère vole à l'entour en gémissant ; l'impitoyable reptile la saisit bientôt par les ailes, et l'enveloppe malgré ses cris. Dioclétien effrayé de ce prodige fait appeler Tagès, chef des Aruspices. Gagné secrètement par Galérius, et fanatique adorateur des idoles, Tagès s'écrie :

" O prince, le dragon représente la religion nouvelle prête à dévorer les deux Césars et le chef de l'Empire ! Hâtez-vous de détourner les effets de la colère céleste, en punissant les ennemis des dieux."

Alors le Tout-Puissant prend dans sa main les balances d'or où sont pesées les destinées des rois et des empires : le sort de Dioclétien fut trouvé léger. A l'instant l'empereur ressent en lui quelque chose d'extraordinaire : il lui semble que son bonheur l'abandonne, et que les Parques, fausses divinités qu'il adore, filent plus rapidement ses jours. Une partie de sa prudence accoutumée lui échappe. Il ne voit plus aussi clairement les hommes et leurs passions ; il se laisse entraîner aux siennes : il veut que les officiers chrétiens de son palais sacrifient aux dieux, et il or-

donne qu'il soit fait un dénombrement exact des Fidèles dans tout l'Empire.

Galérius est transporté de joie. Comme un vigneron, possesseur d'un terrain fameux dans les vallons du Tmolus, se promène entre les ceps de sa vigne en fleurs, et compte déjà les flots du vin pur qui rempliront la coupe des rois ou le calice des autels; ainsi Galérius voit couler en espérance les torrens du sang précieux que lui promet le Christianisme florissant. Les proconsuls, les préfets, les gouverneurs des provinces quittent la cour pour exécuter les ordres de Dioclétien. Hiéroclès baise humblement le bas de la toge de Galérius, et faisant un effort, comme un homme qui va s'immoler à la vertu, il ose lever un regard humilié vers César:

" Fils de Jupiter, lui dit-il, prince sublime, amateur de la sagesse, je pars pour l'Achaïe. Je vais commencer à punir ces factieux qui blasphèment ton Eternité. Mais, César, toi qui es ma fortune et mes dieux, permets que je m'explique avec franchise. Un sage, même au péril de ses jours, doit la vérité toute entière à son prince. Le divin Empe-

neur ne montre point encore assez de fermeté contre des hommes odieux. Oserai-je le dire sans attirer sur moi ta colère ? Si des mains affoiblies par l'âge laissent échapper les rênes de l'Etat, Galérius, vainqueur des Parthes, n'est-il pas digne de monter sur le trône de l'univers ? Mais, ô mon héros, garde-toi des ennemis qui t'environnent ! Dorothé, chef du palais, est chrétien. Depuis qu'un Arcadien, rebelle fut introduit à la cour, l'Impératrice même favorise les impies. Le jeune prince Constantin, ô honte, ô douleur !.....

Hiéroclès s'interrompit brusquement, versa des pleurs, et parut profondément alarmé des périls de César. Il rallume ainsi dans le cœur du tyran ses deux passions dominantes, l'ambition et la cruauté. Il jette en même temps les fondemens de sa grandeur future : car Hiéroclès n'étoit point aimé de l'Empereur, ennemi des sophistes, et il savoit qu'il n'obtiendroit jamais sous Dioclétien les honneurs qu'il espéroit de Galérius.

Il vole à Tarente, et monte sur la flotte qui le doit porter en Messénie. Il brûle de

revoir le rivage de la Grèce : c'est là que respire la fille d'Homère ; c'est là qu'il pourra satisfaire à la fois et son amour pour Cymodocée, et sa haine contre les Chrétiens. Cependant il cache ses sentimens au fond de son cœur ; et, couvrant ses vices du masque des vertus, les mots de sagesse et d'humanité sortent incessamment de sa bouche : telle une eau profonde qui recèle dans son sein des écueils et des abîmes, embellit souvent sa surface de l'image et de la lumière des cieux.

Cependant les Démons qui veulent hâter la ruine de l'Eglise, envoient au proconsul d'Achaïe un vent favorable. Il franchit rapidement cette mer qui vit passer Alcibiade, lorsque l'Italie charmée accourut pour contempler le plus beau des Grecs. Déjà Hiéroclès a vu fuir les jardins d'Alcinoüs et les hauteurs de Buthrotum : lieux voisins immortalisés par les deux maîtres de la lyre. Leucate où respirent encore les feux de la fille de Lesbos, Ithaque hérissée de rochers, Zacynthe couverte de forêts, Céphallénie aimée des colombes, attirent tour à tour les regards du proconsul romain. Il découvre les Strophades, demeure impure de Céléno, et bien-

tôt il salue les monts lointains de l'Elide. Il ordonne de tourner la proue vers l'orient. Il rase le sablonneux rivage où Nestor offrit une hécatombe à Neptune, quand Télémaque vint lui demander des nouvelles d'Ulysse, égal aux dieux pour sa sagesse. Il laisse à sa gauche Pylos, Sphactérie, Mothone, il s'enfonce dans le golfe de Messénie, et son vaisseau rapide abandonnant les flots amers vient enfin arrêter sa course dans les eaux tranquilles du Pamisus.

Tandis que semblable à un sombre nuage levé sur les mers, Hiéroclès s'approche de la patrie des dieux et des héros, l'Ange des saints amours étoit descendu dans la grotte du fils de Lasthénès : ainsi le fils supposé d'Ananias s'offrit au jeune Tobie pour le conduire auprès de la fille de Raguel. Lorsque Dieu veut mettre dans le cœur de l'homme ces chastes ardeurs d'où sortent des miracles de vertu, c'est au plus beau des Esprits du ciel que ce soin important est confié. Uriel est son nom ; d'une main il tient une flèche d'or tirée du carquois du Seigneur, de l'autre, un flambeau allumé au foudre éternel. Sa naissance ne précéda point celle de l'uni-

vers : il naquit avec Ève, au moment même où la première femme ouvrit les yeux à la lumière récente. La puissance créatrice répandit sur le Chérubin ardent un mélange des grâces séduisantes de la mère des humains, et des beautés mâles du père des hommes : il a le sourire de la pudeur et le regard du génie. Quiconque est frappé de son trait divin ou brûlé de son flambeau céleste, embrasse avec transport les dévouemens les plus héroïques, les entreprises les plus périlleuses, les sacrifices les plus douloureux. Le cœur ainsi blessé connoît toutes les délicatesses des sentimens ; sa tendresse s'accroît dans les larmes et survit aux désirs satisfaits. L'amour n'est point pour ce cœur un penchant borné et frivole, mais une passion grande et sévère, dont la noble fin est de donner la vie à des êtres immortels.

L'Ange des saintes amours allume dans le cœur du fils de Lasthénès une flamme irréprochable : le Chrétien repentant se sent brûler sous le cilice, et l'objet de ses vœux est une Infidèle ! Le souvenir de ses erreurs passées alarme Eudore : il craint de tomber dans les fautes de sa première jeunesse ; il songe à

fuir, à se dérober au péril qui le menace : ainsi, lorsque la tempête n'a point encore éclaté, que tout paroît tranquille sur le rivage, que des vaisseaux imprudens osent déployer leurs voiles et sortir du port, le pêcheur expérimenté secoue la tête au fond de sa barque, et appuyant sur la rame une main robuste, il se hâte de quitter la haute mer, afin de se mettre à l'abri derrière un rocher. Cependant un véritable amour s'est glissé pour la première fois dans le sein d'Eudore. Le fils de Lasthénès s'étonne de la timidité de ses sentimens, de la gravité de ses projets, si différentes de cette hardiesse de désirs, de cette légèreté de pensée qu'il portoit jadis dans ses attachemens. Ah, s'il pouvoit convertir à Jésus-Christ cette femme idolâtre ; si, la prenant pour son épouse, il lui ouvroit à la fois les portes du ciel et les portes de la chambre nuptiale ! Quel bonheur pour un Chrétien !

Le soleil se plongeoit dans la mer des Atlantides, et doroit de ses derniers rayons les îles Fortunées, lorsque Démodocus voulut quitter la famille chrétienne ; mais Lasthénès lui représenta que la nuit est pleine d'un-

bûchers et de périls. Le prêtre d'Homère consentit à attendre chez son hôte le retour de l'aurore. Retirée à son appartement, Cymodocée repassoit dans son esprit ce qu'elle savoit de l'histoire d'Eudore ; ses joues étoient colorées, ses yeux brilloient d'un feu inconnu. La brûlante insomnie chasse enfin de sa couche la prêtresse des Muses. Elle se lève : elle veut respirer la fraîcheur de la nuit, et descend dans les jardins, sur la pente de la montagne.

Suspendue au milieu du ciel de l'Arcadie, la lune étoit presque, comme le soleil, un astre solitaire : l'éclat de ses rayons avoit fait disparoître les constellations autour d'elle ; quelques-unes seulement se montroient çà et là dans l'immensité : le firmament, d'un bleu foncé, ainsi parsemé de quelques étoiles, ressembloit à un lis d'azur chargé des perles de la rosée. Les hauts sommets du Cyllène, les croupes du Pholoé et du Thelphusse, les forêts d'Anémose et de Phalante, formoient de toutes parts un horizon confus et vaporeux. On entendoit le concert lointain des torrens et des sources qui descendent des monts de l'Arcadie. Dans le

vallon où l'on voyoit bouillir ses eaux, Alphée sembloit suivre encore les pas d'Aréthuse, Zéphyre soupiroit dans les roseaux de Syrinx, et Philomèle chantoit dans les lauriers de Daphné au bord du Ladon.

Cette belle nuit rappelle à la mémoire de Cymodocée cette autre nuit qui la conduisit auprès du jeune homme semblable au chasseur Endymion. A ce souvenir, le cœur de la fille d'Homère palpite avec plus de vitesse. Elle se retrace vivement la beauté, le courage, la noblesse du fils de Lasthénès; elle se souvient que Démodocus a prononcé quelquefois le nom d'époux en parlant d'Eudore. Quoi, pour échapper à Hiéroclès, se priver des douceurs de l'hyménée, ceindre pour toujours son front des bandelettes glacées de la vestale! Aucun mortel, il est vrai, n'avoit été jusqu'alors assez puissant pour oser unir son sort au sort d'une vierge désirée d'un gouverneur impie; mais Eudore triomphateur, et revêtu des dignités de l'Empire, Eudore, estimé de Dioclétien, adoré des soldats, chéri du prince héritier de la pourpre, n'est-il pas le glorieux époux qui peut défendre et protéger Cymodocée? Ah, c'est

Jupiter, c'est Vénus, c'est l'Amour, qui ont conduit eux-mêmes le jeune héros aux rivages de la Messénie!

Cymodocée s'avançoit involontairement vers le lieu où le fils de Lasthénès avoit achevé de conter son histoire. Lorsqu'une chevrette des Pyrénées s'est reposée pendant le jour avec le pasteur au fond d'un vallon, si la nuit s'échappant de la crèche, elle vient chercher le pâturage accoutumé, le berger la retrouve le matin sous le cytise en fleurs qu'il a choisi pour abri; ainsi la fille d'Homère monte peu à peu vers la grotte habitée par le chasseur Arcadien. Tout à coup elle entrevoit comme une ombre immobile à l'entrée de cette grotte; elle croit reconnoître Eudore. Elle s'arrête, ses genoux tremblent sous elle; elle ne peut ni fuir ni avancer. C'étoit le fils de Lasthénès lui-même; il prioit environné des marques de sa pénitence: le cilice, la cendre, la tête blanchie d'un martyr excitoient ses larmes et animoient sa foi. Il entend les pas de Cymodocée, il voit cette vierge charmante prête à tomber sur la terre, il vole à son secours, il la soutient dans ses bras, il se défend à

peine de la presser sur son cœur. Ce n'est plus ce Chrétien si froid, si grave, si rigide: c'est un homme plein d'indulgence et de tendresse, qui veut attirer une âme à Dieu, et obtenir une épouse divine.

Comme un laboureur porte doucement à la bergerie un agneau blanc que la ronce a déchiré, ainsi le fils de Lasthénès enlève dans ses bras Cymodocée, et la dépose sur un banc de mousse à l'entrée de la grotte. Alors la fille de Démodocus, d'une voix tremblante:

"Me pardonneras-tu d'avoir encore troublé tes mystères? Un dieu, je ne sais quel dieu, m'a égarée comme la première nuit."

"Cymodocée, répondit Eudore aussi tremblant que la prêtresse des Muses, ce Dieu qui vous a égarée est mon Dieu, mon Dieu qui vous cherche et qui veut peut-être vous donner à moi."

La fille d'Homère répliqua:

"Ta religion défend aux jeunes hommes de s'attacher aux jeunes filles, et aux jeunes filles de suivre des jeunes hommes: tu n'as aimé que lorsque tu étois infidèle à ton Dieu."

Cymodocée rougit. Eudore s'écria :

" Ah, je n'ai jamais aimé quand j'offensois ma religion ! Je le sens à présent que j'aime par la volonté de mon Dieu."

Le baume que l'on verse sur la blessure, l'eau fraîche qui désaltère le voyageur fatigué, ont moins de charmes que ces paroles échappées au fils de Lasthénès. Elles pénètrent de joie le cœur de Cymodocée. Comme deux peupliers s'élèvent silencieux au bord d'une source, pendant le calme d'une nuit d'été, ainsi les deux époux désignés par le ciel demeuroient immobiles et muets à l'entrée de la grotte. Cymodocée rompit la première le silence :

" Guerrier, pardonne aux demandes importunes d'une Messénienne ignorante. Nul ne peut savoir quelque chose s'il n'a été instruit par un maître habile, ou si les dieux eux-mêmes n'ont pris soin d'orner son esprit. Une jeune fille surtout ne sait rien, à moins qu'elle ne soit allée broder des voiles chez ses compagnes, ou qu'elle n'ait visité les temples et les théâtres. Pour moi, je n'ai jamais quitté mon père, prêtre chéri des immortels. Dis-moi, puisqu'on

peut aimer dans ton culte, il y a donc une Vénus chrétienne? A-t-elle un char et des colombes? Les désirs, les querelles amoureuses, les entretiens secrets, les tromperies innocentes, le doux badinage qui surprend le cœur de l'homme le plus sensé, sont-ils cachés dans sa ceinture, ainsi que le raconte mon divin aïeul? La colère de cette déesse est-elle redoutable? Force-t-elle la jeune fille à chercher le jeune homme dans la palestre, à l'introduire furtivement sous le toit paternel? Ta Vénus rend-elle la langue embarrassée? Répand-elle un feu brûlant, un froid mortel dans les veines? Oblige-t-elle à recourir à des philtres pour ramener un amant volage, à chanter la lune, à conjurer le seuil de la porte? Toi, Chrétien, tu ignores peut-être que l'Amour est fils de Vénus, qu'il fut nourri dans les bois du lait des bêtes fauves, que son premier arc étoit de frêne, ses premières flèches, de cyprès, qu'il s'assied sur le dos du lion, sur la croupe du centaure, sur les épaules d'Hercule, qu'il porte des ailes et un bandeau, et qu'il accompagne Mars et Mercure, l'éloquence et la valeur!"

"Infidèle, répondit Eudore, ma reli-

gion ne favorise point les passions funestes, mais elle sait donner par la sagesse même une exaltation aux sentimens de l'âme, que votre Vénus n'inspirera jamais. Quelle religion est la vôtre, Cymodocée? Rien n'est plus chaste que votre âme, plus innocent que votre pensée, et pourtant à vous entendre parler de vos dieux, qui ne vous croiroit trop habile dans les plus dangereux mystères? Prêtre des idoles, votre père a cru faire un acte de piété en vous instruisant du culte, des effets et des attributs des passions divinisées. Un Chrétien craindroit de blesser l'amour même par des peintures trop libres. Cymodocée, si j'avois pu mériter votre tendresse, si je devois être l'époux choisi de votre innocence, je voudrois aimer en vous moins une femme accomplie, que le Dieu même qui vous fit à son image. Lorsque le Tout-Puissant eut formé le premier homme du limon de la terre, il le plaça dans un jardin plus délicieux que les bois de l'Arcadie. Bientôt l'homme trouva sa solitude trop profonde, et pria le Créateur de lui donner une compagne. L'Eternel tira du côté d'Adam une créature divine;

il l'appela la femme; elle devint l'épouse de celui dont elle étoit la chair et le sang. Adam étoit formé pour la puissance et la valeur, Eve pour la soumission et les grâces; la grandeur de l'âme, la dignité du caractère, l'autorité de la raison, furent le partage du premier; la seconde eut la beauté la tendresse et des séductions invincibles. Tel est, Cymodocée, le modèle des époux chrétiens. Si vous consentiez à l'imiter, je tâcherois de vous gagner à moi, au nom de tous les attraits qui gagnent les cœurs; je vous rendrois mon épouse par une alliance de justice, de compassion et de miséricorde; je régnerois sur vous, Cymodocée, parce que l'homme est fait pour l'empire, mais je vous aimerois comme une grappe de raisin que l'on trouve dans un désert brûlant. Semblables aux Patriarches nous serions unis dans la vue de laisser après nous une famille héritière des bénédictions de Jacob: ainsi le fils d'Abraham prit dans sa tente la fille de Bathuel; il en eut tant de joie qu'il oublia la mort de sa mère."

A ces mots Cymodocée verse des larmes de honte et de tendresse.

" Guerrier, dit-elle, tes paroles sont douces comme du miel et perçantes comme des flèches. Je vois bien que les Chrétiens savent parler le langage du cœur. J'avois dans l'âme tout ce que tu viens de dire. Que ta religion soit la mienne, puisqu'elle enseigne à mieux aimer!

" Eudore n'écoutant plus que son amour et sa foi :

" Quoi, Cymodocée, vous voudriez devenir Chrétienne, je donnerois un pareil ange au ciel, une pareille compagne à mes jours!"

Cymodocée baissa la tête, et répondit :

" Je n'ose plus parler avant que tu n'aies achevé de m'enseigner la pudeur: elle avoit quitté la terre avec Némésis: les Chrétiens l'auront fait descendre du ciel."

" Un mouvement du fils de Lasthénès fit alors rouler à terre un crucifix; la jeune Messénienne poussa un cri de surprise, mêlé d'une sorte de frayeur :

" C'est l'image de mon Dieu, dit Eudore en relevant avec respect le bois sacré, de ce Dieu descendu au tombeau, et ressuscité plein de gloire."

" C'est donc, repartit la fille d'Homère,

comme le beau jeune homme de l'Arabie, pleuré des femmes de Byblos, et rendu à la lumière des cieux par la volonté de Jupiter ?"

" Cymodocée, répliqua Eudore avec une douce sévérité, vous connoîtrez quelque jour combien cette comparaison est impie et sacrilége : au lieu des mystères de honte et de plaisir, vous voyez ici des miracles de modestie et de douleur ; vous voyez le fils du Tout-Puissant, attaché à une croix pour nous ouvrir le ciel, et pour mettre en honneur sur la terre l'infortune, la simplicité et l'innocence. Mais au bord du Ladon, sous les ombrages de l'Arcadie, au milieu d'une nuit enchantée, dans ce pays où l'imagination des poëtes a placé l'amour et le bonheur, comment arrêter l'esprit d'une prêtresse des Muses sur un objet aussi grave ? Toutefois, fille de Démodocus, les austères méditations fortifient dans le cœur du Chrétien les attachemens légitimes ; et, en le rendant capable de toutes les vertus, elles le rendent plus digne d'être aimé."

Cymodocée prêtoit une oreille attentive à ce discours : je ne sais quoi d'étonnant se

passoit au fond de son cœur. Il lui sembloit qu'un bandeau tomboit tout à coup de ses yeux, et qu'elle découvroit une lumière lointaine et divine. La sagesse, la raison, la pudeur et l'amour s'offroient pour la première fois à ses regards dans une alliance inconnue. Cette tristesse évangélique que le Chrétien mêle à tous les sentimens de la vie, cette voix douloureuse qu'il fait sortir du sein des plaisirs, achevoient d'étonner et de confondre la fille d'Homère. Eudore lui présentant le crucifix :

" Voilà, lui dit-il, le Dieu de charité, de paix, de miséricorde, et pourtant le Dieu persécuté! O Cymodocée, c'est sur cette image auguste que je pourrois seulement recevoir votre foi, si vous me jugiez digne de devenir votre époux. Jamais l'autel de vos idoles, jamais le carquois de votre Amour ne verront l'adorateur du Christ uni à la prêtresse des Muses."

Quel moment pour la fille d'Homère! Passer tout à coup des idées voluptueuses de la mythologie à un amour juré sur un crucifix! Ces mains qui n'avoient jamais porté que les guirlandes des Muses et les bandelettes de

sacrifices, sont chargées pour la première fois du signe redoutable du salut des hommes. Cymodocée que l'Ange des saintes amours a blessée comme Eudore, et qu'un charme irrésistible entraîne, promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

" Et d'être mon épouse, dit Eudore, en pressant les mains de la vierge timide!"

" Et d'être ton épouse, répéta la jeune fille tremblante!"

Doux serment qu'elle prononce devant le Dieu des larmes et du malheur.

Alors on entend sur le sommet des montagnes, un chœur qui commençoit la fête des Lupercales. Il chantoit le Dieu protecteur de l'Arcadie, Pan aux pieds de chèvre, l'effroi des Nymphes, l'inventeur de la flûte à sept tuyaux. Ces chants étoient le signal du lever de l'aurore; elle éclairoit de son premier rayon la tombe d'Epaminondas, et la cime du bois Pelasgus dans les champs de Mantinée. Cymodocée se hâte de retourner auprès de son père; Eudore va réveiller Lasthénès.

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

SOMMAIRE DU LIVRE TREIZIÈME.

CYMODOCÉE déclare à son père qu'elle veut embrasser la religion des Chrétiens pour devenir l'épouse d'Eudore. Irrésolution de Démodocus. On apprend l'arrivée d'Hiéroclès en Achaïe. Astarté attaque Eudore et est vaincu par l'Ange des saintes amours. Démodocus consent à donner sa fille à Eudore pour éviter les persécutions d'Hiéroclès. Jalousie d'Hiéroclès. Dénombrement des Chrétiens en Arcadie. Hiéroclès accuse Eudore auprès de Dioclétien. Cymodocée et Démodocus partent pour Lacédémone.

LIVRE XIII.

Déjà le prêtre d'Homère offroit une libation au soleil sortant de l'onde. Il saluoit cet astre dont la lumière éclaire les pas du voyageur, et touchant d'une main la terre humide de rosée, il se préparoit à quitter le toit de Lasthénès. Tout à coup Cymodocée, tremblante de crainte et d'amour, se présente devant son père. Elle se jette dans les bras du vieillard. Démodocus avoit aisément deviné la raison du trouble qui commençoit à tourmenter la prêtresse des Muses... Mais comme il ne savoit point encore que le fils de Lasthénès partageât le même amour, il cherche à consoler Cymodocée.

« Ma fille, lui dit-il, quelle divinité t'a frappée ? Tu pleures, toi dont l'âge ne devroit connoître que les ris innocens ! Quelque peine cachée se seroit-elle glissée dans ton

sein? O mon enfant, ayons recours aux autels des dieux préservateurs, à la compagnie des sages, qui rend à notre âme sa tranquillité première. Le temple de Junon Lacinienne est ouvert de tous côtés, et toutefois les vents ne dispersent point dans son enceinte les cendres du sacrifice: tel doit être notre cœur: si les souffles des passions y pénètrent, il faut du moins qu'ils ne troublent jamais l'inaltérable paix de son sanctuaire."

"Père de Cynodocée, répond la jeune Méssénienne, tu ne sais pas notre bonheur! Endore aime sa fille; il veut, dit-il, suspendre à ta porte les couronnes et la flamme de l'hyménée."

"Dieu des ingénieux mensonges, s'écria Démodocus, ne m'as-tu point abusé? Dois-je te croire, ô ma fille! Et la vérité auroit-elle cessé de veiller à tes lèvres? Mais pourquoi m'étonnerois-je de te voir aimée d'un héros? Tu disputerois le prix de la beauté aux Nymphes du Ménale; et Mercure t'auroit choisie sur le mont Chélydorée. Apprends-moi donc comment le chasseur crétois t'a fait connoître qu'il étoit blessé par le fils de Vénus?"

« Cette nuit même, répondit Cynodocée, je voulois chanter les Muses, pour écarter je ne sais quel soubi de mon cœur. Eudore, comme un de ses songes brillans qui sortent par la porte d'ivoire de l'Elysée, m'a rencontrée dans l'ombre. Il a pris ma main; il m'a dit : "Vierge, je veux que les enfans de tes enfans soient unis pendant sept générations par les genoux de Démodocus." Mais il n'a dit tout cela dans son langage Chrétien, bien mieux que je ne te le puis redonner. Il m'a montré l'image de son Dieu. C'est un Dieu qui aime ceux qui pleurent, et qui bénit les infortunés. Mon père, ce Dieu m'a charmée ; nous n'avons point parmi les nôtres de divinités si douces et si secourables. Il faut que j'apprenne à connoître et à pratiquer la religion des Chrétiens, car le fils de Lasthénès ne peut me recevoir qu'à ce prix. »

Lorsque le serein Borée et le vent nébuleux du midi se disputent l'empire des mers, les matelots se fatiguent à présenter tour à tour la voile oblique à la tempête : ainsi Démodocus cède ou résiste aux sen-

timens contraires qui l'agitent. Il pense avec joie que Cymodocée déposera sur l'autel de l'hymen le rameau stérile de la Vestale; que la famille d'Homère, prête à s'éteindre, verra refleurir autour d'elle de nombreux rejetons. Démodocus aperçoit encore dans le fils de Lasthénès un gendre illustre et honoré, et surtout un protecteur puissant contre le favori de Galérius; mais bientôt il frémit en songeant que sa fille abandonnera ses dieux paternels, qu'elle sera parjure aux neuf Sœurs, au culte de son divin aïeul.

"Ah, ma fille, s'écrioit-il en la serrant contre son cœur, quel mélange de bonheur et de larmes! Que m'as-tu dit? Comment te refuser, et comment consentir à ce que tu demandes? Tu quitterois ton père pour suivre un Dieu étranger à nos ancêtres! Quoi, nous pourrions avoir deux religions! Nous pourrions demander au ciel des faveurs différentes! Quand nos cœurs ne font qu'un même cœur, nous cesserions d'avoir un seul et même sacrifice?"

"Mon père, dit Cymodocée en l'inter-

rompant, je ne te délaisserai jamais? Jamais mes vœux ne seront différens des tiens! Chrétienne, je vivrai avec toi près de ton temple, et je redirai avec toi les vers de mon divin aïeul."

Le prêtre d'Homère poussant des sanglots, et pressant dans sa main sa barbe vénérable, échappe aux caresses de sa fille. Il va seul errer autour de la demeure de Lasthénès, et demander conseil aux dieux sur la montagne: tel autrefois l'aigle des Alpes s'envoloit au milieu des nuées pendant un orage, et, noble augure des destinées romaines, alloit apprendre, au sein de la foudre, les desseins cachés du ciel. A la vue de tous ces sommets de l'Arcadie, marqués par le culte de quelque divinité, Démodocus verse des larmes, et la superstition est prête à l'emporter dans son cœur. Mais comment refuser Eudore à l'amour de Cymodocée? Comment rendre sa fille éternellement malheureuse? D'autres considérations importantes se mêlent à la tendresse du vieillard. Dieu qui poursuit ses desseins, achève de subjuguer Démodocus, et fait servir à la gloire

de ses futurs élus la foiblesse paternelle. Par une puissance surnaturelle, il termine les incertitudes du prêtre d'Homère; il dissipe ses craintes; il lui présente le mariage de Cymodocée et d'Eudore sous les auspices les plus prospères. Démodocus rentre aux foyers de Lasthénès; il retrouve sa fille affligée; il s'écrie:

" Ne pleure point, ô vierge digne de toutes les prospérités! Que jamais Démodocus ne coûte une larme à des yeux qu'il chérit plus que la lumière du jour! Deviens l'épouse d'Eudore, et puisse seulement ton nouveau Dieu ne t'arracher jamais à ton père!"

Eudore, dans ce moment même, révélait pareillement à Lasthénès le secret de son cœur.

" Mon fils, dit l'époux de Séphora, que Cymodocée soit Chrétienne! Apportez-lui le royaume du ciel en héritage, et souvenez-vous d'être complaisant envers votre épouse."

Comme un ardent coursier d'Ibérie, qui brûle de se plonger dans les eaux rapides de l'Ebre, ou dans les flots plus lents du Tage, Eudore pressé par l'Ange des saintes amours,

volle auprès de Démodocus. Il croyoit trouver seul le prêtre d'Homère; il voit la fille et le père dans les bras l'un de l'autre. Il ne sait si son sort est décidé! Il s'arrête. Démodocus l'aperçoit:

"Voilà ton épouse, s'écrie-t-il."

Des larmes d'attendrissement étouffent la voix du vieillard. Eudore se précipite aux pieds de son nouveau père, et tient en même temps embrassés les genoux de Cymodocée. Lasthénès, son épouse et ses filles survinrent alors. Les jeunes Chrétiennes se jettent au cou de la prêtresse des Muses. Elles la comblent de caresses; elles l'appellent deux fois leur sœur, et comme servante de Jésus-Christ, et comme épouse de leur frère. On n'entend que les plus doux noms, que le bruit des plus douces larmes.

Cyrille fut choisi d'un commun accord pour répandre les premières semences de la foi dans le cœur de la future catéchumène. Les deux familles résolurent de se rendre à Sparte, afin que le saint évêque pût multiplier ses leçons, et hâter l'hymen de Cymodocée.

Mais tandis que le Ciel poursuit ses desseins, l'Enfer accomplit ses menaces. Démodocus et Lasthénès s'étoient à peine liés par des sermens, que la nouvelle de l'arrivée d'Hiéroclès vint consterner les habitans de la Messénie. Vous eussiez vu les mères presser leurs filles dans leurs bras, les jeux suspendus, comme dans une calamité publique, l'Eglise en deuil, les Païens même effrayés: tel est l'effet de l'apparition du méchant.

Précédé de ses licteurs, le proconsul entre dans les murs de Messène. Il fait publier aussitôt l'ordre du dénombrement des Chrétiens. Lorsqu'un loup ravissant rôde autour d'une bergerie, son œil s'enflamme à l'aspect du troupeau nombreux nourri dans un gras pâturage; la vue de la brebis excite sa faim, et sa langue sortant de sa gueule béante, semble déjà teinte du sang dont il brûle de s'abreuver: ainsi Hiéroclès en proie à sa haine contre les Fidèles, s'émeut à la pensée des vierges sans défense, des foibles enfans, et de la foule des Chrétiens qu'il va bientôt rassembler au pied de son tribunal.

Cependant, poussé par le plus dange-

eux des Esprits de l'abîme, il monte au sommet de l'Ithome. Il cherche des yeux, dans la forêt d'oliviers, les colonnes du temple d'Homère. O surprise! Il ne trouve point au sanctuaire le gardien de l'autel. Il apprend que Démodocus et sa fille sont allés visiter Lasthénès, dont le fils a rencontré Cymodocée au milieu des bois du Taygète. A cette nouvelle inattendue, Hiéroclès change de visage; mille pensées confuses s'élèvent dans son sein. Lasthénès est le Chrétien le plus riche de la Grèce; il est le père d'Eudore, ennemi puissant d'Hiéroclès. Comment Eudore a-t-il quitté l'armée de Constance? Quelle fatalité l'a ramené aux rivages pour traverser encore les desseins du proconsul d'Achaïe? Auroit-il touché le cœur de Cymodocée...? Hiéroclès brûle d'éclaircir ses soupçons, et l'inquiétude qui le dévore ne lui permet aucun retard.

Non loin de la retraite de Lasthénès, près des ruines d'un temple qu'Oreste avoit consacré aux Grâces et aux Furies, on voyoit s'élever un magnifique palais. Hiéroclès l'avoit fait bâtir par un des descendans

d'Ictinus et de Phidias, lorsqu'il espérait ravir Cymodocée à son père, et cacher ensuite sa victime dans cette délicieuse demeure. Rappelé à la cour des empereurs, il n'avoit point eu le temps d'exécuter son noir projet. Aujourd'hui il veut se rendre à ce palais; il ordonne que les Chrétiens de l'Arcadie viennent de toutes parts y porter leurs vœux. Voisin de la demeure de Lusthènes, il espère ainsi revoir plutôt Cymodocée, et découvrir quel dessein a pu conduire la prêtresse des Muses chez l'adorateur du Christ.

Plus prompte que l'éclair, la Renommée a bientôt publié la nouvelle de l'arrivée d'Hiérocles, depuis les sommets d'Apésante, montagne respectée des peuples de l'Argolide, jusqu'au promontoire de Malée qui voit les astres fatigués se reposer sur sa cime. Elle raconte en même temps les maux qui menacent les Chrétiens; Démodocus en frémit. Souffrira-t-il que sa fille embrasse une religion qu'environnent les périls? Mais peut-il violer ses serments? Peut-il désoler Cymodocée, qui s'obstine à vouloir Eudore pour époux?

Des pensées tumultueuses s'élèvent également au fond du cœur d'Eudore. Les Démons lui livrent un secret combat. Dans l'espoir de le séduire, ils arment contre lui la générosité de ses propres sentiments. Amener une âme à Dieu en dépit de tous les dangers et de tous les obstacles, est le plus grand bonheur du Chrétien; mais Eudore ne se sent point encore ce zèle ardent, et ce courage sublime. L'Enfer qui veut faire naître des rivalités funestes, mais qui craint de voir Cymodocée passer sous le joug de la Croix, cherche à obscurcir la foi du fils de Lasthénès. Satan appelle Astarté, lui ordonne d'attaquer le jeune Chrétien qu'il a si souvent vaincu, et de l'arracher à la puissance de l'Ange des saintes amours.

Aussitôt le Démon de la volupté se revêt de tous ses charmes. Il prend à la main une torche odorante, et traverse les bois de l'Arcadie. Les Zéphyrs agitent doucement la lumière du flambeau: tels au milieu des bocages d'Amathonte, ils se jouent dans la chevelure parfumée de la mère des Grâces. Le fantôme magique fait naître sur ses pas une foule de prestiges. La nature semble se

ranimer à sa présence ; la colombe gémit, le rossignol soupire, le cerf suit en bramant sa légère compagne. Les Esprits séducteurs qui enchantent les forêts de l'Alphée, entr'ouvrent les chênes amollis, et montrent çà et là leurs têtes de nymphes. On entend des voix mystérieuses dans la cime des arbres, tandis que les divinités champêtres dansent avec des chaînes de fleurs autour du Démon de la volupté.

Astarté entre dans la grotte d'Eudore, et commence à lui souffler les pensées d'un amour purement humain.

" Tu peux, lui dit-il tout bas, tu peux mourir pour ton Dieu, si ton Dieu t'appelle ; " mais comment précipiter Cymodocée dans " tes malheurs ? Regarde ces yeux qui lancent des flammes, ce sein qui fait naître les " désirs ; veux-tu donc courber les grâces " sous le poids des chaînes ? Ah, qu'il seroit " plus sage d'adoucir ta sauvage vertu ! Laisse " à Cymodocée ses fables ingénieuses. Si " ciel prendra-t-il sa foudre, parce que ton " épouse, ou si tu le veux, ton amante, " couvrira de quelques fleurs les autels élé- " gans des Muses, et chantera les poétiques

« songes d'Homère? Aye pitié de la jeu-
« nesse et de la beauté. Tu n'as pas toujours
« été aussi barbare. »

Telles sont les inspirations dangereuses de l'Esprit de ténèbres. En même temps, d'un air enjoué, avec un sourire perfide, il lance contre Eudore les mêmes dards dont il perça jadis le plus sage des rois. Mais l'Ange des saintes amours défend le fils de Lasthénès. Aux feux des sens, il oppose les feux de l'âme; à une tendresse d'un moment, une tendresse éternelle. Il détourne d'un souffle pur les traits du Démon de la volupté, et les flèches impuissantes viennent s'émousser sur le cilice d'Eudore, comme sur un bouclier de diamans.

Toutefois le faux honneur du monde, et un attachement encore timide, l'emportent en ce moment dans le cœur du soldat pénitent. Il ne veut point avoir surpris la parole de Démodocus; il craint d'exposer Cymodocée. Il va trouver le prêtre d'Homère.

« Je viens, lui dit-il, vous délier de votre serment. La félicité de mes jours seroit de voir Cymodocée Chrétienne, et de recevoir sa main à l'autel du véritable Dieu; mais

on va faire le dénombrement du troupeau choisi. Quoique ce dénombrement n'annonce encore rien de funeste, vos sentimens sont alarmés peut-être, et l'avenir repose dans le sein de Dieu : que le beau présent que vous consentiez à faire à Jésus-Christ soit libre, que votre volonté seule décide du destin de Cymodocée et du bonheur de ma vie."

"Mortel généreux, répondit le vieillard touché jusqu'aux larmes, un dieu mit au fond de tes entrailles la magnanimité des rois des premiers temps ; et quand ta mère, tu donna le jour au milieu des lauriers et des bandelettes, ce fut Jupiter même qui plaça dans ton sein ton noble cœur ! O mon fils, que veux-tu que je fasse ? Tu sais si ma fille m'est chère ! Ne pourroit-elle pas devenir ton épouse sans embrasser la foi des Chrétiens ? Nous serions ainsi délivrés de toutes craintes ; et sans exposer Cymodocée à des périls nouveaux, tu la protégerois contre l'impie Hiéroclès."

"Démodocus, répondit tristement Eudore, je puis, par un effort plus qu'humain, renoncer à l'amour de votre fille ; mais aucun

qu'un Chrétien ne peut recevoir une épouse souillée de l'encens des idoles. Quel ministre voudroit bénir, au pied de la Croix, l'alliance de l'Enfer et du Ciel? Mon fils entendra-t-il prononcer sur son berceau le nom du Fils de l'homme, et le nom de Jupiter? Sera-ce la Vierge sans tâche, ou l'impudique Vénus qui donnera des leçons à ma fille? Démodocus, nos lois nous défendent de nous unir à des femmes étrangères au culte du Dieu d'Israël: nous voulons des épouses qui partagent nos dangers dans cette vie et que nous puissions retrouver au ciel après notre mort.

Cymodocée avoit entendu, d'un lieu voisin, la voix confuse de son père, et du fils de Lasthénès. L'Ange des saintes amours l'inspire, et la mère du Sauveur la remplit de résolutions généreuses: elle vole à l'appartement de Démodocus; elle tombe aux pieds du vieillard, et joignant des mains suppliantes:

"Mon père, s'écrie-t-elle, les dieux me préservent d'affliger tes vieux ans! Mais je veux être l'épouse d'Eudore. Je serai Chrétienne sans cesser d'être ta fille soumise et

dévouée! Ne crains point pour moi les périls: l'amour me donnera la force de les surmonter."

A ces paroles Eudore levant les bras au ciel:

"Dieu de mes pères, qu'ai-je fait pour mériter une pareille récompense! Toute ma vie j'ai offensé vos lois, et vous me comblez de félicité! Accomplissez vos décrets éternels! Achevez d'attirer à vous cet Ange d'innocence. Ce sont ses propres vertus qui la portent dans votre sein, et non l'amour qu'un Chrétien trop coupable eut le bonheur de lui inspirer!"

Il dit, et l'on entend les pas précipités d'un messager rapide: les portes s'ouvrent, un esclave de Démodocus paroît; il arrive du temple d'Homère; la sueur coule de son front; ses pieds nus et ses cheveux en désordre sont couverts de poussière; il porte au bras gauche un bouclier fracassé avec lequel il brisa les branches des chênes, en traversant l'épaisseur des bois. Il prononce ces mots:

"Démodocus, Hiéroclès a paru au temple de ton aïeul; sa bouche étoit pleine de menaces.

Fier de la protection de Galérius, il parle avec fureur de ta Cymodocée, il jure par le lit de fer des Euménides, que ta fille passera dans sa couche, dût le noir chagrin compagnon des Parques, s'asseoir sur le seuil de ta demeure pendant le reste de tes jours."

Une pâleur mortelle se répand sur le front de Démodocus; ses genoux tremblans le supportent à peine, mais ce nouveau malheur fixe ses résolutions. Des ordres sévères contre les Fidèles ne menaceroient Cymodocée devenue chrétienne que d'un péril incertain et éloigné; l'amour du proconsul, au contraire, expose la prêtresse des Muses à des maux aussi prochains qu'inévitables. Dans ce pressant danger, la protection d'Eudore semble donc à Démodocus un bonheur inespéré, et le seul refuge qui reste à Cymodocée contre les violences d'Hiéroclès.

Le vieillard prend sa fille dans ses bras:

" Mon enfant, lui dit-il, je ne violerai point mes sermens, je serai fidèle à la parole que je t'ai jurée: reste à jamais l'épouse d'Eudore; c'est maintenant à lui à te défendre, et comme la mère de ses enfans, et comme la compagne

de tes jours. Peut-être que les dieux se plairont à exercer ta vertu ; mais, ô Cymodocée tu ne te laisseras point abattre. S'il est des Muses chrétiennes, elles te prêteront leurs secours ; leurs chants pleins de sagesse fortifieront ton cœur contre l'attaque de tes ennemis."

Lasthénès entra comme Démodocus achevoit de prononcer ces mots.

Eudore posant la main sur son cœur, en signe de reconnoissance et de tendresse, prononça ces paroles avec un grand éclat de voix, et les yeux attachés à la terre :

" Je reçois, ô Démodocus, l'inestimable présent que vous faites à Dieu par mes mains. Je défendrai, au prix de tout mon sang, la vierge que vous confiez à Jésus-Christ : j'en jure par vous, ô Lasthènès, ô mon père ! Je serai fidèle à Cymodocée ; j'irai s'il le faut, nouveau Jérémie, cacher ce vase sacré sous la montagne de Nébo, afin de le dérober aux profanations des rois de Babylone."

Après avoir reçu ce serment, le prêtre des dieux partit avec sa fille, dans le dessein de fermer le temple d'Homère, et de se rendre ensuite à Lacédémone, où la fi-

mille de Lasthénès devoit l'atteindre chez Cyrille.

Démodocus et Cymodocée prennent les sentiers les plus déserts pour éviter la rencontre de leur persécuteur, mais déjà le proconsul étoit arrivé au palais de l'Alphée. Ces riantes solitudes, le cristal si pur du Ladon, les croupes des montagnes couvertes de pins, la fraîcheur des vallées de l'Arcadie, et les scènes tranquilles que ces doux noms rappellent, rien ne peut calmer le trouble d'Hiéroclès. Ses lecteurs vont de toutes parts rassembler les Fidèles dans les paisibles retraites où jadis les bergers d'Erymanthe menoient une vie moins innocente que celle de ces premiers Chrétiens. Du fond des grottes consacrées à Pan et aux divinités champêtres, on voit descendre des troupeaux de femmes, d'enfants et de vieillards que les soldats chassent devant eux. En face du palais d'Hiéroclès, dans une vaste prairie que baignoient les eaux du Ladon, s'élevoit le tribunal du gouverneur Romain. Assis sur sa chaise d'ivoire, Hiéroclès recevoit les noms qui devoient remplir les listes fatales. Tout à coup un murmure se fait entendre; les Chrétiens

tournent la tête, et reconnoissent la famille puissante de Lasthénès, que l'on amène au pied du tribunal.

Comme un chasseur des Alpes qui poursuit, avec de grands cris, une troupe de chamois bondissans parmi les rochers et les cascades; si tout à coup un sanglier vient à s'élever au milieu des bonds fugitifs, le chasseur effrayé recule et reste les yeux fixés sur le terrible animal, qui hérisse son poil et découvre ses défenses meurtrières: ainsi, Hiéroclès reste interdit à l'aspect d'Eudore, qu'il reconnoît au milieu de sa famille. Toute son ancienne inimitié se réveille; il ne voit point, il est vrai, Cymodocée, mais la beauté du fils de Lasthénès, son air mâle et guerrier, l'admiration qu'il inspire, augmentent ses alarmes. Plusieurs soldats de la garde du proconsul, qui avoient fait la guerre sous Eudore, environnent leur ancien général, et le comblent de bénédictions; les uns vantent sa douceur, d'autres sa générosité, tous sa valeur et sa gloire. Ceux-ci rappellent la bataille des Francs, où il remporta la couronne civique; ceux-là parlent de ses victoires sur les Bretons. On répète de toutes parts: C'est

ce jeune guerrier couvert de blessures, qui triompha de Carausius; c'est le maître de la cavalerie, qui fut même un moment préfet des Gaules; c'est le favori de Constance et l'ami du Prince Constantin." Ces discours font pâlir, sur son trône, le proconsul indigné: il congédie brusquement l'assemblée, et se renferme dans son palais.

Hiéroclès ne doute plus que son rival ne soit aimé de Cymodocée: il juge que l'amour a suivi la gloire. Mille projets sinistres se présentent à son esprit: il veut enlever de force la fille de Démodocus, il veut jeter Eudore au fond des cachots, mais bientôt il craint la faveur dont le fils de Lasthénès jouit à la cour. Il n'ose attaquer ouvertement un triomphateur qui fut décoré des dignités de l'Empire; il connoît la modération de Dioclétien, toujours ennemi de la violence. Il prend donc un moyen plus lent, mais plus sûr de satisfaire la haine qu'il nourrit depuis si long-temps contre Eudore: il écrit à Rome que les Chrétiens de l'Achaïe sont prêts à se soulever, qu'ils s'opposent au dénombrement, et qu'ils ont à leur tête cet Arcadien exilé par l'Empereur à l'armée de Constance.

Hiéroclès espère ainsi faire bannir Eudore de la Grèce, et pouvoir poursuivre, sans obstacle, ses coupables projets sur Cymodocée. Cependant, il environne son rival d'espions et de délateurs, et cherche à pénétrer un secret qui doit causer le malheur de sa vie. Le fils de Lasthénès ne s'étoit point endormi sur les dangers de ses frères. Ce n'étoit plus ce jeune homme incertain dans ses désirs, chimérique dans ses projets, nourri de songes et d'illusions; c'étoit un homme éprouvé par le malheur, capable des actions les plus graves comme les plus hautes, réfléchi, sérieux, occupé, éloquent au conseil, brave à la guerre, et conservant des passions d'autant plus propres à atteindre un but élevé, qu'elles n'étoient plus mêlées dans son âme aux petites choses. Il connoissoit l'empire d'Hiéroclès sur Galérius, et de Galérius sur Dioclétien. Il prévoyoit que le sophiste persécuteur de Cymodocée, s'abandonneroit aux plus noires fureurs contre les Chrétiens, quand il viendroit à découvrir l'amour et la conversion de la prêtresse des Muses. Eudore apercoit d'un coup d'œil tous les maux dont l'Eglise est menacée, et il cherche à les dé-

tourner: avant de se rendre à Lacédémone avec sa famille, il fait partir un messager fidèle, chargé d'instruire Constantin de la vérité, et de prévenir auprès d'Auguste les dangereux rapports d'Hiéroclès.

Comme le préfet d'Achaïe descendoit de son tribunal, Démodocus et sa fille arrivoient au temple d'Homère. Les feux n'étoient point encore éteints sur les autels domestiques; Démodocus les fait aussitôt ranimer. On conduit au sanctuaire la génisse aux cornes dorées; on apporte au prêtre des dieux une coupe d'argent ciselé: c'étoit celle dont se servoient autrefois Danaüs et le vieux Phoronée, dans leurs sacrifices. Une main savante avoit représenté sur cette coupe Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter; les compagnons du chasseur Phrygien paroissoient accablés de tristesse, et sa meute fidèle faisoit retentir, de ses aboiemens douloureux, les forêts de l'Ida. Le père de Cymodocée remplit cette coupe d'un vin pur; il se revêt d'une tunique sans tache, il couronne sa tête d'une branche d'olivier: on l'eût pris pour Tirésias, ou pour le devin Amphiaraüs, prêt à descendre vivant aux

enfers avec ses armes blanchies, son char blanc et ses coursiers blancs. Démodocus répand la libation aux pieds de la statue du Poète. La génisse tombe sous le couteau sacré ; Cymodocée suspend sa lyre à l'autel, ensuite adressant la parole au cygne de Méonie :

« Auteur de ma race, ta fille te consacre ce luth mélodieux que tu pris soin quelquefois d'accorder pour elle. Deux divinités, Vénus et l'Hymen, me forcent de passer sous d'autres lois : que peut une jeune fille contre les traits de l'Amour et les ordres du Destin ? Andromaque (tu l'as raconté) ne voyoit dans la superbe Troie qu'Astyanax et son Hector. Je n'ai point encore de fils ; mais je dois suivre mon époux. »

Tels furent les adieux de la prêtresse des Muses au chantre de Pénélope et de Nausicaa. Les yeux de la jeune vierge étoient humides de larmes ; malgré le charme de son amour, elle regrettoit les héros et les divinités qui faisoient une partie de sa famille, ce temple où elle retrouvoit à la fois ses dieux et son père, où elle fut nourrie du nectar des Muses au défaut du lait ma-

ternel. Tout la rappeloit aux belles fictions du Poëte, tout étoit dans ces lieux sous la puissance d'Homère; et la Chrétienne désignée se sentoit, en dépit d'elle-même, domptée par le génie du père des fables: ainsi, lorsqu'un serpent d'or et d'azur roule au sein d'un pré ses écailles changeantes, lève une crête superbe au milieu des fleurs, darde une triple langue de feu, et lance des regards étincelans, la colombe qui l'aperçoit du haut des airs, fascinée pas le brillant reptile, abaisse peu à peu son vol, s'abat sur un arbre voisin, et, descendant de branche en branche, se livre au pouvoir magique qui la fait tomber des voûtes du ciel.

FIN DU LIVRE TREIZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATORZIÈME.

DESCRIPTION de la Laconie. Arrivée de Démodocus chez Cyrille. Instruction de Cymodocée. Astarté envoie le Démon de la jalousie à Hiéroclès. Cymodocée va à l'Eglise pour être fiancée à Eudore. Cérémonies de l'Eglise primitive. Des soldats, par ordre d'Hiéroclès, dispersent les Fidèles. Eudore sauve Cymodocée et la défend au tombeau de Léonidas. Il reçoit l'ordre de partir pour Rome. Les deux familles se décident à envoyer Cymodocée à Jérusalem pour la mettre sous la protection de la mère de Constantin. Eudore et Cymodocée partent pour s'embarquer à Athènes.

LIVRE XIV.

Démodocus ferme, en pleurant, les portes du temple d'Homère. Il monte sur son char avec Cymodocée : il traverse de nouveau la Messénie. Bientôt il arrive à la statue de Mercure, placée à l'entrée de l'Hermeum, et pénètre dans les défilés du Taygète. Des rochers entassés jusqu'au ciel formoient des deux côtés de grands escarpemens stériles, au haut desquels croissoient à peine quelques sapins, comme des touffes d'herbe sur des tours et des murailles en ruines. Cachée parmi des genêts à demi brûlés, et des sauges jaunissantes, l'importune cigale faisoit entendre son chant monotone sous les ardeurs du midi.

" Ma fille, disoit Démodocus, c'est par le même chemin que Lyciscus s'échappa comme moi avec sa fille vers Lacédémone, et sa fuite donna naissance à la tragique aventure d'Aristomène. Que de générations se sont

écoulées pour nous amener à notre tour dans ces lieux solitaires! Puisse le grand Jupiter nous envoyer quelque signe favorable, et détourner de toi tous les malheurs!"

A peine avoit-il prononcé ces mots, qu'un vautour à tête chauve tombe, de la cime d'un arbre desséché, sur une hirondelle; un aigle fond du sommet des montagnes, il enlève le vautour dans ses serres puissantes; soudain l'éclair brille à l'orient, la foudre éclate, perce d'un trait enflammé le roi des airs, et précipite sur la terre le vainqueur, le vaincu et leur victime. Démodocus effrayé cherche en vain l'arrêt des destinées dans ces jeux incertains du hasard. Cependant le char a franchi le sommet de l'Hermeum, et commence à descendre vers le bois de chênes de Jupiter. Le prêtre d'Homère salue le trophée d'Hercule et le temple de Diane environné de grands noyers. Il touche aux ruines de Sélasie, monument de la victoire d'Aratus, et se trouve tout à coup au penchant fleuri du Thornax: Sparte et la vallée de la Laconie se présentent à ses regards. La chaîne des

montagnes du Taygète couvert de neige et de forêts, se déployoit à l'occident; d'autres montagnes moins élevées formoient à l'orient un rideau parallèle: elles diminuoient de hauteur par degrés, et se terminoient aux sommets rougis des coteaux Ménélaïon. La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes étoit obstruée vers le nord par un amas confus de monticules irréguliers. Ceux-ci s'avançant au midi, venoient former de leurs dernières croupes les collines où Sparte étoit assise. Depuis Sparte jusqu'à la mer on n'apercevoit qu'un terrein uni, fertile, entrecoupé de champs de vignes et de froment, ombragé de bosquets d'oliviers, de sycomores et de platanes. L'Eurotas promenoit son cours tortueux dans cette riante solitude, et cachoit sous des lauriers roses ses flots d'azur, qu'embellissoient les cygnes de Léda.

Le prêtre des dieux et Cymodocée ne pouvoient se lasser d'admirer ce tableau que peignoient de mille couleurs les feux de l'aurore naissante. Qui pourroit fouler impunément la poussière de Sparte, et con-

templer sans émotion la patrie de Lycurgue et de Léonidas? Démodocus agitoit encore d'étonnement son sceptre augural, que déjà ses coursiers rapides entroient dans Lacédémone. Le char traverse la place publique, franchit le sénat des Vieillards et le portique des Perses, prend la route du théâtre adossé à la citadelle, et monte à la maison de Cyrille, bâtie près du temple de Vénus armée. La famille de Lasthénès attendoit chez l'évêque de Lacédémone l'arrivée de la nouvelle épouse; le prélat étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé en Arcadie. Pour mettre Cymodocée à l'abri des entreprises d'Hiéroclès, et afin qu'Eudore acquît des droits sur elle, Cyrille se proposoit de la fiancer au fils de Lasthénès, aussitôt qu'elle seroit déclarée néophyte; mais la prêtresse des Muses ne pouvoit devenir l'épouse d'Eudore qu'après avoir reçu le baptême. Les vieillards saluèrent l'aimable étrangère avec une tendresse grave et sainte. Les soins les plus touchans lui furent prodigués par sa nouvelle mère et ses nouvelles sœurs. Ces caresses que Cymodocée n'avoit jamais con-

nues lui semblaient d'une extrême douceur. Elle ne vit point Eudore qui, dans ce moment de bonheur redoubloit de veilles et d'austérités. Dès le soir même, Cyrille commença les instructions de la jeune Infidèle. Elle écoutoit avec candeur et ingénuité; la morale et la charité évangélique charmoient son cœur. Elle pleuroit abondamment sur le mystère de la Croix, et sur les douleurs du fils de l'homme; le culte de la mère du Sauveur la remplissoit d'attendrissement et de délices; elle se faisait conter sans cesse, par le vieux martyr, l'histoire de la Crèche, des Bergers, des Anges, des Mages; elle trouvoit des choses divines dans les mystères confondus de la Vierge, de la Mère et de l'Epouse. Elle répétoit tout bas ces paroles qu'elle avoit apprises: " Je " vous salue, Marie, pleine de grâce." La grandeur du Dieu des Chrétiens effrayoit un peu Cymodocée; elle se réfugioit auprès de Marie, qu'elle paroissoit prendre pour sa mère. Elle expliquoit souvent à Démodocus quelques-unes des leçons qu'elle avoit reçues; elle s'asseyoit sur ses genoux, et lui disoit dans un langage charmant l'heureuse vie des

Patriarches, la tendresse de Nachor pour Sara sa fille, l'amour du jeune Tobie pour son épouse étrangère; elle lui parloit d'une femme qu'un Apôtre fit sortir du tombeau et rendit à ses parens désolés.

" Crois-tu, ajoutoit-elle, que le Dieu des Chrétiens, qui me commande d'aimer mon père afin de vivre longuement, ne vaut pas bien ces dieux qui ne me parloient jamais de toi?"

Rien n'étoit plus touchant que de voir ainsi ce missionnaire d'une espèce nouvelle, tour à tour disciple d'un vieillard et maître d'un autre vieillard, placé comme la grâce et la persuasion entre ces hommes vénérables pour faire goûter au prêtre d'Homère les sérieuses instructions du prêtre d'Israël.

L'ennemi du genre humain voyoit en frémissant de rage cette vierge innocente échapper à son pouvoir. Il en accuse Astarté.

" Foible Démon, s'écrie-t-il, que fais-tu " donc dans l'abîme? Tu n'as quitté le ciel " qu'en gémissant, et maintenant encore te " voilà vaincu par l'Ange des saintes amours!"

Astarté répondit:

" O Satan, calme ta colère! Si je n'ai pu
" l'emporter sur l'Ange qui m'a remplacé
" au séjour du bonheur, ma défaite même
" va servir aux succès de ses desseins. J'ai
" un fils aux Enfers; mais je n'ose l'approcher,
" car ses fureurs m'intimident. Tu le con-
" nois : descends à sa prison; ramène-le sur
" la terre; je vais l'attendre auprès d'Hié-
" roclès, et quand ce mortel sera brûlé de
" mes feux et de ceux de mon fils, tu n'auras
" plus qu'à livrer les Chrétiens au Démon
" de l'homicide.

Il dit, et Satan se précipite au fond du gouffre des tourmens. Par delà des marais croupissans et des lacs de soufre et de bitume, dans les vastes régions de l'Enfer, s'ouvre un cachot, séjour du plus infortuné des habitans de l'abîme. C'est là que le Démon de la jalousie fait entendre ses éternels hurlemens. Couché parmi des vipères et d'affreux reptiles, jamais le sommeil n'approcha de ses yeux. L'inquiétude, le soupçon, la vengeance, le désespoir et une sorte d'amour féroce agitent ses regards; des chimères occupent et tourmentent son esprit: il tressaille; il croit entendre des bruits ayeté,

TAYLOR INST. OXFORD

rieux, il croit poursuivre de vains fantômes. Pour éteindre sa soif brûlante, il boit dans une coupe d'airain un poison composé de ses sueurs et de ses larmes. Ses lèvres tremblantes respirent l'homicide: au défaut de la victime qu'il cherche sans cesse, il se frappe lui-même d'un poignard, oubliant qu'il est immortel.

Le prince des ténèbres, descendu vers ce monstre, s'arrête à l'entrée de la caverne.

" Archange puissant, dit-il, je t'ai toujours distingué des innombrables Esprits de " mon empire. Aujourd'hui tu peux me " prouver ta reconnoisance: il faut allumer " dans le sein d'un mortel cette flamme " que tu mis autrefois dans le cœur d'Hé- " rode. Il faut perdre les Chrétiens; il faut " reprendre le sceptre du monde: l'entreprise " est digne de ton courage. Viens, ô mon " fils, seconde les vastes desseins de ton " roi!"

Le Démon de la jalousie retire de sa bouche la coupe empoisonnée, et essuyant ses lèvres avec sa chevelure de serpens:

" O Satan, répondit-il avec un profond " soupir, le poids de l'Enfer ne courbera-t-il

" jamais ton front superbe ? Veux-tu m'ex-
" poser encore aux coups de cette foudre
" qui t'a précipité dans le gouffre des pleurs?
" Que peux-tu contre la Croix ? Une femme
" a écrasé ta tête orgueilleuse. Je hais
" la lumière du ciel. Les chastes amours
" des Chrétiens ont détruit mon empire sur
" la terre. Poursuis, si tu le veux, tes pro-
" jets, mais laisse-moi jouir en paix de ma
" rage, et ne viens plus troubler mes fu-
" reurs."

" Il dit, et, d'une main forcenée, il arrache les serpens attachés à ses flancs, et les déchire avec ses dents bruyantes.

Satan frémissant de colère :

" Ange pusillanime, d'où te vient aujour-
" d'hui cette crainte ? Le repentir, cette
" lâche vertu des Chrétiens, seroit-il entré
" dans ton cœur ? Regarde autour de toi :
" voilà ton éternelle demeure ! A des maux
" sans fin, sache opposer une haine sans
" terme, et bannis d'inutiles regrets. Ose
" me suivre : je ferai bientôt disparoître du
" monde ces chastes amours qui t'épouvan-
" tent. Je te rendrai ton empire sur l'homme
" abattu. Mais n'attends pas que mon bras

" te contraigne à m'accorder ce que j'ai " daigné demander à ton zèle."

A cette espérance, à cette menace, le Démon de la jalousie se laisse entraîner.

Satan, plein de joie, monte aussitôt sur un char de feu, et fait placer à ses côtés le monstre qu'il appelle son fils ; il l'instruit de ce qu'il doit faire, et lui nomme la victime qu'il doit frapper. Pour éviter l'importunité des Esprits de ténèbres, les deux chefs de l'Enfer traversent invisibles le séjour de la douleur. La Mort seule les voit sortir des portes de l'abîme et les salue par un sourire affreux. Bientôt ils touchent à la terre et descendent dans le vallon de l'Alphée. En proie à son fatal amour, le proconsul d'Achaïe étoit alors agité d'un sommeil pénible. Le Démon de la jalousie se cache sous la figure d'un vieil Augure, confident des peines secrètes d'Hiéroclès. Il prend le visage ridé de l'antique devin, sa voix sombre, son front chauve et sa pâleur religieuse. Sa tête est couverte d'un long voile ; les bandelettes sacrées descendent sur ses épaules : il s'approche du lit de

l'impie comme un songe funeste. Du rameau qu'il tient à la main il touche la poitrine d'Hiéroclès.

" Tu dors, lui dit il, et ton ennemi
" triomphe! Cymodocée, conduite à Lacé-
" démone, embrasse la religion des Chré-
" tiens, et va bientôt devenir l'épouse du
" fils de Lasthénès! Réveille-toi, saisissons
" ta proie; et pour l'enlever à ton rival,
" perdons, s'il le faut, la race entière des
" Chrétiens.

En achevant de prononcer ces mots, le Démon de la jalousie arrache de sa tête le voile et les bandelettes sacerdotales. Il reprend son horrible forme; il se penche sur Hiéroclès: il le serre étroitement dans ses bras, et fait couler sur lui un sang impur. Rempli de terreur, l'infortuné se débat sous le poids du fantôme, et se réveille en poussant un cri: tel un homme enseveli vivant au champ des tombeaux sort avec effroi de sa léthargie, frappe du front son cercueil, et fait entendre une plainte dans le sein de la terre. Tous les poisons du monstre infernal ont passé dans l'âme de l'ennemi des Fidèles. Il s'élance de

son lit, les cheveux hérissés. Il appelle ses gardes: il veut devancer les ordres d'Auguste; il veut qu'on arrête les Chrétiens, qu'on disperse leurs assemblées; il parle de conspiration, d'un projet fatal à l'Empire.

« Il faut du sang, s'écrie-t-il! .... Un feu dévorant coule dans tous les cœurs..... Ne consultons point les entrailles des victimes: les vœux, les prières, les autels ne peuvent rien pour nous!»

L'insensé! Bientôt les délateurs arrivés de Lacédémone lui confirment la vérité du songe qui le poursuit.

Eudore, résigné aux décrets de la Providence, et désirant avec ardeur la gloire du martyre, ne croyoit pas toutefois l'orage si près de sa tête: il s'occupoit à perfectionner son âme pour se rendre digne à la fois, et des destinées que Paul lui avoit prédites, et de l'épouse que Dieu lui avoit choisie. Dans une terre dont le maître s'est éloigné, on voit un arbre de riche espérance devenir stérile; le maître, après quelques années d'absence, rentre à sa demeure; il retourne à son arbre chéri, il coupe les branches blessées par la chèvre, ou rompues par les

vents; l'arbre reprend une vigueur nouvelle, et bientôt sa tête s'incline sous le poids de ses fruits parfumés: ainsi le fils de Lasthénès, abandonné de Dieu, avoit langui faute de culture; mais quand le Père de famille rentra dans son héritage, et donna ses soins à la plante de son amour, Eudore se couronna des vertus que son enfance avoit promises.

Il touchoit à l'accomplissement d'une partie de ses vœux; il alloit recevoir la foi de Cymodocée. La nouvelle catéchumène avoit mérité par son intelligence, sa pureté et sa douceur, d'être admise aux deux degrés d'Auditrice et de Postulante. Elle devoit paroître à l'église, pour la première fois, le jour d'une fête consacrée à la mère du Sauveur; fiancée après la célébration des mystères, elle étoit destinée à jurer dans le même moment fidélité à son Dieu et à son époux.

Les premiers Chrétiens choisissoient surtout le silence des ombres, pour accomplir les cérémonies de leur culte. Le jour qui précéda la nuit où Cymodocée triompha de l'Enfer, ce jour se passa dans les méditations

et les prières. Vers le soir, Séphora et ses deux filles commencèrent à parer la nouvelle épouse. Elle se dépouilla d'abord des ornemens des Muses; elle déposa sur un autel domestique, consacré à la reine des Anges, son sceptre, son voile et ses bandelettes: sa lyre étoit restée au temple d'Homère. Ce ne fut pas sans répandre des larmes que Cymodocée se sépara des marques gracieuses de sa religion paternelle. Une tunique blanche, une couronne de lis lui tinrent lieu des perles et des colliers que ne portoient point les Chrétiennes. La pudeur évangélique remplaça sur ses lèvres le sourire des Muses, et lui donna des charmes dignes du ciel.

A la seconde veille de la nuit, elle sortit au milieu des flambeaux, portant un flambeau elle-même. Elle étoit précédée de Cyrille, des prêtres, des veuves et des diaconesses; le chœur des vierges l'attendoit à la porte. Quand elle parut, la foule qu'attiroit cette cérémonie, poussa un cri d'admiration. Les païens disoient:

" C'est la fille de Tyndare, couronnée
" des fleurs du Platoniste, et prête à passer
" dans le lit de Ménélas! C'est Vénus

" lorsqu'elle eut jeté ses bracelets dans
" l'Eurotas, et qu'elle se montra à Lycurgue
" sous les traits de Minerve!"

Les Chrétiens s'écrioient :

" C'est une nouvelle Ève! C'est l'épouse
" du jeune Tobie, c'est la chaste Suzanne,
" c'est Esther!"

Ce nom d'Esther, donné par la voix du peuple fidèle, devint aussitôt le nom chrétien de Cymodocée.

Près du Lesché, et non loin des tombeaux des rois Agides, les Chrétiens de Sparte avoient bâti une église. Éloignée du bruit et de la foule, environnée de cours et de jardins, elle étoit séparée de tout monument profane. Après avoir passé un péristyle décoré de fontaines où les fidèles se purifioient avant la prière, on trouvoit trois portes qui conduisoient à la basilique. Au fond de l'église, à l'orient, on apercevoit l'autel, et derrière l'autel le sanctuaire. Cet autel d'or massif, enrichi de pierreries, couvroit le corps d'un martyr; quatre rideaux d'une étoffe précieuse l'environnoient. Une colombe d'ivoire, image de l'Esprit-Saint, étoit suspendue au-dessus de l'autel, et pro-

tégeoit de ses ailes le tabernacle. Les murs étoient décorés de tableaux qui représentoient des sujets tirés de l'Ecriture. Le baptistère s'élevoit isolé à la porte de l'église, et faisoit soupirer l'impatient catéchumène.

Cymodocée s'avance vers les saints portiques. Un contraste étonnant se faisoit remarquer de toutes parts : les filles de Lacédémone, encore attachées à leurs dieux, paroissoient sur la route avec leurs tuniques entr'ouvertes, leur air libre, leurs regards hardis : telles elles dansoient aux fêtes de Bacchus ou d'Hyacinthe : les rudes souvenirs de Sparte, la fourberie, la cruauté, la férocité maternelle se montroient dans les yeux de la foule idolâtre. Plus loin on découvroit des vierges chrétiennes chastement vêtues, dignes filles d'Hélène par leur beauté, plus belles que leur mère par leur modestie. Elles alloient avec le reste des Fidèles célébrer les mystères d'un culte qui rend le cœur doux pour l'enfant, charitable pour l'esclave, et inspire l'horreur de la dissimulation et du mensonge. On eût cru voir deux peuples parmi ces frères : tant la religion peut changer les hommes !

Lorsqu'on fut arrivé au lieu de la fête, l'évêque, tenant l'Evangile à la main, monta sur son trône qui s'élevoit au fond du sanctuaire, en face du peuple. Les prêtres assis à sa droite et à sa gauche, remplirent le demi-cercle de l'Abside. Les diacres se rangèrent debout derrière eux; la foule occupoit le reste de l'église; les hommes étoient séparés des femmes: les premiers la tête découverte, les secondes la tête voilée.

Tandis que l'assemblée prenoit ses rangs, un chœur chantoit le psaume de l'introduction de la fête. Après ce cantique les fidèles prièrent en silence. Ensuite l'évêque prononça l'oraison des vœux réunis des fidèles. Le Lecteur monta à l'Ambron, et choisit dans l'ancien et le nouveau Testament, les textes qui se rapportoient davantage à la double fête que l'on célébroit. Quel spectacle pour Cymodocée! Quelle différence de cette sainte et tranquille cérémonie, aux sanglans sacrifices, aux chants impurs des Païens! Tous les yeux se tournoient sur l'innocente catéchumène; elle étoit assise au milieu d'une troupe de vierges qu'elle effaçoit par sa

beauté. Accablée de respect et de crainte, à peine osait-elle lever un regard timide pour chercher dans la foule celui qui, après Dieu, occupoit alors uniquement son cœur.

Le Lecteur fut remplacé par l'évêque dans la chaire de vérité. Il expliqua d'abord l'Evangile du jour: il parla de la conversion des idolâtres, et du bonheur qu'auroit bientôt une fille vertueuse d'être unie à un époux Chrétien, sous la protection de la mère du Sauveur. Il termina son discours par ces paroles:

" Habitans de Lacédémone, il est temps que je vous rappelle l'alliance qui vous unit avec Sion. Descendus d'Abraham, comme le peuple fidèle, Arius, votre roi, réclama jadis auprès du pontife Onias les lois de cette parenté sainte. Dans la lettre qu'il adressa au peuple juif, il lui dit: " Nos troupeaux et tous nos biens sont " à vous, et les vôtres sont à nous." Les Machabées reconnoissant cette commune origine, envoyèrent aux Spartiates une députation amicale. Si donc, n'étant encore que Gentils, vous fûtes

distingués du Dieu de Jacob, entre tous les peuples de Javan, de Séthim et d'Elisa, que ne devez-vous pas faire pour le ciel, à présent que vous êtes marqués du sceau de la race élue? Voici l'instant de vous montrer dignes de votre berceau qu'ombragèrent les palmes de l'Idumée. Les grands martyrs Judas, Jonathas et ses frères vous invitent à marcher sur leurs traces. Vous êtes appelés aujourd'hui à la défense de la patrie céleste. Troupeau chéri que le ciel a confié à mes soins, c'est peut-être la dernière fois que votre pasteur vous rassemble sous sa houlette! Combien peu d'entre nous se retrouveront au pied de cet autel, quand il nous sera permis de nous réunir? Servantes de Jésus-Christ, épouses vertueuses, vierges sans tache, c'est aujourd'hui qu'il faut vous glorifier d'avoir quitté les pompes du siècle, afin de ne vous attacher qu'à la pudeur. Ah, qu'il seroit à craindre que des pieds entravés par des bandelettes de soie, ne pussent monter à l'échafaud! Ces colliers de perles qui entourent un cou trop délicat, laisseroient-ils quelque place à l'épée? Réjouissons-nous donc, mes frères, le temps

de notre délivrance approche; je dis délivrance: car sans doute, vous n'appelez pas esclavage les cachots et les fers dont vous êtes menacés. Pour un Chrétien persécuté la prison n'est point un lieu de souffrances, mais un lieu de délices; quand l'âme prie, le corps ne sent point le poids des chaînes: elle emporte avec soi tout l'homme."

Cyrille descendit de la chaire. Un diacre s'écria:

"Priez, mes frères!"

L'assemblée se leva, se tourna vers l'orient, et, les mains étendues vers le ciel, pria pour les Chrétiens, pour les Infidèles, pour les persécuteurs, pour les faibles, pour les malades, pour les affligés, pour tous ceux qui pleurent. Alors les diacres firent sortir du lieu saint tous ceux qui ne devoient point assister au sacrifice, les Gentils, les Possédés du Démon, les Pénitens. La mère d'Eudore, assistée de deux veuves, vint chercher la tremblante catéchumène; elle la conduisit aux pieds de Cyrille. Alors, le martyr lui adressant la parole, lui dit:

"Qui êtes vous?"

Elle répondit, selon, l'instruction qu'elle avoit reçue :

" Je suis Cymodocée, fille de Démodocus."

" Que voulez-vous, dit le prélat ?"

" Sortir, repartit la jeune vierge, des ténèbres de l'idolatrie, et entrer dans le troupeau de Jésus-Christ."

" Avez-vous, dit l'évêque, bien pensé à votre résolution ; ne craignez-vous ni la prison, ni la mort ? Votre foi en Jésus-Christ est-elle vive et sincère ?"

Cymodocée hésita. Elle ne s'attendoit point à la première partie de cette question ; elle vit la douleur de son père, mais elle songea qu'elle balançoit à accepter le sort d'Eudore ; elle se décida sur-le-champ, et prononça d'une voix ferme :

" Je ne crains ni la prison, ni la mort, et ma foi en Jésus-Christ est vive et sincère."

Alors l'évêque lui imposa les mains, et la marqua au front du signe de la Croix. Une langue de feu parut à la voûte de l'église, et l'Esprit-Saint descendit sur la vierge prédestinée. Un diacre lui met une palme à

la main, les jeunes Chrétiennes lui jettent des couronnes; elle retourne au banc des femmes, précédée de cent flambeaux, et semblable à une martyre qui s'envole éclatante vers le ciel.

Le sacrifice commence. L'évêque salue le peuple, et un diacre s'écrie:

"Embrassez-vous les uns les autres."

L'assemblée se donne le baiser de paix. Le prêtre reçoit les dons des Fidèles, l'autel est comblé des pains offerts en sacrifice; Cyrille les bénit. Les lampes sont allumées, l'encens fume, les Chrétiens élèvent leur voix: le sacrifice s'accomplit, l'hostie est partagée aux élus, l'agape suit la communion sainte, et tous les cœurs se tournent vers une cérémonie attendrissante.

L'épouse de Lasthénès annoncé à Cymodocée qu'elle va promettre sa foi à Eudore. Cymodocée est soutenue dans les bras des vierges qui l'environnent. Mais qui peut dire où est le nouvel époux? Pourquoi marque-t-il si peu d'empressement? Quel lieu de ce temple le dérobe aux yeux de la fille d'Homère? On fait silence; les portes de l'église s'ouvrent, et l'on entend au-dehors une voix qui disoit:

" J'ai péché devant Dieu et devant " les hommes. A Rome, j'ai oublié ma " religion, et j'ai été rejeté du sein de " l'Eglise; dans les Gaules, j'ai donné la " mort à l'innocence: priez pour moi mes " frères."

Cymodocée reconnoît la voix d'Eudore! Le descendant de Philopœmen, revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendres, prosterné sur le pavé du vestibule, accomplissoit sa pénitence, et se confessoit publiquement. Le prélat offre au Seigneur, en faveur du Chrétien humilié, une prière de miséricorde, que répètent tous les Fidèles. Quel nouveau sujet d'étonnement pour Cymodocée! Elle est conduite une seconde fois à l'autel; elle est fiancée à son époux, et répète, de la voix la plus touchante, les paroles que l'évêque prononçoit avant elle. Un diacre s'étoit rendu auprès d'Eudore: debout à la porte de l'église, où il ne pouvoit pénétrer, le pénitent prononce de son côté les mots qui l'engagent à Cymodocée. Echangé de l'autel au vestibule, le serment des deux époux est reporté de l'un à l'autre par les prêtres: on eût cru voir l'union de

l'innocence et du repentir. La fille de Démodocus consacre à la reine des Anges une quenouille chargée d'une laine sans tache, symbole des occupations domestiques. Pendant cette cérémonie, qui faisoit répandre des larmes à tous les témoins, les vierges de la nouvelle Sion chantoient le cantique de l'épouse:

" Tel est le lis entre les épines, telle est " ma bien-aimée entre les vierges. Que vous " êtes belle, ô mon amie! Vos yeux sont " purs comme les eaux des piscines d'Hese- " bon, votre bouche est une grenade entr'ou- " verte, et vos cheveux ressemblent aux ra- " meaux du palmier. Les tentes de Cédar " et les pavillons de Salomon ont moins d'é- " clat que ma bien-aimée. L'épouse s'avance " comme l'aurore; elle s'élève du désert, " comme la fumée de l'encens! Filles de Jé- " rusalem, je vous conjure par les chevreuils " de la montagne de me soutenir avec des " fruits et des fleurs; car mon âme s'est fon- " due à la voix de mon amie. Vent du milieu " du jour, soufflez dans les mandragores et " dans les vignes d'Engaddi, répandez les plus " doux parfums autour de celle qui est les dé-

" dices de l'époux ! Ma bien-aimée, vous avez " blessé mon âme ! Ouvrez-moi vos portes de " cèdre ; mes cheveux sont mouillés de la " rosée de la nuit. Que la myrrhe, le cinna- " mome et l'aloès couvre votre lit embaumé ! " Que votre main gauche soutienne ma tête " languissante ; mettez-moi comme un sceau " sur votre cœur, car l'amour est plus fort " que la mort."

A peine les vierges Chrétiennes avoient-elles cessé leur cantique, qu'on entendit au dehors d'autres voix et d'autres concerts. Démodocus avoit assemblé une troupe de ses parens et de ses amis, et faisoit chanter à son tour l'union d'Eudore et de Cymodocée :

" L'étoile du soir a brillé : jeunes hommes, " abandonnez les tables du festin. Déjà la " vierge paroît : chantons l'Hymen, chan- " tons l'Hyménée.

" Jeunes femmes encore sans époux, évi- " tons les jeunes hommes : ils nous cherchent " pour nous séduire.

" Fils d'Uranie, cultivateur des collines " de l'Hélicon, toi qui conduis à l'époux la " vierge timide, Hymen, orne tes tempes " des fleurs parfumées de la marjolaine; " prends ton voile éclatant des couleurs de " l'aurore, attache le jaune brodequin à ton " pied de neige. Viens fouler ces tapis au " son de ta voix harmonieuse, et secoue " dans ta main la torche à la chevelure " d'or.

" Ouvrez les portes de la chambre nup- " tiale, la vierge s'avance! La pudeur ra- " lentit ses pas; elle pleure en quittant la " maison paternelle. Viens, nouvelle épouse, " un mari fidèle se veut reposer sur ton " sein.

" Franchis de tes pieds ornés de bande- " lettes d'or, le seuil éclatant de la demeure " de ton époux. Matrones, rassurez la vierge " timide. Couple heureux, on comptera plu- " tôt les grains de sable de la mer Erythrée, " que le nombre de vos caresses!

" Que des enfans plus beaux que le jour " sortent de ce fécond hyménée. Je veux " voir un jeune Eudore suspendu au sein

" de Cymodocée, tendre ses foibles mains à " sa mère, et sourire doucement au guerrier " qui lui donna le jour!

" Mais, ô vierges, cessons nos chants " d'Hyménée! Vertueux époux, vivez long-" temps! Amis, retirons-nous, cessons nos " chants d'Hyménée."

Ainsi les deux religions se réunissoient pour célébrer l'union d'un couple qui sembloit heureux, à l'instant même où les plus grands périls menaçoient sa tête. A peine les chants d'allégresse avoient cessé, que l'on entend retentir le pas régulier des soldats, et le bruit des armes. Une rumeur confuse s'élève dans les airs, des hommes farouches entrent dans l'asile de la paix, le fer et la flamme à la main. La foule épouvantée se précipite par toutes les portes de l'église. Etouffés dans les étroits passages de la nef et des vestibules, les femmes, les enfans, les vieillards poussent des cris lamentables; tout fuit, tout se disperse. Cyrille, revêtu de ses habits pontificaux, et tranquille devant le Saint des Saints, est arrêté à l'autel. Un centurion chargé des ordres d'Hiéroclès, cherche Cy-

mydonée, la reconnoît au milieu de la foule, et veut porter sur elle une main profane. A l'instant, Eudore, cet agneau paisible, devient un lion rugissant. Il se précipite, sur le centurion, lui arrache son épée, la brise, et saisissant dans ses bras la fille de Démodocus, il l'emporte à travers les ombres. Le centurion désarmé, appelle ses soldats et poursuit le fils de Lasthénès. Eudore redoublant de vitesse, touche déjà la tombe de Léonidas; mais il entend derrière lui la marche précipitée des satellites d'Hiéroclès. Ses forces épuisées trompent son amour; il ne peut plus porter son fardeau, il dépose son épouse derrière le monument sacré. Auprès du tombeau s'élevoit le trophée d'armes des guerriers des Thermopyles. Eudore saisit la lance du roi de Lacédémone: les soldats arrivent. Prêts à s'élancer sur le Chrétien, ils croient voir, à la lueur de leurs torches, l'ombre magnanime de Léonidas, qui d'une main tient sa lance, et de l'autre embrasse son sépulcre. Les yeux du fils de Lasthénès étincellent; il secoue dans la nuit sa noire chevelure; le fer de sa lance brise et renvoie en mille éclairs la lueur des flambeaux: moins terrible parut

aux Perses Léonidas lui-même, dans cette nuit où, pénétrant jusqu'à la tente de Xerxès, il remplit de meurtre et d'épouvante le camp des Barbares. O surprise! Plusieurs soldats reconnoissent leur général.

" Romains, s'écrie Eudore, c'est mon épouse que vous me voulez ravir; mais vous ne me l'arracherez qu'avec la vie! "

Touchés par la voix de leur ancien commandant d'armes, effrayés de son air terrible, les soldats s'arrêtent. Quand une troupe rustique est entrée dans un champ de blé nouveau, les frêles épis tombent sans effort sous la faucille; mais arrivés au pied d'un chêne qui s'élève au milieu des gerbes, les moissonneurs admirent l'arbre puissant que pourroient seules abattre ou la tempête, ou la cognée: ainsi, après avoir dispersé la foule des Chrétiens, les soldats s'arrêtent devant le fils de Lasthénès. En vain le lâche centurion leur ordonne d'avancer: ils semblent attachés sur le sol par un charme. Dieu leur inspiroit secrètement cet effroi. Il fait plus: il ordonne à l'Ange, protecteur du fils de Lasthénès, de se dévoiler aux yeux de la cohorte. La

foudre gronde dans les cieux, l'Ange paroît au côté d'Eudore, sous la forme d'un guerrier couvert d'armes étincelantes; les soldats jettent leurs boucliers sur leurs dos, et s'enfuient dans les ténèbres, au milieu de la grêle et des éclairs. Eudore profite de cet instant: il enlève de nouveau sa bien-aimée. Suspendue au cou d'Eudore, Cymodocée presse dans ses bras la tête sacrée de son époux: la vigne s'attache avec moins de grâce au peuplier qui la soutient, la flamme embrasse avec moins de vivacité le tronc du pin qu'elle dévore, la voile est repliée moins étroitement autour du mât pendant la tempête. Le fils de Lasthénès, chargé de son trésor, arrive bientôt chez son père; et du moins, pour un moment, met à l'abri la vierge qui vient de lui consacrer ses jours.

En proie au Démon de la jalousie, Hiéroclès s'étoit porté à cette violence contre les Chrétiens, dans l'espoir de ravir Cymodocée à Eudore, avant qu'elle eût prononcé les mots qui l'engageoient à son époux; mais ses satellites arrivèrent trop tard, et le courage d'Eudore sauva l'innocente cati-

chumène. Le messager que le fils de Lasthénès avoit envoyé à Constantin, revint à Lacédémone, la nuit même de ce scandale. Il apporta des nouvelles à la fois heureuses et inquiétantes. Dioclétien avoit encore pris un de ces partis modérés, convenables à son caractère. Sur le faux rapport envoyé par Hiéroclès, l'Empereur avoit ordonné de surveiller les prêtres, et de disperser les assemblées secrètes; mais, éclairé par Constantin, il n'avoit pu croire qu'Eudore se fût mis à la tête des rebelles, et il se contentoit de le rappeler à Rome. Constantin ajoutoit dans sa lettre:

"Venez donc auprès de moi; nous aurons besoin de votre secours. J'envoie Dorothé à Jérusalem, afin de prévenir ma mère du sort qui menace les Fidèles. Il doit toucher à Athènes. Si vous choisissez le Pyrée pour vous embarquer, vous pourriez apprendre, de la bouche de votre ancien ami, des choses importantes."

La galère de Dorothé venoit en effet d'arriver au port de Phalère. La famille de Lasthénès et celle de Démodocus délibèrent sur le parti qui leur reste à prendre.

" Cymodocée, dit Eudore, ne peut demeurer dans la Grèce après mon départ, sans être exposée aux violence d'Hiéroclès; elle ne peut me suivre à Rome, puisqu'elle n'est pas encore mon épouse. Il s'offre une circonstance favourable; Dorothé pourroit conduire Cymodocée à Jérusalem. Sous la protection de l'épouse de Constance, elle achèveroit de s'instruire des vérités du salut. Aussitôt que l'Empereur m'en accorderoit la grâce, j'irois au tombeau de Jésus-Christ, réclamer la foi que la fille de Démodocus m'a jurée."

Les deux familles regardèrent ce dessein comme une inspiration du ciel: ainsi lorsque les marins ont embarqué sur leur galère cet oiseau belliqueux et rustique, qui réveille au matin les laboureurs; si, pendant la nuit, au travers des sifflemens d'une tempête il fait entendre son cri guerrier et villageois, je ne sais quel doux regret de la patrie pénètre avec un rayon d'espérance dans le cœur du matelot réjoui: il bénit la voix qui rappelant au milieu des mers la vie pastorale semble promettre une terre prochaine. Démodocus lui-même

est rassuré par le projet d'Eudore; sans songer à une séparation douloureuse, il ne voit, au premier moment, qu'un moyen de sauver sa fille chérie: il l'auroit voulu suivre aux extrémités de la terre, mais son âge et ses fonctions de pontife l'enchaînoient au sol de la Grèce.

" Eh bien, dit Lasthénès, que la volonté de Dieu s'accomplisse! Démodocus conduira Cymodocée à Athènes; Eudore s'y rendra de son côté. Les deux époux s'embarqueront au même moment et au même port, l'un pour Rome, l'autre pour la Syrie. O mes enfans, le temps des épreuves est de peu de durée, et passe comme un courier rapide! Soyez chrétiens, et l'amour vous restera avec le ciel."

Le départ fut fixé au jour suivant, dans la crainte de quelque nouvelle fureur du proconsul. Avant de quitter Lacédémone, Eudore écrivit à Cyrille, qu'il ne put voir dans les prisons. Le confesseur, accoutumé aux chaînes, envoya du fond de son cachot sa bénédiction au couple persécuté. Jeunes époux, vous espériez encore le bonheur sur la terre, et déjà le chœur des vierges et des

martyrs commençoit pour vous dans le ciel les cantiques d'une union plus durable, et d'une félicité sans fin!

FIN DU LIVRE QUATORZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE QUINZIÈME.

ATHÈNES. Adieux de Cymodocée, d'Eudore et de Démodocus. Cymodocée s'embarque avec Dorothé pour Joppé. Eudore s'embarque en même temps pour Ostie. La Mère du Sauveur envoie Gabriel à l'Ange des mers. Eudore arrive à Rome. Il trouve le sénat prêt à se rassembler pour prononcer sur le sort des Chrétiens. Il est choisi pour plaider leur cause. Hiérocles arrive à Rome: les sophistes le chargent de défendre leur secte et d'accuser les Chrétiens. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler au sénat en faveur des anciens dieux de la patrie.

LIVRE XV.

Monté sur un coursier de Thessalie, et suivi d'un seul serviteur, le fils de Lasthénès avoit quitté Lacédémone; il marchoit vers Argos, par le chemin de la montagne. La religion et l'amour remplissoient son âme de résolutions généreuses. Dieu qui vouloit l'élever au plus haut degré de la gloire, le conduisoit à ces grands spectacles qui nous apprennent à mépriser les choses de la terre. Eudore, errant sur des sommets arides, foulait le patrimoine du Roi des Rois. Pendant trois soleils il presse les flancs de son coursier, et vient se reposer un moment dans Argos. Tous ces lieux encore remplis des noms d'Hercule, de Pélops, de Clytemnestre, d'Iphigénie, n'offroient que des débris silencieux. Il voit ensuite les portes solitaires de Mycènes, et la tombe ignorée d'Agamemnon: il ne cherche à Corinthe

que les monumens où l'Apôtre fit entendre sa voix. En traversant l'Isthme dépeuplé, il se rappelle ces jeux chantés par Pindare, qui participoient en quelque sorte de l'éclat et de la toute-puissance des dieux; il cherche à Mégare les foyers de son aïeule qui recueillit les cendres de Phocion. Tout étoit désert à Eleusis; et dans le canal de Salamine, une seule barque de pêcheur étoit attachée aux pierres d'un môle détruit. Mais lorsque suivant la Voie Sacrée, le fils de Lasthénes eut gravi le mont Pœcile, et que la plaine de l'Attique s'offrit à ses regards, il s'arrêta saisi d'admiration et de surprise. La Citadelle d'Athènes, élégamment découpée dans la forme d'un piédestal, portoit au ciel le temple de Minerve et les Propylées. La ville s'étendoit à sa base, et laissoit voir les colonnes confuses de mille autres monumens. Le mont Hymette faisoit le fond du tableau, et un bois d'olivier servoit de ceinture à la cité de Minerve.

Eudore traverse le Céphise, qui coule dans ce bois sacré; il demande la route des jardins d'Académie: des tombeaux lui traçoient le chemin de cette retraite de la phi-

losophie. Il reconnoît les pierres funèbres de Thrasybule, de Conon, de Timothée; il salue les sépulcres de ces jeunes hommes, morts pour la patrie dans la guerre du Péloponèse: Périclès, qui compara Athènes privée de sa jeunesse à l'année dépouillée de son printemps, repose lui-même au milieu de ces fleurs moissonnées.

La statue de l'Amour annonce au fils de Lasthénès l'entrée des jardins de Platon. Adrien, en rendant à l'Académie son ancienne splendeur, n'avoit fait qu'ouvrir un asile aux songes de l'esprit humain. Quiconque étoit parvenu au grade de sophiste, sembloit avoir acquis le privilége de l'insolence et de l'erreur. Le Cynique, à peine couvert d'une petite chlamyde sale et déchirée, insultoit avec son bâton et sa besace au Platonicien, enveloppé dans un large manteau de pourpre: le Stoïcien vêtu d'une longue robe noire, déclaroit la guerre à l'Epicurien couronné de fleurs. De toutes parts retentissoient les cris de l'école, que les Athéniens appeloient le chant des Cygnes et des Sirènes; et les promenades qu'avoit immortalisées un génie divin, étoient aban-

données aux plus imposteurs, comme aux plus inutiles des hommes.

Eudore cherchoit dans ces lieux le premier officier du palais de l'Empereur; il en ne put détourner d'un mouvement de mépris, lorsqu'il traversa les groupes des sophistes qui le prenoient pour un adepte; désirant l'attirer à leurs systèmes, ils lui proposoient la sagesse dans le langage de la folie. Il pénètre enfin jusqu'à Dorothé; ce vertueux Chrétien se promenoit au fond d'une allée de platanes, que bordoit un canal limpide. Il étoit environné d'une troupe de jeunes gens déjà célèbres par leurs talens ou par leur naissance. On remarquoit auprès de lui Grégoire de Nazianze, animé d'un souffle poétique; Jean, nouveau Démosthène, que son éloquence prématurée avoit fait nommer bouche d'or; Basile et Grégoire de Nysse son frère: ceux-ci montroient un penchant décidé vers la religion qu'avoient professée Justin le philosophe, et Denys l'aréopagite. Julien, au contraire, neveu de Constantin, s'attachoit à Lampridius, ennemi déclaré du culte évangélique; des habitudes bizarres et des mouvemens convulsifs décé-

loient dans le jeune prince une sorte de déréglement de l'esprit et du cœur.

Dorothé eut quelque peine à reconnoître Eudore : le visage du fils de Lasthénès avoit pris cette beauté mâle que donnent le métier des armes et l'exercice des vertus. Ils se retirèrent à l'écart, et Dorothé ouvrit son cœur à l'ami de Constantin.

« J'ai quitté Rome, lui dit-il, à l'arrivée de votre messager. Le mal est encore plus grand que vous ne le croyez peut-être : Galérius l'emporte, et tôt ou tard Dioclétien sera obligé d'abdiquer la pourpre. On veut perdre d'abord les Chrétiens, afin d'ôter à l'Empereur son premier appui : c'est l'ancien projet d'Hiéroclès, aujourd'hui tout-puissant auprès de César. Celui-ci répète sans cesse que le dénombrement ordonné, en découvrant une multitude effrayante d'ennemis des dieux, a révélé le danger de l'Empire : qu'il faut en venir aux mesures les plus sévères, pour réprimer une secte qui menace les autels de la patrie. Pour moi, presque tombé dans la disgrâce de Dioclétien, vous savez quel sujet me conduit en Syrie. Eudore, nos frères malheureux tournent les

yeux vers vous. La gloire que vous vous êtes acquise dans les armes, et surtout votre repentir éclatant, sont l'objet de l'admiration et des discours de tous les Fidèles. Le souverain Pontife vous attend; Constantin vous appelle. Ce prince, environné de délateurs, se soutient à peine à la cour; il a besoin d'un ami tel que vous, qui puisse l'aider de ses conseils, et, s'il le faut, le servir de son bras."

Eudore raconte à son tour à Dorothé les événemens qui s'étoient passés dans la Grèce. Dorothé s'engage avec joie à conduire vers Hélène l'épouse du fils de Lasthénès. Une galère napolitaine, prête à retourner en Italie, se trouvoit au port de Phalère, non loin du vaisseau de Dorothé; Eudore la retient pour son passage. Les deux voyageurs fixent ensuite le moment du départ au troisième jour de la fête des Panathénées. Démodocus arriva pour cette époque fatale, avec la triste Cymodocée; il alla cacher ses pleurs dans la Citadelle où le plus ancien des Prytanes, son parent et son ami, lui donna l'hospitalité.

Le fils de Lasthénès avoit été reçu par le

duche Piste, évêque d'Athènes, qui brilla depuis dans ce concile de Nicée, où l'on vit trois prélats ayant le don des miracles, ressusciter les morts, quarante évêques confesseurs ou martyrs, des prêtres, des philosophes même, enfin les plus grands génies et les hommes les plus vertueux de l'Eglise.

La veille de la double séparation du père et de la fille, de l'épouse et de l'époux, Eudore fit savoir à Cymodocée que tout étoit prêt, et que le lendemain vers le coucher du soleil, il l'iroit chercher sous le portique du temple de Minerve.

L'Ange qui préside au temps, et qui rend les heures à l'éternité à mesure qu'elles s'envolent, laisse enfin échapper de son urne le jour fatal. Le fils de Lasthénès sort de sa demeure, il passe devant l'Aréopage où le Dieu que Paul annonça n'étoit plus inconnu; il monte à la Citadelle, et se trouve le premier au rendez-vous, sous le portique du plus beau temple de l'univers.

Jamais si brillant spectacle n'avoit frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offroit à lui dans toutes ses pompes; le mont Hymète

s'élevoit à l'orient comme revêtu d'une robe d'or; le Pontifique se courboit vers la septentrion pour aller joindre le Parmetta; le mont Icare s'abaissoit au couchant, et laissoit voir derrière lui la cime sacrée du Cythéron; au midi, la mer, le Pyrée, les rivages d'Egine, les côtes d'Epidaure, et dans le lointain, la citadelle de Corinthe, terminoient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux.

Athènes avec tous ses chefs-d'œuvre reposoit au centre de ce bassin superbe; ses marbres polis, et non pas usés par le temps, se peignoient des feux du soleil à son coucher; l'astre du jour, prêt à se plonger dans la mer, frappoit de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve; il faisoit étinceler les boucliers des Perses, suspendus au fronton du portique, et sembloit animer sur la frise les admirables sculptures de Phidias.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées répandoit dans la ville et dans la campagne. Là, de jeunes Canèphores reportoient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées; ici, le Péplus flottoit

encore au mât du vaisseau qui se mouvoit par ressorts ; des chœurs répétoient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton ; les chars roulaient vers le Stade, les citoyens couroient au Lycée, au Pœcile, au Céramique ; la foule se pressoit surtout au théâtre de Bacchus, placé sous la Citadelle ; et la voix des acteurs, qui représentoient une tragédie de Sophocle, montoit par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lasthénès.

Cymodocée parut à son réveil sans tache, à son front virginal, à ses yeux d'azur, à la modestie de son maintien, on l'eût prise pour Minerve elle-même, sortant de son temple, et prête à rentrer dans l'Olympe, après avoir reçu l'encens des mortels.

Eudore, saisi d'admiration et d'amour, fit seul des efforts pour cacher son trouble, afin d'inspirer plus de courage à la fille d'Homère.

" Cymodocée, lui dit-il, comment vous exprimer la reconnoissance et les sentimens de mon cœur ? Vous consentez à quitter pour moi la Grèce, à traverser les mers, à vivre sous des cieux étrangers, loin de votre père, loin de celui que vous avez choisi pour époux,

Ah! si je ne croyois vous ouvrir les cieux et vous conduire à des félicités éternelles, pourrois-je vous demander de pareilles marques d'attachement? Pourrois-je espérer qu'un amour humain vous fît faire des choses si douloureuses?"

"Tu pourrois, repartit Cymodocée en larmes, me demander mon repos et ma vie: le bonheur de faire quelque chose pour toi me paieroit de tous mes sacrifices. Si je t'aimois seulement comme mon époux, rien encore ne me seroit impossible. Que dois-je donc faire à présent que ta religion m'apprend à t'aimer pour le ciel et pour Dieu même? Je ne pleure pas sur moi, mais sur les chagrins de mon père, et sur les dangers que tu vas courir."

"O la plus belle des filles de la nouvelle Sion, répondit Eudore, ne craignez point les périls qui peuvent menacer ma tête: priez pour moi: Dieu exaucera les vœux d'une âme aussi pure. La mort même, ô Cymodocée, n'est point un mal, quand elle nous rencontre accompagnés de la vertu! D'ailleurs des destinées tranquilles et ignorées ne nous mettent point à l'abri de ses traits: elle nous sur-

prend dans la couche de nos aïeux, comme sur une terre étrangère. Voyez ces cigognes, qui s'élèvent en ce moment des bords de l'Ilissus; elles s'envolent tous les ans aux rives de Cyrène, elles reviennent tous les ans aux champs d'Erechthée; mais combien de fois ont-elles retrouvé déserte la maison qu'elles avoient laissée florissante! Combien de fois ont-elles cherché en vain le toit même où elles avoient accoutumé de bâtir leurs nids?

Pardonne, dit Cymodocée, pardonne ces frayeurs à une jeune fille, élevée par des dieux moins sévères, et qui permettent les larmes aux amans près de se quitter!"

A ces mots, Cymodocée étouffant ses pleurs, se couvrit le visage de son voile. Eudore prit dans ses mains les mains de son épouse, il les pressa chastement sur ses lèvres et sur son cœur.

Cymodocée, dit-il, bonheur et gloire de ma vie, que la douleur ne vous fasse pas blasphémer une religion divine. Oubliez ces dieux qui ne vous offroient aucune ressource contre les tribulations du cœur. Fille d'Homère, mon Dieu est le Dieu des âmes

tendres, l'ami de ceux qui pleurent, le consolateur des affligés, c'est lui qui entend dans le buisson la voix du petit oiseau, et qui mesure le vent pour la brebis tondue. Loin de vouloir vous priver de vos larmes, il les bénit; il vous en tiendra compte quand il vous visitera à votre dernière heure, puisque vous les versez pour lui et pour votre époux."

A ces dernières paroles, la voix d'Eudore s'altéra; les larmes gagnèrent son cœur, et s'échappèrent malgré lui de ses yeux. Cymodocée se découvre le visage: elle aperçoit le noble figure du guerrier, inondée des pleurs qui descendoient le long de ses joues brunies. La gravité de cette douleur chrétienne, ce combat de la religion et de la nature, donnoient au fils de Lathénès une incomparable beauté. Par un mouvement involontaire, la fille de Démodocus alloit tomber aux genoux d'Eudore; il la retient entre ses bras, il la presse tendrement sur son cœur; tous les deux demeurent ravis dans une sainte et douce extase; tels parurent sans doute à l'entrée de la tente de Laban, Rachel et Jacob se disant un

triste adieu : le fils d'Isaac étoit obligé de garder les troupeaux durant sept nouvelles années, pour obtenir son épouse.

Démodocus sortit alors des hôtelleries du temple ; oubliant qu'il avoit consenti au départ de sa fille, les chagrins de son cœur s'exhalent aussitôt en plaintes amères.

« Comment, s'écrie-t-il, as-tu la barbarie d'arracher une fille à son père ? Du moins, si ma Cymodocée étoit ton épouse, si vous me laissiez l'un et l'autre un aimable enfant qui pût sourire à ma douleur, et de ses mains innocentes se jouer avec mes cheveux blancs ! Mais loin de toi, loin de moi, nous un sort inhospitalier, errante sur une mer où des pirates barbares... oh ! si ma fille alloit tomber entre leurs mains ! S'il lui falloit servir un maître cruel, préparer son repas et son lit ! Que la terre me cache dans son sein avant que j'éprouve un pareil malheur ! Les Chrétiens ont-ils donc un cœur plus dur que les rochers ? Leur Dieu est-il donc inexorable ? »

Cymodocée avoit volé dans les bras de son père, et mêloit ses larmes à celles du vieillard. Eudore écoutoit les reproches de

Démodocus avec une fermeté qui n'avoit rien de dur, et une affliction qui n'avoit rien de foible.

" Mon père, répondit-t-il, permettez que je vous donne ce nom, car votre Cymodocée est déjà mon épouse aux yeux de l'Eternel; je ne l'arrache point de force à vos embrassemens; elle est libre de suivre ou de rejeter ma religion; mon Dieu ne veut point obtenir les cœurs par contrainte: si cela doit vous coûter à tous deux trop de regrets et de pleurs, demeurez ensemble dans la Grèce. Puisse le ciel répandre sur vous ses faveurs! Pour moi, j'accomplirai ma destinée. Mais, Démodocus, si votre fille m'aime, si vous croyez que je la puisse rendre heureuse, si vous craignez pour elle les persécutions d'Hiéroclès, supportez une séparation qui, je l'espère, ne sera point de longue durée, et qui met Cymodocée à l'abri des plus grands malheurs. Démodocus, Dieu dispose de nous comme il lui plaît: notre devoir est de nous soumettre à sa volonté suprême."

" O mon fils, répartit Démodocus, excuse ma douleur; je le sens, je suis injuste: tu

ne mérites pas les reproches que je te fais ; tu sauves au contraire ma Cymodocée des persécutions d'un impie ; tu la mets sous la protection d'une princesse magnanime ; tu lui apportes de grands biens et un nom illustre. Mais comment rester seul dans la Grèce ? Oh, que ne suis-je libre de quitter les sacrifices que les peuples ont confiés à mes soins ! Que n'ai-je l'âge où je parcourois les villes et les pays étrangers, pour apprendre à connoître les hommes ! Comme je suivrois ma Cymodocée ! Hélas, je ne te verrai donc plus danser avec les vierges sur le sommet de l'Ithome ! Rose de Messénie, je te chercherai en vain dans les bois du temple ! Cymodocée, je n'entendrai plus ta douce voix retentir dans les chœurs des sacrifices ; tu ne me présenteras plus l'orge nouvelle ou le couteau sacré ; je contemplerai, suspendue à l'autel, ta lyre couverte de poussière, et ses cordes brisées ; mes yeux pleins de larmes verront se dessécher aux pieds de la statue d'Homère les couronnes de fleurs qu'embellissoit ta chevelure. Hélas, j'avois compté sur toi pour me fermer les yeux ; je mourrai donc sans pouvoir te

bénir, quittant la vie? Le lit où j'exhalerai mon dernier soupir, sera solitaire; car, ma fille, je n'espère plus te revoir; j'entends le vieux Nocher qui m'appelle; à mon âge il ne faut pas compter sur les jours; lorsque la graine de la plante est mûre et séchée, elle devient légère, et le moindre vent l'emporte."

Comme le prêtre d'Homère prononçoit ces mots, des applaudissemens font retentir le théâtre de Bacchus; l'acteur qui représentoit Œdipe à Colonne élève la voix, et ces paroles viennent frapper les oreilles d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée:

" O Thésée, unissez dans mes mains vos " mains à celles de ma fille! Promettez-moi " de servir de père à ma chère Antigone!"

" Je le promets, s'écria Eudore, appliquant à ses destinées les vers du poëte."

" Elle est donc à toi, dit Démodocus en lui tendant les bras!"

Eudore s'y précipite, le vieillard presse ses deux enfans contre son cœur: ainsi l'on voit un saule creusé par les ans, dont le

sein entr'ouvert porte quelques fleurs de la prairie; l'arbre étend son ombrage antique sur ces jeunes trésors, et semble n'implorer que pour eux le zéphyr et la rosée; mais bientôt un brûlant orage renverse et le saule, et les fleurs, aimables enfans de la terre.

La lune parut à l'horizon; son front d'argent se couronnoit des rayons d'or du soleil, dont le disque élargi s'enfonçoit dans les flots. C'étoit l'heure qui ramène aux nautoniers le vent favorable pour sortir du port de l'Attique. Les chars et les esclaves de Démodocus l'attendoient au bas de la Citadelle, à l'entrée de la rue des Trépieds. Il fallut descendre, il fallut se soumettre à sa destinée; les chars entraînent les trois infortunés qui n'avoient plus la force de gémir. Ils ont bientôt passé la porte du Pyrée, les tombeaux d'Antiope, de Ménandre et d'Euripide; ils tournent vers le temple ruiné de Cérès, et après avoir traversé le champ d'Aristide, ils touchent au port de Phalère. Le vent venoit de se lever, les flots légèrement agités battoient le rivage, les galères déployoient leurs voiles, on enten-

doit le cri des matelots qui levoient l'ancre avec de grands efforts. Dorothé attendoit les passagers sur la grève, et les barques des vaisseaux étoient déjà prêtes à les recevoir. Eudore, Démodocus et Cymodocée descendent des chars arrêtés au bord des vagues. Le prêtre d'Homère ne pouvoit plus se soutenir, ses genoux se déroboient sous lui. Il disoit à sa fille d'une voix éteinte :

" Ce port me sera funeste comme au père de Thésée : je ne verrai point revenir ta voile blanche !"

Le fils de Lasthénès et le jeune catéchumène s'inclinent devant Démodocus et lui demandent sa dernière bénédiction : un pied dans la mer et le visage tourné vers la rive, ils avoient l'air d'offrir un sacrifice expiatoire, à la manière antique. Démodocus lève les mains, et bénit ses deux enfans du fond de son cœur, mais sans pouvoir prononcer une parole. Eudore soutient Cymodocée, et lui remet un écrit pour la pieuse Hélène ; ensuite, imprimant avec respect le baiser des adieux sur le front de la vierge éplorée :

" Mon épouse, lui dit-il, devenez bientôt

chrétienne ; souvenez-vous d'Eudore, et quand du haut de la Tour du troupeau la fille de Jérusalem jette quelquefois un regard sur la mer qui nous sépare."

"Mon père, dit Cymodocée d'une voix entrecoupée par les sanglots, mon tendre père, vivez pour moi, je tâcherai de vivre pour vous. O Eudore, vous reverrai-je un jour ; reverrai-je mon père ?"

Alors Eudore inspiré :

"Oui, nous nous reverrons pour ne nous quitter jamais !"

Les mariniers enlèvent Cymodocée, les esclaves entraînent Démodocus, Eudore se jette dans la barque qui le transporte à son vaisseau. La flotte sort de Phalère, les matelots couronnés de fleurs font blanchir la mer sous l'effort des rames ; ils invoquent les Néréides, et Palémon, et Thétis, et saluent en s'éloignant la tombe sacrée de Thémistocle.

Le vaisseau de Cymodocée prend sa course vers l'orient, et celui du fils de Lasthénès tourne la proue vers l'Italie.

La divine mère du Sauveur veilloit sur les

jours de l'innocente pélerine : elle envoie Gabriel à l'Ange des mers, afin de lui commander de ne laisser souffler que la plus douce haleine des vents. Aussitôt Gabriel, après avoir détaché de ses épaules ses ailes blanches, bordées d'or se plonge du ciel dans les flots.

Aux sources de l'océan, sous des grottes profondes, toujours retentissantes du bruit des vagues, habite l'Ange sévère qui veille aux mouvemens de l'abîme. Pour l'instruire de ses devoirs, la Sagesse le prit avec elle lorsqu'à la naissance des temps elle se promena sous la mer. Ce fut lui qui, par l'ordre de Dieu, ouvrit au Déluge les cataractes du ciel ; c'est lui qui, dans les derniers jours du monde, doit une seconde fois rouler les flots sur le sommet des montagnes. Placé au berceau de tous les fleuves, il dirige leurs cours, enfle ou fait décroître leurs ondes ; il repousse dans la nuit des pôles, et retient sous des chaînes de glace les brouillards, les nuages et les tempêtes ; il connoît les écueils les plus cachés, les détroits les plus déserts, les terres les plus lointaines, et les découvre tour à tour au génie de l'homme ; il voit d'un re-

gaud, et les tristes régions du nord, et les brillans climats des tropiques; deux fois par jour il soulève les écluses de l'océan, et rétablissant avec sa main l'équilibre du globe, à chaque équinoxe il ramène la terre dans les feux obliques du soleil.

Gabriel pénètre dans le sein des mers; des nations entières, et des continens inconnus dorment engloutis dans le gouffre des ondes. Combien de monstres divers que ne verra jamais l'œil des mortels! Quel puissant rayon de vie jusque dans ces profondeurs ténébreuses! Mais aussi, que de débris et de naufrages! Gabriel plaint les hommes, et admire la puissance divine. Bientôt il aperçoit l'Ange des mers attentif, à quelques grandes révélations des cieux; assis sur un trône de cristal, il tenoit à la main un frein d'or; sa chevelure verte descendoit humide sur ses épaules, et une écharpe d'azur enveloppoit ses formes divines. Gabriel le salue avec majesté.

"Esprit redoutable, lui dit-il, ô mon "frère, le pouvoir que l'Eternel vous a con"fié, montre assez le haut rang que vous "occupez dans les hiérarchies célestes! Quel "monde nouveau! Quelle intelligence su

" blime! Que vous êtes heureux de connoître " ces merveilleux secrets!"

" Divin messager, répondit l'Ange des " mers, quel que soit le sujet qui vous amène, " je reçois avec joie un hôte tel que vous. " Pour mieux admirer la puissance de notre " maître, il faudroit l'avoir vu comme moi, " poser les fondemens de cet empire : j'étois " présent quand il divisa en deux parts les " eaux de l'abîme ; je le vis assujettir les flots " aux mouvemens des astres, et lier le des- " tin de l'océan à celui de la lune et du so- " leil ; il couvrit Léviathan d'une cuirasse " de fer, et l'envoya se jouer dans ces gouf- " fres ; il planta des forêts de corail sous les " ondes ; il les peupla de poissons et d'oi- " seaux ; il fit sortir des îles riantes du sein " d'un élément furieux ; il régla le cours des " vents ; il soumit les orages à des lois ; et " s'arrêtant sur le rivage, il dit à la mer : " Tu " n'iras pas plus loin, et tu briseras ici l'or- " gueil de tes flots." Illustre serviteur de " Marie, hâtez-vous de m'apprendre quel " ordre souverain vous a fait descendre dans " ces grottes mobiles. Les temps sont-ils ac- " complis ? Faut-il rasembler les nuages ?

" Faut-il rompre les digues de l'océan à
" Abandonnant l'univers au chaos, dois-je
" remonter avec vous dans les cieux ?"

" Je vous apporte un message de paix, dit
" Gabriel avec un sourire : l'homme est tou-
" jours l'objet des complaisances de l'Eternel ;
" la Croix va triompher sur la terre ; Satan va
" rentrer dans l'Enfer. Marie vous ordonne
" de conduire aux ports ces deux époux que
" vous voyez s'éloigner des bords de la Grèce.
" Ne laissez souffler sur les ondes que la plus
" douce haleine des vents."

" Qu'il soit fait selon la volonté de l'Etoile
" des mers, dit-on, s'inclinant respectueuse-
" ment l'Ange qui gouverne les tempêtes !
" Puisse Satan être bientôt renfermé dans les
" lieux de son supplice : souvent il trouble
" mon repos, et déchaîne malgré moi les
" orages !"

En prononçant ces mots le puissant Esprit choisit les vents doux et parfumés qui caressent les rivages de l'Inde et de l'océan Pacifique ; il les dirige dans les voiles d'Eudore et de Cymodocée, et fait avancer les deux galères, par un même souffle, à deux ports opposés.

favorisé de cette bénigne influence du ciel, Eudore touche bientôt au rivage d'Ostie. Il vole à Rome. Constantin l'embrasse avec tendresse, et lui fait le récit des malheurs de l'Eglise et des intrigues de la cour.

Le sénat étoit convoqué pour délibérer sur le sort des Fidèles. Rome reposoit dans l'attente et dans la terreur. Toutefois Dioclétien, par un dernier acte de justice, en cédant aux violences de Galérius, avoit voulu que les Chrétiens eussent un défenseur au sénat. Les prêtres les plus illustres de la capitale de l'Empire, s'occupoient dans ce moment du choix d'un orateur digne de plaider la cause de la Croix. Le concile que présidoit Marcellin, étoit assemblé à la lueur des lampes dans les catacombes : ces Pères, assis sur les tombeaux des martyrs, ressembloient à de vieux guerriers délibérant sur le champ de bataille, ou à des rois blessés en défendant leurs peuples. Il n'y avoit pas un de ces confesseurs qui ne portât sur ses membres les marques d'une glorieuse persécution : l'un avoit perdu l'usage de ses mains, l'autre ne voyoit plus la lumière des

cieux ; la langue de celui-ci avoit été coupée, mais le cœur lui restoit pour louer l'Eternel ; celui-là se montroit tout mutilé par le bûcher, comme une victime à demi dévorée des feux du sacrifice. Les saints vieillards ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un défenseur : aucun d'eux n'étoit éloquent que par ses vertus, et chacun craignoit de compromettre le sort des Fidèles. Le pontife de Rome proposa de s'en référer à la décision du ciel. On place le saint Evangile sur le sépulcre du martyr qui servoit d'autel. Les Pères se mettent en prières, et demandent à Dieu d'indiquer, par quelques versets des Ecritures, le défenseur agréable à ses yeux. Dieu qui leur avoit inspiré cette pensée, fait descendre aussitôt l'Ange chargé d'inscrire les décrets éternels dans le Livre de vie. L'Esprit céleste, enveloppé d'un nuage, marque au milieu de la Bible les décrets demandés. Les Pères se lèvent ; Marcellin ouvre la loi des Chrétiens ; il lit ces paroles des Machabées :

" Il se revêtit de la cuirasse comme un " géant, il se couvrit de ses armes ; dans les

" combats, et son épée étoit la protection de
" tout le camp."

Mantellin surpris, ferme et rouvre une seconde fois le livre prophétique ; il y trouve ces mots :

" Son souvenir sera doux comme un con-
" cert de musique dans un festin délicieux.
" Il a été destiné divinement pour faire ren-
" trer le peuple dans la pénitence."

Enfin le souverain pontife consulte une troisième fois l'oracle d'Israël ; tous les pères sont frappés de ce passage des Cantiques :

" Je me suis couvert d'un sac en jeûnant :
" J'ai pris pour mon vêtement un cilice."

Aussitôt une voix (on ne sait quelle voix) prononça le nom d'Eudore ! Les vieux martyrs, subitement éclairés, font retentir d'un Hosanna prolongé les voûtes des Catacombes. Ils relisent le texte sacré. Saisis d'étonnement, ils voient avec quelle justesse tous les mots s'appliquent au fils de Lasthénès. Cha-

cun admire les conseils du Très-Haut. Chacun reconnoît combien ce choix est saint et désirable. La renommée du jeune orateur, sa pénitence exemplaire, sa faveur à la cour, son habitude de parler devant les princes, les charges dont il a été revêtu, l'amitié dont Constantin l'honore, tout justifie l'arrêt du ciel. On se hâte de lui porter les vœux des Pères. Eudore s'humilie dans la poudre; il cherche à se soustraire à cet honneur si sublime, à ce fardeau si pesant! On lui montre les passages de l'Ecriture: il se soumet. Il se retire aussitôt parmi les tombeaux des Saints, et se prépare par des veilles, des prières et des larmes, à plaider la plus grande cause qui fut jamais portée au tribunal des humains.

Tandis qu'il ne songe qu'à remplir dignement l'effrayante mission dont il est chargé, Hiéroclès arrivoit à Rome, soutenu de toutes les Puissances de l'enfer. Cet ennemi de Dieu avoit appris avec désespoir le mauvais succès de ses violences à Lacédémone, la fuite de Cymodocée et le départ d'Eudore pour l'Italie. Les ordres modérés qu'il reçut en même temps de Dioclétien, lui firent comprendre

que ses calomnies n'avoient pas réussi complétement à la cour. Il avoit cru renverser un rival; et ce rival étoit simplement rappelé sous l'œil vigilant du chef de l'Empire. Il tremble que le fils de Lasthénès ne parvienne à le perdre dans l'esprit de Dioclétien. Afin de prévenir quelque disgrâce soudaine, il se détermine à voler auprès de Galérius, qui ne cessoit de le redemander à ses conseils. L'Esprit de ténèbres console en même temps l'apostat.

" Hiéroclès, lui dit-il secrètement, tu seras bientôt assez puissant pour atteindre " Cynthodoce jusque dans les bras d'Hélène. " Cette vierge imprudente, en changeant de " religion, t'offre un espérance nouvelle. " Si tu peux déterminer les princes à persécuter les Chrétiens, ton rival se trouvera " d'abord enveloppé dans le massacre; tu " vaincras ensuite la fille d'Homère par la " crainte des tourmens, ou tu la réclameras " comme une esclave chrétienne échappée à " ton pouvoir."

Le sophiste qui prend ces conseils pour les inspirations de son cœur, s'applaudit de la profondeur de son génie: il ne sait

pas qu'il n'est que l'instrument des projets de Satan contre la Croix. Plein de ces pensées, le proconsul s'étoit précipité des montagnes de l'Arcadie, comme le torrent du Styx qui tombe de ces mêmes montagnes, et qui donne la mort à tous ceux qui boivent de ses eaux. Il passe en Epire, s'embarque au promontoire d'Actium, aborde à Tarente, et ne s'arrête qu'auprès de Galérius, qui profanoit alors à Tusculum les jardins de Cicéron.

César étoit environné dans ce moment des sophistes de l'école, qui se prétendoient aussi persécutés parce qu'on méprisoit leurs opinions. Ils s'agitoient pour être consultés sur la grande question que l'on alloit débattre. Ils se disoient juges naturels de tout ce qui concerne la religion des hommes. Ils avoient supplié Dioclétien de leur donner comme aux Chrétiens un orateur au sénat. L'Empereur, importuné de leur cris, leur avoit accordé leur demande. L'arrivée d'Hiéroclès les remplit de joie. Ils le nomment orateur des sectes philosophiques. Hiéroclès accepte un honneur qui flatte sa vanité, et lui fournit l'occasion de se rendre accusateur des

Chrétiens. L'orgueil d'une raison perverse, et la fureur de l'amour, lui font déjà voir les Fidèles terrassés, et Cymodocée dans ses bras. Galérius, dont il corrompt l'esprit et seconde les projets, lui accorde une protection éclatante, et lui permet de s'exprimer au Capitole avec toute la licence des opinions des faux sages. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler en faveur des anciens dieux de la patrie.

Le jour qui alloit décider du sort de la moitié des habitans de l'Empire, le jour où les destinées du genre humain étoient menacées dans la religion de Jésus-Christ, ce jour si désiré, si craint des Anges, des Démons et des hommes, ce jour se leva. Dès la première blancheur de l'aube, les gardes prétoriennes occcupèrent les avenues du Capitole. Un peuple immense étoit répandu sur le Forum, autour du Temple de Jupiter-Stator, et le long du Tibre jusqu'au théâtre de Marcellus; ceux qui n'avoient pu trouver place étoient montés jusque sur les toits voisins, et sur les arcs de triomphe de Titus et de Sévère. Dioclétien sort de son palais, il s'avance au Capitole par la voie Sacrée, comme

s'il alloit triompher des Marcomans et des Parthes. On avoit peine à la reconnoître : depuis quelque temps, il succomboit sous une maladie de langueur et sous le poids des ennuis que lui donnoit Galérius. En vain le vieillard avoit pris soin de colorer son visage : la pâleur de la mort perçoit à travers cet éclat emprunté, et déjà les traits du néant paroissoient sous le masque à demi tombé de la puissance humaine.

Galérius, environné de tout le faste de l'Asie, suivoit l'Empereur sur un char superbe, traîné par des tigres. Le peuple tremblait, effrayé de la taille gigantesque et de l'air furieux du nouveau Titan. Constantin s'avançoit ensuite, monté sur un cheval léger ; il attiroit les vœux et les regards des soldats et des Chrétiens ; les trois orateurs marchoient après les maîtres du monde. Le pontife de Jupiter, porté par le collége des prêtres, précédé des Aruspices, et suivi du corps des Vestales, saluoit la foule, qui reconnoissoit avec joie l'interprète du culte de Romulus. Hiéroclès, couvert du manteau des Stoïciens, paroissoit dans une litière ; il étoit entouré de Libanius, de Jam-

blique, de Porphyre, et de la troupe des sophistes : le peuple, naturellement ennemi de l'affectation et de la vaine sagesse, lui prodiguoit les railleries et les mépris. Enfin, Eudore se montroit le dernier, vêtu d'un habit de deuil : il marchoit seul, à pied, l'air grave, les yeux baissés, et semblait porter tout le poids des douleurs de l'Eglise. Les Païens reconnoissoient avec étonnement dans ce simple appareil le guerrier dont ils avoient vu les statues triomphales ; les Fideles s'inclinoient avec respect devant leur défenseur ; les vieillards le bénissoient, les femmes le montroient à leurs enfans, tandis qu'à tous les autels de Jésus-Christ les prêtres offroient pour lui le saint sacrifice.

Il y avoit au Capitole une salle appelée la salle Julienne. Auguste l'avoit jadis décorée d'une statue de la Victoire. Là se trouvoient la Colonne milliaire, la Poutre percée des clous sacrés, la Louve de bronze, et les armes de Romulus. Autour des murs étoient suspendus les portraits des consuls, l'équitable Publicola, le généreux Fabricius, Cincinnatus le rustique, Fabius le tempo-

rieur, Paul-Emile, Caton, Marcellus et Cicéron père de la patrie. Ces citoyens magnanimes, sembloient encore siéger au sénat avec les successeurs des Tigellin et des Séjan, comme pour montrer d'un coup d'œil les extrémités du vice et de la vertu, et pour attester les affreux changemens que le temps amène dans les empires.

Ce fut dans cette vaste salle que se réunirent les juges des Chrétiens. Dioclétien monta sur son trône; Galérius s'assit à sa droite, et Constantin à la gauche de l'Empereur; les officiers du palais occupoient, chacun selon son rang, les degrés du trône. Après avoir salué la statue de la Victoire, et renouvelé devant elle le serment de fidélité, les sénateurs se rangèrent sur les bancs autour de la salle; les orateurs se placèrent au milieu d'eux. Le vestibule et la cour du Capitole étoient remplis par les grands, les soldats et le peuple. Dieu permit aux Puissances de l'abîme et aux habitans des tabernacles divins, de se mêler à cette délibération mémorable: aussitôt les Anges et les Démons se répandent dans le sénat, les premiers pour calmer, les seconds pour sou-

lever les passions, ceux-ci pour éclairer les esprits, ceux-là pour les aveugler.

On immola d'abord un taureau blanc à Jupiter, auteur des bons conseils : pendant ce sacrifice Eudore se couvrit la tête, et secoua son manteau qu'avoient souillé quelques gouttes de l'eau lustrale. Dioclétien donne le signal, et Symmaque se lève au milieu des applaudissemens universels : nourri dans les grandes traditions de l'éloquence latine, ces paroles sortirent de sa bouche, comme on voit les flots majestueux d'un fleuve rouler lentement dans une campagne qu'ils embellissent de leurs cours.

FIN DU LIVRE QUINZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE SEIZIÈME.

HARANGUES de Symmaque, d'Hiéroclès et d'Eudore. Dioclétien consent à donner l'édit de persécution, mais il veut que l'on consulte auparavant la Sibylle de Cumes.

LIVRE XVI.

" Très-clément Empereur Dioclétien, et vous, très-heureux prince César Galérius, si jamais vos âmes divines donnèrent une preuve éclatante de leur justice, c'est dans l'affaire importante qui rassemble le très-auguste sénat aux pieds de vos Eternités.

" Proscrirons-nous les adorateurs du nouveau Dieu? Laisserons-nous les Chrétiens jouir en paix du culte de leur divinité? Telle est la question que l'on propose au sénat.

" Que Jupiter, et les autres dieux vengeurs de l'humanité me préservent de faire couler jamais du sang et des larmes! Pourquoi persécuterions-nous des hommes qui remplissent tous les devoirs du citoyen? Les Chrétiens exercent des arts utiles; leurs richesses alimentent le trésor de l'Etat; ils servent avec courage dans nos armées; ils ouvrent souvent dans nos conseils des avis pleins de sens, de justesse et de prudence! D'ailleurs,

ce n'est point par la violence que l'on parviendra au but désiré. L'expérience a démontré que les Chrétiens se multiplient sous le fer des bourreaux. Voulez-vous les gagner à la religion de la patrie? Appelez-les au temple de la Miséricorde et non pas aux autels des Euménides.

" Mais après avoir déclaré ce qui me semble conforme à la raison, je dois, avec la même justice, manifester la crainte que m'inspirent les Chrétiens. C'est le seul reproche que l'on puisse légitimement leur faire: il est certain que nos dieux sont l'objet de leur dérision et quelquefois de leurs insultes. Que de Romains se sont déjà laissés entraîner par des raisonnemens téméraires! Ah, nous parlons d'attaquer une divinité étrangère, songeons plutôt à défendre les nôtres! Rattachons-nous à leur culte par le souvenir de tout ce qu'elles ont fait pour nous. Quand nous serons bien convaincus de la grandeur et de la bonté de nos dieux paternels, nous ne craindrons plus de voir la secte des Chrétiens s'accroître et se grossir des déserteurs de nos temples.

" C'est une vérité reconnue depuis longtemps que Rome a dû l'empire du monde à

sa piété envers les Immortels. Elle a élevé des autels à tous les Génies bienfaisans, à la Petite Fortune, à l'Amour Filial, à la Paix, à la Concorde, à la Justice, à la Liberté, à la Victoire, au dieu Terme, qui, seul, ne se leva point devant Jupiter, dans l'assemblée des dieux. Cette famille divine pourroit-elle déplaire aux Chrétiens? Quel homme oseroit refuser des hommages à de si nobles déités? Voulez-vous remonter plus haut? Vous trouverez les noms mêmes de notre patrie, nos traditions les plus antiques liés à notre religion, et faisant partie de nos sacrifices; vous trouverez le souvenir de cet Age d'or, règne de bonheur et d'innocence, que tous les peuples en vient à l'Ausonie. Y a-t-il rien de plus touchant que ce nom de Latium, donné à la campagne de Laurente, parce qu'elle fut l'asile d'un dieu persécuté? Nos pères, en récompense de leur vertu, reçurent du ciel un cœur hospitalier, et Rome servit de refuge à tous les infortunés bannis. Que d'intéressantes aventures, que de noms illustres attachés à ces migrations des premiers temps du monde, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor! Ah, quand une

forêt couvroit la montagne où s'élève ce Capitole, lorsque des chaumières occupoient la place de ces palais, que ce Tibre si fameux ne portoit encore que le nom inconnu d'Albuna, on ne demandoit point ici si le Dieu d'une obscure nation de la Judée étoit préférable aux dieux de Rome! Pour se convaincre de la puissance de Jupiter, il suffit de considérer la foible origine de cet empire. Quatre petites sources ont formé le torrent du peuple Romain: Albe, le cher pays et le premier amour des Curiaces; les guerriers Latins qui s'unirent aux guerriers d'Enée; les Arcadiens d'Evandre, qui transmirent aux Cincinnatus l'amour des troupeaux et le sang des Hellènes, doux germe de l'éloquence chez les rudes nourrissons d'une louve; enfin, les Sabins qui donnèrent des épouses aux compagnons de Romulus; ces Sabins vêtus de peaux de brebis, conduisant leurs troupeaux avec une lance, vivant de laitage et de miel, et se consacrant à Cérès et à Hercule, l'une de génie, et l'autre le bras du laboureur.

" Ces dieux qui ont opéré tant de mer-

veilles, ces dieux qui ont inspiré Numa, Fabricius et Caton, ces dieux qui protégent les cendres illustres de nos citoyens, ces dieux au milieu desquels brillent aujourd'hui nos Empereurs, sont-ils des divinités sans pouvoir et sans vertus?

" Dioclétien, je suppose que Rome chargée d'années apparoisse tout à coup à vos yeux sous les voûtes de ce Capitole, et qu'elle s'adresse ainsi à votre Eternité:

" Grand prince, ayez égard à cette vieil-
" lesse où ma piété envers les dieux m'a fait
" parvenir. Libre, comme je le suis, je m'en
" tiendrai toujours à la religion de mes ancê-
" tres. Cette religion a mis l'univers sous ma
" loi. Ses sacrifices ont éloigné Annibal de
" mes murailles, et les Gaulois du Capitole.
" Quoi, l'on renverseroit un jour cette statue
" de la Victoire, sans craindre de soulever
" mes légions ensevelies aux champs de
" Zama? N'aurois-je été préservée des
" plus redoutables ennemis, que pour être
" déshonorée par mes enfans dans ma vieil-
" lesse?"

" C'est ainsi, ô puissant Empereur, que

vous parle Rome suppliante. Voyez se lever de leurs tombeaux, sur le chemin d'Appius, ces républicains, vainqueurs des Volsques et des Samnites, dont nous révérons ici des images; ils montent à ce Capitole qu'ils remplirent de dépouilles opimes; ils viennent, couronnés de la branche du chêne, unir leur voix à la voix de la patrie. Ces mânes sacrés n'avoient point rompu leur sommeil de fer, pour la perte de nos mœurs et de nos lois; ils ne s'étoient point réveillés au bruit des proscriptions de Marius, ou des fureurs du Triumvirat; mais la cause du ciel les arrache au cercueil, et ils viennent la plaider devant leurs fils. Romains séduits par la religion nouvelle, comment avez-vous pu changer pour un culte étranger nos belles fêtes et nos pieuses cérémonies!

" Princes, je le répète, nous ne demandons point la persécution des Chrétiens. On dit que le Dieu qu'ils adorent est un Dieu de paix et de justice: nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon; car nous souhaitons, très-pieux Empereur, que les dieux de toutes les religions vous protégent; mais que l'on

cesse d'insulter Jupiter, Dioclétien, Galérius, sénateurs, indulgence pour les Chrétiens, protection pour les dieux de la patrie."

En achevant de prononcer ces mots, Symmaque salue de nouveau la statue de la Victoire, et se rassied au milieu des sénateurs. Les esprits étoient différemment agités : les uns, charmés de la dignité du discours de Symmaque, se rappeloient les jours des Hortensius et des Cicéron ; les autres blâmoient la modération du pontife de Jupiter. Satan n'avoit plus d'espoir que dans Hiéroclès, et cherchoit à détruire l'effet de l'éloquence du grand-prêtre ; les Anges de lumière profitoient au contraire de cette éloquence pour ramener le sénat à des sentimens plus humains. On voyoit s'agiter les casques des guerriers, les toges des sénateurs, les robes et les sceptres des Augures et des Aruspices : on entendoit un murmure confus, signe équivoque du blâme et de la louange. Dans un champ où l'ivraie et d'inutiles fleurs de pourpre et d'azur s'élèvent au milieu du froment d'or, si quelque zéphyr se glisse dans la forêt diaprée, d'abord les plus frêles épis courbent leurs têtes ; bientôt le souffle crois-

sant balance en tumulte les gerbes fécondes et les plantes stériles : tel paroissoit dans le sénat le mouvement de tant d'hommes divers.

Les courtisans regardoient curieusement Dioclétien et Galérius, afin de régler leur opinion sur celle de leurs maîtres : César donnoit des signes d'emportement ; mais le visage d'Auguste étoit impassible.

Hiéroclès se lève : il s'enveloppe dans son manteau, et garde quelque temps un air sévère et pensif. Initié à toutes les ruses de l'éloquence athénienne, armé de tous les sophismes, souple, adroit, railleur, hypocrite, affectant une élocution concise et sentencieuse, parlant d'humanité en demandant le sang de l'innocent, méprisant les leçons du temps et de l'expérience, voulant à travers mille maux conduire le monde au bonheur par des systèmes, esprit faux, s'applaudissant de sa justesse ; tel étoit l'orateur qui parut dans la lice pour attaquer toutes les religions, et surtout celle des Chrétiens. Galérius laissoit un libre cours aux blasphèmes de son ministre : Satan poussoit au mal l'ennemi des Fidèles ; et l'espoir de perdre Eudore animoit l'ennemi de Cymodocée. Le Démon de la

fausse sagesse, sous la figure d'un chef de l'école, nouvellement arrivé d'Alexandrie, se place auprès d'Hiéroclès : celui-ci après un moment de silence, déploie tout à coup ses bras ; il rejette son manteau en arrière, pose les deux mains sur son cœur, s'incline jusqu'au pavé du Capitole en saluant Auguste et César, et prononce ce discours :

« Valérius Dioclétien, fils de Jupiter, Empereur éternel, Auguste, huit fois consul, très-clément, très-divin, très-sage ; Valérius Maximianus, Galérius, fils d'Hercule, fils adoptif de l'Empereur, César éternel et très-heureux, Parthique, triomphateur, acheteur de la science, et vérisime philosophe ; sénat très-vénérable et sacré, vous permettez donc que ma voix se fasse entendre ! Troublé par cet honneur insigne, comment pourrois-je m'exprimer avec assez de force ou de grâce ? Pardonnez à la foiblesse de mon éloquence, en faveur de la vérité qui me fait parler.

« La terre, dans sa fécondité première, enfanta les hommes. Les hommes, par hasard et par nécessité, s'assemblèrent pour leurs besoins communs. La propriété commença :

les violences suivirent; l'homme ne put les réprimer: il inventa les dieux.

" La religion trouvée, les tyrans en profitèrent. L'intérêt multiplia les erreurs; les passions y mêlèrent leurs songes.

" L'homme, oubliant l'origine des dieux, crut bientôt à leur existence. On prit pour le consentement unanime des peuples, ce qui n'étoit que le consentement unanime des passions. Les tyrans, en écrasant les hommes, eurent soin de faire élever des temples à la piété, et à la miséricorde, afin que les infortunés crussent aussi qu'il y avoit des dieux.

" Le prêtre, d'abord trompeur, ensuite trompé, se passionna pour son idole; le jeune homme, pour les grâces divinisées de sa maîtresse; le malheureux, pour les simulacres de sa douleur: de là, le fanatisme, le plus grand des maux qui ait affligé l'espèce humaine.

" Ce monstre, portant un flambeau, parcourut les trois régions de la terre. Il brûla, par la main des Mages, les temples de Memphis et d'Athènes. Il alluma la guerre sacrée qui livra la Grèce à Philipe. Bientôt, si une telle secte odieuse venoit à s'étendre, de nos jours même, et malgré l'accroissement

des lumières, on verroit l'univers plongé dans un abîme de malheurs!

" C'est ici, princes, que je tâcherai de peindre les maux que le fanatisme a faits aux hommes, en vous dévoilant l'origine et les progrès de la religion la plus ridicule et la plus horrible que la corruption des peuples ait engendrée.

" Que ne m'est-il permis d'ensevelir dans un profond oubli ces honteuses turpitudes! Mais je suis appelé à la défense de la vérité: il faut sauver mon Empereur, il faut éclairer le monde. Je sais que j'expose mes jours au ressentiment d'une faction dangereuse. Qu'importe: un ami de la sagesse doit fermer son cœur à toute crainte comme à toute pitié, quand il s'agit du bonheur de ses frères et des droits sacrés de l'humanité.

" Vous connoissez ce peuple que sa lèpre et ses déserts séparent du genre humain, ce peuple odieux qu'extermina le divin Titus.

" Un certain fourbe, appelé Moïse, par une suite de crimes et de prestiges grossiers, délivra ce peuple de la servitude. Il le conduisit au milieu des sables de l'Arabie; il lui

promettoit au nom du dieu Jéhova, une terre où couleroit le lait et le miel.

" Après quarante années les Juifs arrivèrent à cette terre promise, dont ils égorgèrent les habitans. Ce jardin délicieux étoit la stérile Judée, petite vallée de pierres, sans blé, sans arbres, sans eaux.

" Retirés dans leur repaire, ces brigands ne se firent remarquer que par leur haine contre le genre humain : ils vivoient au milieu des adultères, des meurtres, des cruautés.

" Que pouvoit-il sortir d'une pareille race ? (c'est ici le prodige) une race plus exécrable encore, les Chrétiens : ils ont surpassé, en folie, en crimes, les Juifs, leurs pères.

" Les Hébreux, que trompoient des prêtres fanatiques, attendoient dans leur impuissance et dans leur bassesse un monarque qui devoit leur soumettre le monde entier.

" Le bruit se répand un jour que la femme d'un vil artisan a donné naissance à ce roi si long-temps promis. Une partie des Juifs s'empresse de croire au prodige.

" Celui qu'ils appellent leur Christ, vit trente ans, caché dans sa misère. Après ces trente années, il commence à dogmatiser ;

il s'associe quelques pêcheurs, qu'il nomme ses Apôtres. Il parcourt les villes, il se cache au désert, il séduit des femmes faibles, une populace crédule. Sa morale est pure, dit-on; mais surpasse-t-elle celle de Socrate?

" Bientôt il est arrêté pour ses discours séditieux, et condamné à mourir sur la croix. Un jardinier dérobe son corps; ses Apôtres s'écrient que Jésus est ressuscité; ils prêchent leur maître à la foule étonnée. La superstition s'étend, les Chrétiens deviennent une secte nombreuse.

" Un culte né dans les derniers rangs du peuple, propagé par des esclaves, caché d'abord en des lieux déserts, s'est chargé peu à peu des abominations que le secret et des mœurs basses et féroces doivent naturellement engendrer: aussi, la cruauté et l'infamie font-elles la partie principale de ses mystères.

" Les Chrétiens s'assemblent la nuit au milieu des morts et des sépulcres. La résurrection des cadavres est le plus absurde comme le plus doux de leur entretien. Assis à un festin abominable, après avoir juré haine aux dieux et aux hommes, après avoir renoncé

à tous les plaisirs légitimes, ils boivent le sang d'un homme sacrifié et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant : c'est ce qu'ils appellent leur pain et leur vin sacré !

" Le repas fini, des chiens dressés aux crimes de leurs maîtres, entrent dans l'assemblée et renversent les flambeaux : alors, les Chrétiens se cherchent au milieu des ténèbres, s'unissent au hasard par d'horribles embrassemens, les pères avec les filles, les fils avec les mères, les frères avec les sœurs : le nombre et la variété des incestes fait le mérite et la vertu.

" Quoi, ce n'étoit pas assez d'avoir voulu amener les hommes au culte d'un séditieux justement puni du dernier supplice ? Ce n'étoit pas un assez grand crime d'avoir essayé d'abrutir à ce point la raison humaine, il falloit encore que les Chrétiens fissent de leur religion l'école des mœurs les plus dépravées, des forfaits les plus noirs !

" Ce que je viens d'avancer auroit-il besoin d'autres preuves que la conduite des Chrétiens ? Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles ; ils débauchent les soldats de nos armées, ils portent la désunion dans

les familes, ils séduisent des vierges crédules, ils arment le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse. Puissans aujourd'hui ils ont des temples, des trésors, et ils refusent de prêter serment aux empereurs, dont ils tiennent ces bienfaits ; ils insultent aux sacrées images de Dioclétien, ils aiment mieux mourir que de sacrifier à ses autels. Dernièrement encore, n'ont-ils pas laissé la divine mère de Galérius offrir seule des victimes pour son fils aux Génies innocens des montagnes ? Enfin, joignant le fanatisme à la dissolution, ils voudroient précipiter du Capitole la statue de la Victoire, arracher de leurs sanctuaires vos dieux paternels !

" Qu'on ne croit pas cependant que je défende ici ces dieux qui, dans l'enfance des peuples, ont pu paroître nécessaires à des législateurs habiles. Nous n'avons plus besoin de ces ressources. La raison commence son règne. Désormais on n'élèvera d'autel qu'à la vertu. Le genre humain se perfectionne chaque jour. Un temps viendra que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'es-

prit. Je ne soutiens donc ni Jupiter, ni Mitra, ni Sérapis. Mais si l'on conserve encore une religion dans l'Empire, l'ancienne réclame une juste préférence. La nouvelle est un mal qu'il faut extirper par le fer et par le feu. Il faut guérir les Chrétiens eux-mêmes de leur propre folie. Eh bien, un peu de sang coulera ? Nous nous attendrions sans doute sur le sort des criminels, mais nous admirerons, nous bénirons la loi qui frappera les victimes pour la consolation des sages et le bonheur du genre humain."

Hiéroclès achevoit à peine son discours, que Galérius donna le signal des applaudissemens. L'œil en feu, le visage rouge de colère, César sembloit déjà prononcer l'arrêt fatal des Chrétiens. Ses courtisans levoient les mains au ciel, comme saisis d'horreur et de crainte ; ses gardes frémissoient de rage, en songeant que des impies vouloient renverser l'autel de la victoire ; le peuple redisoit avec effroi les incestes nocturnes et les repas de chair humaine. Les Sophistes qui environnoient Hiéroclès le portoient au ciel : c'étoit l'intrépide ami des princes, le véritable ami du peuple, le défen-

seul des principes, le soutien de la vertu, un Socrate!

Satan échauffoit les préjugés et les haines; ravi des paroles du proconsul, il se flattoit d'aller plus sûrement à son but par l'athéisme que par l'idolâtrie; secondé de toutes les Puissances de l'Enfer, il augmentoit le bruit et le tumulte, et donnoit au mouvement du Sénat quelque chose de prodigieux. Comme le sabot circule sous le fouet de l'enfant, comme le fuseau descend et remonte entre les doigts de la matrone, comme l'ébène ou l'ivoire roule sous le ciseau du tourneur, ainsi les esprits étoient agités. Dioclétien seul paroissoit immobile; on ne voyoit sur son visage ni colère, ni haine, ni amour. Les Chrétiens répandus dans l'assemblée se montroient abattus et consternés. Constantin surtout étoit plongé dans une douleur profonde; il jetoit par intervalles un regard inquiet et attendri sur Eudore.

Le fils de Lasthénès se leva sans paroître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'expression d'une sainte tris-

tasse, attirèrent tous les regards. Les Anges du Seigneur formant un cercle invisible autour de lui, le couvroient de lumière, et lui donnoient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre Evangélistes penchés sur sa tête, lui dictoient secrètement les paroles qu'il alloit répéter. On entendoit dire de toutes parts dans le Sénat : " C'est le Chrétien ! Comment pourra-t-il répondre ?" Chacun cherchoit vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avoit accusé les Fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un affreux vautour, découvrent tout à coup un cygne qui nage sur l'onde, charmés ils s'arrêtent; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses; ils admirent la blancheur de son plumage, la fierté de son port, la grâce de ses mouvemens; ils prêtent déjà l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre : Eudore s'incline devant Auguste et César; ensuite sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de geste, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parla en ces mots :

" Auguste, César, Pères conscrits, Peuple Romain, au nom de ces hommes victimes d'une haine injuste, moi, Eudoxe, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et Chrétien, salut!

" Hiéroclès a commencé son discours par excuser la foiblesse de son éloquence; je réclame à mon tour l'indulgence du sénat. Je ne suis qu'un soldat, plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes, qu'à demander en termes fleuris le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfans.

" Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'Empire, me force à me taire sur le culte des idoles. J'observerai cependant que les Camille, les Scipion, les Paul-Emile, n'ont point été de grands hommes parce qu'ils suivoient le culte de Jupiter, mais parce qu'ils s'éloignoient de la morale et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion, au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de la perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures; mais il ne suffit

pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal, il faut avoir pratiqué la vertu: nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.

" Toutefois l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'âme, que le pontife de Jupiter a parlé des Chrétiens avec douceur, tandis qu'un homme qui ne reconnoît point de Dieu, demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu. Eh quoi, Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez, que vous voulez semer la désolation dans l'Empire! Magistrat Romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens Romains! Car, Pères conscrits, vous ne pouvez vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, le palais, le sénat, le Forum; nous ne vous laissons que vos temples.

" Princes, notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée: il sait lui-même quel titre je pourrois ajouter à ces titres. Symmaque est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont également respectables. Dans toute cause criminelle, on prend en considé-

ration le caractère des témoins : Symmaque nous excuse, Hiéroclès nous dénonce ; lequel des deux doit être écouté ? Auguste, César, Pères conscrits, Peuple Romain, daignez me prêter une oreille attentive, je vais reprendre la suite des accusations d'Hiéroclès, et défendre la religion de Jésus-Christ."

A ce grand nom l'orateur s'arrête ; tous les Chrétiens s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudoxe reprit :

"Je ne remonterai point comme Hiéroclès jusqu'au berceau du monde pour en venir à la question du moment. Je laisse aux disciples de l'école ce vain étalage de principes odieux, de faits altérés et de déclamations puériles. Il ne s'agit ici ni de la formation du monde, ni de l'origine des sociétés : tout se borne à savoir si l'existence des Chrétiens est compatible avec la sûreté de l'Etat, si leur religion ne blesse ni les mœurs ni les lois, si elle ne s'oppose point à la soumission que l'on doit au chef de l'Empire ; en un mot, si la morale et la politique n'ont rien à reprocher au culte de Jésus-Christ. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer

la singulière opinion d'Hiéroclès touchant les Hébreux.

" La raison politique de l'établissement de Jérusalem, au centre d'un pays stérile, étoit trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des Chrétiens. Le législateur des Israélites vouloit en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avoit point par lui-même ; il les enferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement : ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se sont écoulés et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux."

Un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lasthénès. Insensible aux mouvemens oratoires de Symmaque, et aux déclamations d'Hiéroclès, l'Empereur fut frappé des raisons politiques présentées par le défenseur des Fidèles. Eudore s'étoit éten-

du sur ce sujet avec adresse, afin de toucher le génie du prince avant de parler des Chrétiens. Le parti modéré du sénat qui redoutoit Galérius, Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi d'Hiérocles, les courtisans toujours attentifs aux impressions du maître, les Chrétiens dont le sort étoit encore suspendu, tous s'aperçurent des sentimens favorables de Dioclétien : ils donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns s'étoient laissés toucher à la vue de leur général obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur : cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses. Tant de raison unie à tant de beauté et de jeunesse avoit intéressé la foule toujours passionnée. La douleur de Constantin s'étoit changée en allégresse ; il encourageoit son ami par ses gestes et ses regards. Les Anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnoient à chaque moment de nouvelles grâces, et prolongeoient les sons de sa voix comme d'harmonieux échos. Lorsqu'une neige éclatante tombe de la voûte éthérée, souvent l'aquilon s'apaise ; les champs

muets reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver : ainsi quand le fils de Lasthénès recommença son discours, l'assemblée fit un profond silence afin de recueillir ces paroles, pères qui sembloient descendre du ciel pour prévenir la désolation de la terre.

" Princes, dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatans, des témoins sans nombre, ont depuis long-temps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers ; plusieurs Empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages ; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

" Il seroit bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu, fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi, Jésus-Christ seroit un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches ? Même dans le Paganisme, célèbre-

t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus? Le Christianisme, dit-on, est sorti de la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensoient point, et dont ils détournoient les regards; et vous le lui imputez à crime! Pense-t-on qu'il n'y a de douleur que sur la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois? Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites; est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai Chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres comme une

école de mauvaises mœurs et une occasion de chute... Mais en justifiant les Chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre. Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes!

" S'il en est ainsi, notre châtiment est juste. Frappez nos têtes; mais auparavant venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée? Qu'elles viennent reconnoître leurs nouveaux nés entre les bras de nos épouses! Le lait d'une Chrétienne ne les a point empoisonnés: les mères selon la Grâce les rendront, avant de mourir, aux mères selon la nature.

" Quelques-uns de nos mystères, mal entendus et faussement interprétés, ont donné naissance à ces calomnies. Princes, que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté! Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, princes, Rome se

lève, mais non pour réclamer des dieux impuissans; elle se lève pour vous demander Jésus-Christ qui rétablira parmi ses enfans la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs.

" Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui " a déjà corrigé les vices de mes lois, ce Dieu " qui n'autorise point l'infanticide, la prosti- " tution du mariage, le spectacle du meurtre " des hommes, ce Dieu qui couvre mon sein " des monumens de sa bienfaisance, ce Dieu " qui conserve les lumières des lettres et des " arts, et qui veut abolir l'esclavage sur la " terre. Ah, si un jour je devois encore voir " les Barbares à mes portes, ce Dieu, je le " sens, pourroit seul me sauver, et changer " ma vieillesse languissante en une immor- " telle jeunesse."

" Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les Chrétiens pouvoient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditieux: nous refusons d'adorer les images de l'Empereur, et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le Père de la patrie.

" Les Chrétiens des séditieux! Poussés à

bout par leurs persécuteurs, et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure; neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les tyrans. Qu'Hiéroclès nomme un seul Fidèle engagé dans une conspiration contre son prince! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts? Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos Empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc? Hélas, généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie, mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée! Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent! J'aurai pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des Barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain!..

« Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez chez les Chrétiens des sujets respectueux qui vous seront soumis sans baisseale, parce que le principe de leur obéissance vient du ciel. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite ; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels hommes leurs fortunes, leurs vies, leurs enfans, ils vous les donneront, parce que tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles, ils mourront ! Pardonnez, princes, à cette liberté chrétienne ; l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang qui est à César, et à Dieu notre âme qui est à Dieu. »

Eudore reprend sa place, rejette sur son épaule sa toge à demi tombée, et se hâte de recouvrir avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein.

Pourrai-je exprimer la diversité des sentimens que le discours du fils de Lusthènes

entra dans l'assemblée. C'étoit un mélange d'admiration, de crainte, de fureur : chacun éclatoit en mouvemens de haine ou d'amour. Ceux-ci admiroient la beauté de la religion accusée, ceux-là n'y voyoient qu'un reproche fait à leurs mœurs et à leurs dieux. Les guerriers étoient émus et vivement intéressés en faveur d'Eudore.

" Que nous servira donc, disoient-ils de verser notre sang pour la patrie, de souffrir l'esclavage chez les Barbares, de triompher des ennemis du prince, si un sophiste nous peut égorger au Capitole ? "

Pour la première fois de sa vie, Dioclétien paroissoit ému ; même en laissant persécuter les Fidèles, Dieu se servoit de l'éloquence chrétienne pour semer les germes de la foi dans le sénat romain. La mâle simplicité du discours d'Eudore triomphoit et des calomnies d'Hiéroclès, et des touchans souvenirs dont Symmaque avoit environné la statue de la Victoire ; tout semble annoncer que l'Empereur va prononcer une sentence favorable aux Chrétiens.

Hiéroclès alarmé vouloit paroître calme et victorieux ; mais la rage et la frayeur per-

çoient malgré lui dans ses regards : lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Lybie, la bête féroce, après s'être long-temps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale ; mais, à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes, on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piége où elle est tombée.

Galérius rendit bientôt l'espérance à son ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigne des accens de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclare que si l'on ne punit pas les Fidèles, il quittera la cour, et se mettra à la tête des légions d'orient :

" Car ces ennemis du ciel porteroient sur moi leurs mains sacriléges."

Hiéroclès reprenant son audace, fait observer qu'il y avoit des mystères sur lesquels on ne s'expliquoit point ; qu'après tout, les fautifs refusoient de sacrifier à l'Empereur, et cherchoient par une éloquence séditieuse à soulever les soldats.

Trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses

menaces. Il savoit qu'en proscrivant les Chrétiens il se privoit d'un grand appui contre l'ambition de César ; mais le vieillard n'avoit plus la force d'envisager sans frémir les hasards d'une guerre civile. Satan achève d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Lasthénès, et va couvrir, en roulant, la Louve de bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules-César. Galérius s'écrie :

" Vous le voyez, ô Dioclétien, le père des Romains n'a pu supporter les blasphèmies de ce Chrétien! Imitez son exemple ; écrasez les impies, et protégez au Capitole le Génie de l'Empire."

Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les Fidèles ; mais par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux prononçassent dans leur propre cause, et l'adressent, avec Galérius, à porter le poids de l'exécration de l'avenir.

" Si la Sibylle de Cumes, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on

publiera l'édit que vous demandez. Mais en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous les citoyens la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte."

En prononçant ces derniers mots, l'Empereur quitta brusquement le Capitole. Galérius et Hiéroclès sortirent triomphans; le premier, méditant les projets les plus ambitieux; le second, mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin, accablé de douleur, se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule. L'Enfer pousse un cri de joie, et les Anges du Seigneur, dans une sainte tristesse, s'envolent aux pieds de l'Eternel.

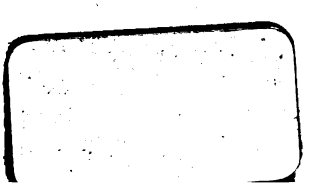
FIN DU LIVRE SEIZIÈME ET DU DEUXIÈME VOLUME.

De l'Imprimerie de T. Harper le Jeune, Crane Court, Fleet Street, à Londres.

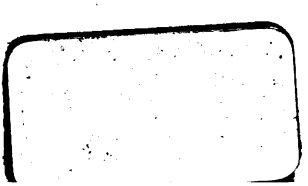
8 82645

Peter Eaton Ltd
17.5.82

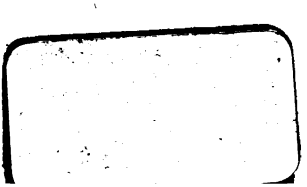
Peter Eaton Ltd
17.5.82



Peter Eaton Ltd
17.5.82



Peter Eaton Ltd
17.5.82



Peter Eaton Ltd
17.5.82